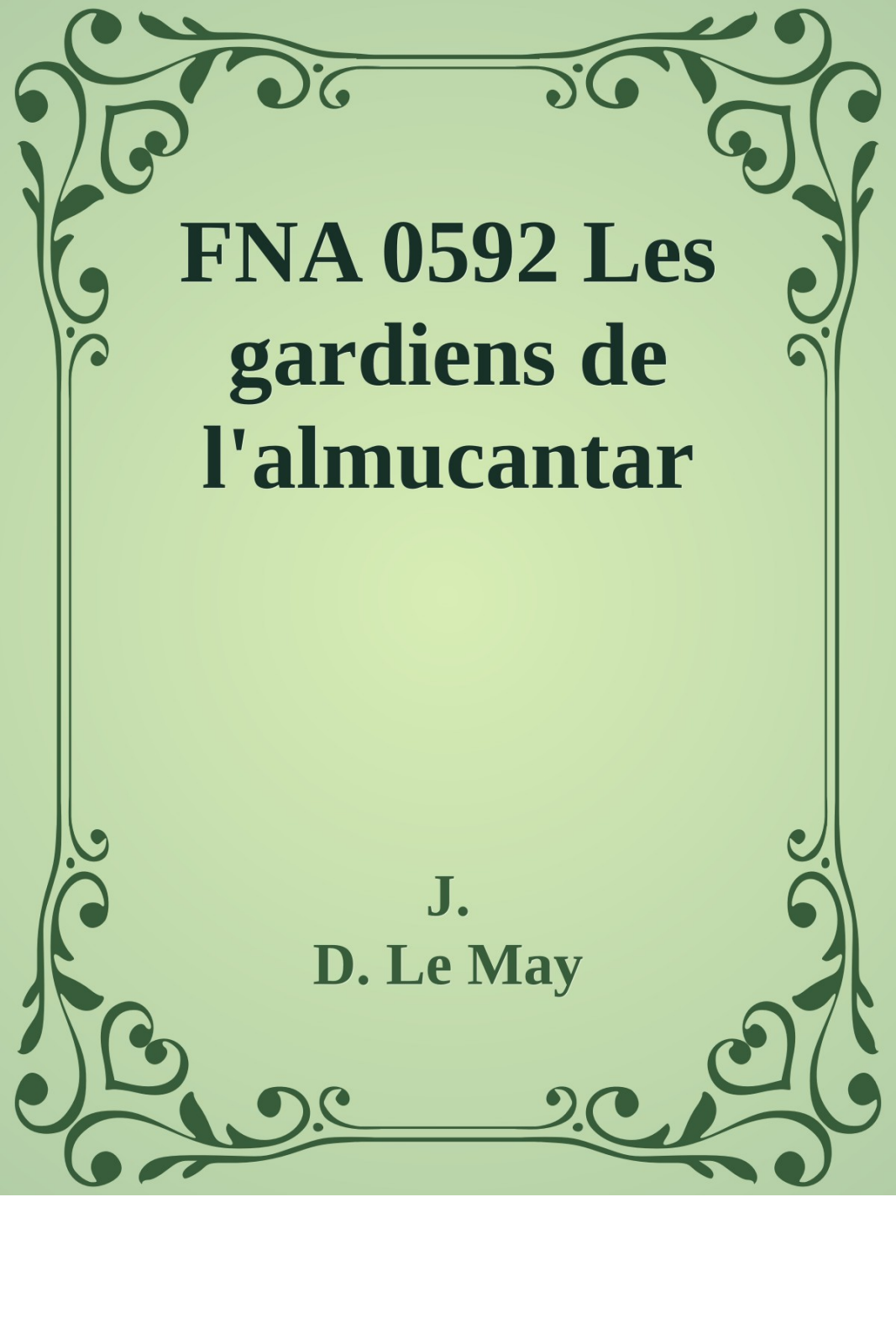


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

FNA 0592 Les gardiens de l'almucantar

**J.
D. Le May**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION
F N
FICTION

J. et D. LE MAY

LES GARDIENS DE L'ALMUCANTAR



J. et D. LE MAY

**LES GARDIENS
DE L'ALMUCANTAR**

COLLECTION « ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint - Marcel, PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1974 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, Interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CONTES ET LÉGENDES DU FUTUR

AVANT-PROPOS

Il s'agit cette fois d'un conte que nous découvrîmes dans le futur galactique, fort loin du moment où vous vous apprêtez à rechercher dans les mémoires variées mises à votre disposition, la signification de ce mot curieux : « l'almucantar ».

Nous pourrions évidemment vous épargner la peine de consulter enregistrements ou documents écrits, mais comme il est possible que vous découvriez autour du mot clé d'autres définitions particulièrement évocatrices et riches de dépaysements induits, nous préférons que vous fassiez librement votre choix en continuant à ignorer ce qu'une très ancienne civilisation baptisa « al micantarat » ou en vous plongeant dans le rêve des errances aux confins de l'imaginaire avec les formes étranges de l'armille et de l'astrolabe.

A l'heure où la race hominienne prétend entre autre, parvenir au sommet des réalisations de son intelligence, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce qui surviendra à ceux du récit, après la perte du souvenir de leur science, avec leur seule foi dans les pouvoirs des Invisibles, les boute-feux éternels allumant les astres-étoiles.

Maintenant, vous avez effectué votre choix, et connaissant ou ayant refusé de savoir ce que représentait le grand cercle de l'almucantar, vous allez découvrir après nous une tranche du futur, alors que certains qui sont peut-être les descendants de vos descendants naissent, croissent, espèrent, aiment, luttent, cherchent la vérité dans les signes inscrits dans le ciel

CHAPITRE PREMIER

LE TEMPLE OBSERVATOIRE

Le Soleil, déjà haut, écrasait de lumière les trois coupoles du Temple. Les doigts mystérieux des Seigneurs du Vent apportaient les senteurs qui enveloppaient d'un réseau d'informations précises l'homme qui méditait, le menton reposant sur son poing, assis sur la pierre tiède du banc d'observation circulaire.

La saison du froid avait pris fin, en avance sur la date indiquée par l'anneau d'ombre. Celui-ci perdait de jour en jour de son ventre, mais l'armille donnait encore quatre rouges et quelques blanches de jours avant que l'Œil du Bélier ne parvienne au point Vernal. Bien entendu, respectant les Dits de la Litanie du Ciel, ce point aurait cette fois encore régressé sur le grand cercle de l'almucantar par rapport à l'année précédente. Et, toujours comme prévu, la visée correspondrait exactement avec un signe gravé finement dans la matière indestructible noyée dans la pierre du cercle.

L'horloge à ombre, comme l'horloge à eau, témoignaient sans défaillance de l'écoulement du temps, la première permettant de vérifier que la seconde ne trahissait pas les observateurs du Temple, Gardiens de l'almucantar. Et l'une comme l'autre fournissaient des indications concordant avec les visées de l'armille géante braquée sur l'étoile du Temps.

Mais cette apparence de calme et de continuité ne parvenait plus à rassurer Héliogarde. Trop de signes s'accumulaient, aussi bien pour lui, l'Observateur, que pour Carmenta, l'Augure. C'est ainsi que les astres vagabonds, tous les quatre, dans le même moment de la durée, se rapprochaient d'une manière inaccoutumée de la ligne idéale parcourue par le Soleil et que la belle et blanche Hesper, à son tour, affirmait sa prétention de venir caresser l'astre divin pour la première fois depuis une quantité de générations de Gardiens.

Nul ne savait encore ce qui allait se produire lors de l'accouplement des deux divinités. La Tradition racontait des histoires terrifiantes sur les mêmes actes accomplis dans le passé, mais elle ne faisait pas mention de l'alignement et du rapprochement des autres divinités chevauchant les astres vagabonds. Héliogarde remua ses doigts machinalement, comptant avec eux les signes déjà enregistrés par sa compagne et par lui. Il ne demeura que deux doigts tendus, qu'il considéra, les sourcils froncés, inquiet.

Carmenta suggérait que la position des astres-étoiles devait avoir une influence sur les vies, tout comme les humeurs des deux amants divins, Soleil le Brûlant et Hesper la Douce. Si l'Augure voyait juste, et c'était probable, les événements annoncés par ces mouvements dans le ciel auraient une portée immense. Mais il fallait qu'il en soit ainsi pour que le peuple soit sauvé de la menace terrible suspendue sur sa tête.

La chaleur devint suffisamment vive pour qu'Héliogarde se lève et descende les degrés menant à la grande esplanade du Temple. Il ôta son pagne de cuir pour laisser le Soleil nettoyer son corps. Celui-ci était fort et musclé, habitué aux longues courses vers les Monts-Frontière et le Gardien souhaitait qu'il conserve cette force le plus longtemps possible. Or rien ne pouvait remplacer l'action bénéfique de la lumière généreusement dispensée par ce dieu énorme à chacun de ses passages au-dessus du peuple, lorsque, enfin, le vent avait chassé les nuages.

Eau purificatrice et rafraîchissante, descendant, elle aussi, du ciel ; Soleil généreux, brumes porteuses de rosée, terre grasse et rouge, autant d'éléments qui, jusqu'alors, avaient permis au peuple de conserver sa vitalité malgré le petit nombre... Grâce au petit nombre, corrigea mentalement Héliogarde.

Insidieuse encore que coutumière, la question se présenta : qui avait donc instruit les Anciens, les Premiers du peuple, ceux qui avaient bâti le Temple et façonné les formes qu'il contenait ? Héliogarde lissa ses cheveux longs et sombres. Il ne connaissait pas de réponse irréfutable. Rien que des hypothèses... Celle-ci, par exemple : les Anciens avaient été instruits par des êtres différents dont à la fois la Légende et la Tradition rapportaient qu'ils volaient dans les airs comme les oiseaux, nageaient dans des immensités d'eau comme les poissons de la rivière, parcouraient aussi bien le monde que l'antimonde, ne craignaient pas d'affronter les géants de l'univers ni de basculer dans les territoires de l'Au-delà où vivent les Drogars féroces, connaissaient enfin les secrets de l'être et du devenir.

Mais cette hypothèse, déduite des Dits de la Tradition, aboutissait à une conclusion horrible qui heurtait la logique instinctive des Gardiens. Car ces demi-dieux disposant d'une puissance inouïe, capables de créer des mondes, avaient été la cause de leur propre perte en détruisant l'espace qui les protégeait. Cette notion d'espace demeurait la pierre d'achoppement du raisonnement et les Gardiens butaient chaque fois contre elle, car que pouvait-elle représenter ?

Le Gardien de l'almucantar soupira et frotta soigneusement sa peau hâlée avec une poignée d'herbes à odeur pour chasser les souillures de la sueur et de la fine poussière apportée par le vent. Puis il jeta adroitement le bouchon d'herbes dans la coupe de roche noire placée sous la transparence de la pierre magique. Le moment n'était pas encore venu où l'œil de lumière, prêté par le Soleil, enflammerait le bois et la mousse déposés par Carmenta avant son départ. Mais il était certain que, aujourd'hui, la pierre magique créerait un feu nouveau pour remplacer celui qui se conservait dans le Temple.

Il leva la tête pour évaluer la hauteur de l'astre divin et estima le moment venu de contrôler la mesure du temps. Seuls de toute la race humaine représentée par le peuple, les Gardiens de l'almucantar disposaient des sacs à mesure contenant les cailloux plats, ronds et polis, collectés bien des générations auparavant par les Initiateurs et les premiers Initiés.

Il vida avec précaution le sac au pied du gnomon et commença à placer les marques, suivant les signes gravés dans la pierre. Il disposait d'un nombre égal de cailloux blancs, rouges, verts, bleus et enfin noirs. Dans chacune des couleurs ce nombre représentait celui des doigts de ses deux mains. Mais pour mesurer le temps du jour, il n'était pas nécessaire d'utiliser d'autre couleur que le blanc. Quand il eut terminé la mise en place des repères, il se rendit à l'armille, fit lentement pivoter le viseur et le cercle afin de pointer l'instrument vers le bas apparent du Soleil. Il n'était pas question de pouvoir toiser celui-ci en pleine face, l'imprudence eût été sanctionnée de la perte de la vue. Mais le tissu accroché en permanence à l'armille permettait de former un écran derrière lequel se devinait aisément la forme ronde du dieu brûlant.

Sa visée réussie, il retourna à l'horloge à ombre et à ses repères blancs. Quand l'ombre parviendrait au second d'entre eux, une nouvelle visée de l'armille indiquerait un signe différent sur le grand cercle et le temps écoulé correspondrait exactement à un moment de vie.

Un moment de vie ! Cette durée aurait dû apparaître unique, invariable, égale aujourd'hui à ce qu'elle serait demain et tous les autres jours et, finalement, à ce qu'elle paraissait quand on ne faisait que mesurer le temps avec les instruments légués par les Anciens. Cependant, Héliogarde doutait qu'il en soit toujours ainsi après avoir constaté maintes fois que dans l'étreinte amoureuse des bras de Carmenta, l'espace entre deux blanches ou entre deux signes successifs de l'armille était parcouru à une telle allure qu'il devenait évident que

l'amour raccourcissait le temps. Alors que dans l'attente de la venue de la femme, quand la pensée de l'homme recréait les attitudes, les formes, les gestes, les actes et amenait le trouble et la chaleur du désir passionné sous la peau, dans le cœur, le mouvement de l'ombre du gnomon devenait désespérément lent.

Une des conséquences de cette flexibilité apparente du temps pouvait avoir une importance capitale. Car l'ombre n'étant qu'une création du Soleil, il s'ensuivait que sa vitesse relative dépendait de la volonté du dieu brûlant et malicieux. Temps et Soleil étaient liés. Il y avait là une évidence torturante, car la Tradition n'y faisait aucune référence. Bien au contraire, puisqu'un verset entier des Dits, dans la Litanie des Savoirs, affirmait le caractère d'impassibilité et d'unicité du temps, ajoutant que celui-ci s'écoulait comme le courant d'eau sur la pente, toujours dans le même sens, ce qui semblait une autre évidence.

Le vent, faible jusque-là, tomba complètement et la chaleur augmenta. Héliogarde chercha des yeux des nuages inexistants et grogna. Il valait mieux se protéger la peau plutôt que d'être à demi rôti par les rayons impitoyables. Il retourna au Temple, s'enduisit d'onguent extrait des noix écrasées puis escalada les degrés menant à la dernière des terrasses, la plus haute, d'où la vue s'étendait sur la presque totalité du monde.

L'esplanade occupée par les coupoles géantes formant les lieux sacrés se trouvait située au sommet de l'Aiguille, sorte de cône régulier posé au centre d'un cirque de montagnes éloignées de deux journées de marche dans toutes les directions, et si abruptes qu'elles formaient heureusement une barrière naturelle protégeant le peuple contre les envahisseurs de toute nature et retenant dans le monde les animaux indispensables à sa survie. Ce cône apparaissait d'une perfection presque anormale et, souvent, Héliogarde en admirait l'incroyable pureté, au retour d'un séjour auprès des Sentinelles tenant les postes de guet des Monts-Frontière. On aurait pu le comparer au tourillon d'argile élevé par Job Lochris, le potier, avant que ses doigts musclés couverts de boue liquide ne commencent à créer le vide intérieur, mais un tourillon mesurant près d'une pierre verte de pas d'un bord de l'esplanade au bord opposé et nécessitant sept pierres vertes de pas pour entourer son pied.

Héliogarde n'était pas pour rien le Gardien de l'almucantar et le maître des Nombres, il avait vérifié les mesures traditionnelles et ne laissait jamais échapper l'occasion d'ajouter une connaissance à celles déjà acquises. La Tradition n'indiquait pas la raison pour laquelle le

Temple avait été construit sur le cône et ne précisait pas plus la manière dont les Anciens avaient pu apporter les pierres énormes et tous les autres matériaux, d'ailleurs inconnus, ayant servi à élever les coupoles et les autres bâtiments du Temple. Pas la moindre allusion à la nature exacte des représentations de dieux enfermées dans les coupoles sans fenêtres et que seuls les Odocs et les Gardiens pouvaient entrevoir lors des conseils.

Ce que représentaient ces apparences de dieux, rien dans la nature ne le rappelait, tout au moins globalement. Le fût creux pointé gueule vers le haut pouvait rappeler le tronc d'un arbre évidé, mais il n'était certainement pas en bois. En plusieurs endroits, on apercevait de la pierre magique, sous des formes bien précises, le plus souvent rondes, comme des yeux d'oiseau ou de poisson.

Carmenta soutenait que la présence de la pierre magique indiquait un lien avec les Invisibles et les astres-étoiles. Selon la jeune femme, les coupoles pouvaient s'ouvrir, dans le passé, comme le laissait supposer la présence de formes-objets circulaires reposant sur des minces fûts carrés, taillés dans une matière dure recouverte d'une croûte rougeâtre. Les Anciens pouvaient alors parler aux Invisibles et probablement les voir. Mais si cette affirmation avait été faite par quelqu'un d'autre que Carmenta, Héliogarde l'eût repoussée, tant elle apparaissait sans consistance.

Le Gardien plissa les paupières pour atténuer la brûlure de la lumière crue renvoyée par la matière des coupoles et fronça ses sourcils bien fournis. Son esprit limita ses divagations à deux préoccupations essentielles : l'attente paisible du moment où le gnomon allait indiquer le passage du Soleil au zénith, permettant simultanément à la pierre magique de bouter le feu dans la coupe de roche noire, et l'impatience croissante née de l'absence prolongée de Carmenta.

La jeune femme ne représentait pas seulement l'aide, l'assistance indispensable de l'observateur, l'Augure clairvoyante et pondérée qui tempérait de sagesse et de douceur les réactions violentes de l'homme butant contre l'inconnaissable, elle signifiait la vie parce qu'elle était l'amour, puis la paix et la béatitude après l'orage.

Il se tourna vers le Levant. La vue se perdait dans une sorte de brume voilant les Monts-Frontière devenus bleus. Quelques oiseaux blancs traçaient des orbes au-dessus des champs et des bois. D'autres passaient de-ci, de-là, traversant les espaces libres entre les buissons,

s'abattant sur les fleurs de la pente dans un concert de cris aigus. L'un d'entre eux, jabot écarlate, gonflé de suffisance malgré sa taille minuscule, l'œil brillant et malicieux, sautilla sur le gnomon, comme pour rappeler au Gardien de l'almucantar l'importance relative des choses considérées consacrées par les humains. Il ponctua son absence de respect, d'égards et de complexes en déposant une crotte sur le sommet du gnomon, s'ébroua en gonflant ses plumes et, sans doute satisfait de sa démonstration contestataire, plongea d'un coup d'ailes froufroutant vers une haie proche qui l'engloutit.

Héliogarde soupira. Si Carmenta avait été présente, elle eût été capable d'interpréter ce signe, et le récit qu'il allait en faire, malgré sa précision, n'aurait pas le pouvoir de créer l'inspiration comme la chose cueillie sur le vif. Il convenait pourtant de ne rien omettre des observations effectuées en l'absence de l'Augure, surtout devant l'accumulation des signes adressés par les Invisibles. Le peuple approchait d'une phase critique de son existence, cela n'était pas douteux. Des décisions très graves allaient devoir être prises par les Odocs pour assurer la survie dans un avenir proche.

Il plaça une main en visière pour neutraliser la violence de la clarté afin de préciser ce qui venait brusquement d'attirer son attention. Une forme paraissait immobile, haut et loin dans le ciel, et cela ne pouvait être Hesper, ni par la taille, ni par l'endroit, ni par le moment. Le désir de la présence de Carmenta à son côté en cet instant dépassa la volonté de patience. Il cria le nom à mi-voix, supplication vers le ciel, le vent, les Invisibles, ayant réellement besoin d'elle pour calmer son appréhension d'une catastrophe. Car ce qui errait, majestueuse tache blanche, surmontant une insignifiante trace plus sombre, ne pouvait être qu'une Coque suspendue à son Flotteur et poussée par-dessus le monde par les forces qui, depuis toujours, conduisaient les nacelles végétales vers le lieu secret qui recevait, durant la nuit, le Soleil et, en tout temps, Hesper.

Il ne pouvait se tromper et la confondre avec le plané majestueux d'un aigle blanc ou les orbes patientes et dangereuses d'une buse sifflante et cruelle. Cependant, sa mémoire, longuement et minutieusement sollicitée, lui refusa l'exemple passé d'une Coque sitôt arrachée à la forêt des arbrerocs. Indiscutablement, un événement grave se préparait du côté du Toit du Monde, ainsi que le prévoyait la Litanie d'Irma, quatrième des Dits. Ce qui était accolé au passage précoce de la Coque arracha une grimace de contrariété au Gardien de l'almucantar.

Il chercha des yeux la silhouette de la compagne sans laquelle

il se sentait perdu dans les moments les plus graves et tressaillit quand ses yeux perçurent le mouvement au bas du sentier, entre la haie qui venait de prendre sa teinte vert tendre annonçant l'An Nouveau et la roche brune et rouge, lisse et massive.

Carmenta s'arrêta pour cueillir certaines fleurs, des feuilles, des bourgeons, ainsi qu'elle avait coutume de le faire pour que l'air du Temple et l'eau des ablutions rappellent les parfums précieux des végétaux de la pente.

Héliogarde se retint de lancer un appel car elle s'en serait effrayée, ce qu'il ne voulait à aucun prix. Et, pourtant, l'impatience de l'homme se doublait de crainte sourde, ainsi qu'il en convint avec humilité. Puis il distingua plus nettement l'approche de la jeune femme dont les seins bruns, aussi purs de forme que ceux d'une jeune vierge, luisaient de la sueur de la course. Quand elle leva les yeux vers la silhouette campée sur la terrasse haute, offrant son sourire, l'anxiété du Gardien céda brutalement la place au désir. Il incrimina les odeurs mêlées des plantes et des animaux de la pente qui devenaient entêtantes depuis plusieurs jours.

Carmenta avait ralenti sa marche, jouant le jeu qu'ils avaient instauré dès leur accès au Temple. Elle savait que chaque arrêt qu'elle marquerait désormais avec ostentation, pour cueillir une fleur ou une feuille, augmenterait le désir et la fièvre du compagnon de sa vie, accélérant sa propre respiration, faisant gronder son sang et frissonner sa peau, tour à tour crispant et détendant follement tous les muscles de son corps et, cependant, elle ne leva plus les yeux vers lui jusqu'à ce qu'elle eut atteint les trois degrés du portique donnant accès à l'esplanade sacrée.

Elle fit encore quelques pas, sauta sur le cercle de pierre de l'almucantar entourant le socle de l'armille géante, le suivit jusqu'au point faisant face aux degrés menant à la terrasse supérieure et s'arrêta alors, campée sur ses longues jambes nues, son pagne de cuir fauve retenu très bas par ses hanches et laissant apparaître la courbe délicieuse de son ventre.

Elle ne poussa aucun appel et ne fit d'autre geste mais seulement sourit et l'homme cueillit ce sourire qui contenait tout ce qu'il espérait : malice, appel, tendresse, coquetterie, invitation, mais également sagesse ineffable, complicité délicieuse, désir d'aimer et d'être aimée. Il ne mit pas plus de temps à dévaler depuis la terrasse qu'elle n'en mit à gagner le seuil du Temple, sa brassée de fleurs et de feuilles serrée contre sa poitrine.

Ils ne sortirent de la fraîcheur de l'abri sacré que beaucoup plus tard alors que l'ombre du gnomon passait devant le deuxième repère après le zénith du jour. Côte à côte, le bras de l'homme enlaçant les épaules de la femme, ils gravirent les marches menant au banc d'observation circulaire. Avant de s'y asseoir, ils se tournèrent vers le couchant mais ne distinguèrent pas ce qu'ils cherchaient dans la luminosité du ciel. Carmenta posa le panier d'osier sur la table de granit et puisa les fruits du repas.

— Hélió, dit-elle alors entre deux bouchées, ce jour est marqué. Tu as aperçu une Coque et son Flotteur alors que les Odocs décidaient de venir nous consulter. J'ai écouté Benead le Vieux me faire part de ses craintes qui rejoignent les nôtres. Et cela après que j'eusse reçu d'autres indications confirmant l'imminence des transformations.

— C'est la loi du futur que d'être différent du passé, souligna-t-il, autant pour se rassurer que pour atténuer la crainte qu'elle ne parvenait pas à parfaitement dissimuler.

— Ecoute plutôt. J'ai visité Katell dont le second enfant est né voici trois jours. Elle va bien, mais j'ai préféré lui laisser l'alchemille calmante car elle a cruellement souffert en mettant au monde, tant son petit mâle était fort. Il est superbe, plus gros que tous les enfants nés précédemment et Aon, l'accoucheuse, m'a fait remarquer cette vitalité nouvelle du peuple... Tu entends, Hélió ?

— Oui, soupira-t-il. Mais ensuite ?

— J'ai consolé Bleaz. C'est devenu délicat, encore que je lui aie fait absorber un peu de mélisse car, depuis que Berched s'est éteinte, il attend que les Invisibles acceptent d'emporter sa flamme de vie. Il est persuadé que c'est pour bientôt... Il parle de plus en plus difficilement et, pourtant, il a su me faire part d'un fait étrange : Berched l'a contacté... la nuit passée... Elle reste tout près de lui à veiller... Nul ne peut la voir, mais cela est. Elle lui a dit ceci : « Le temps est venu où le peuple essaimera hors du monde. » Comment comprends-tu cela ?

— Bleaz t'a parlé avant ou après avoir absorbé la mélisse ?

— Après, quand son angoisse qui demeure grande s'est calmée. Il a toussé..., puis ses yeux qui ne voient plus que les sombres et les clairs m'ont fixé... Il m'a assuré qu'il me voyait... non comme une femme... mais comme une lumière fraîche... Ce sont ses mots...

— Nous devons respecter les paroles de ceux qui vont s'éteindre et qui tentent de transmettre le message, affirma Héliogarde

avec recueillement.

— Ecoute encore... J'ai couru chez la mère de Gael ; elle m'avait demandé de passer la voir. Je l'ai découverte affolée car elle a reçu, elle aussi, l'avertissement du rêve. Gael sera porteur d'un message pour le peuple et elle a compris qu'il disparaîtrait.

— Messenger ! Comment est-ce possible ? s'exclama-t-il. Seuls les Invisibles peuvent avoir envoyé ce rêve à Bleunven. Nul en dehors d'eux, de toi et de moi ne sait encore que le Soleil et Hesper vont s'accoupler au-dessus du peuple et que, durant une part du temps, la nuit effacera le jour sur le monde... C'est alors que le peuple devra envoyer les Messagers... C'est bien ce qu'exige la Litanie d'Anxie... tu le sais.

— Oui, j'ai immédiatement pensé aux versets d'Anxie en écoutant Bleunven qui ne peut les connaître, n'ayant pas été dépositaire des secrets de la Tradition.

— Carmenta, les signes s'accumulent, ce n'est pas douteux. Mais peux-tu comprendre que les Invisibles choisissent le vieux Bleaz ou même Bleunven pour transmettre le message alors que nous sommes ici en permanence, attentifs, aux aguets, guettant le moindre indice, analysant ce que nous expliquent les astres-étoiles ? Se pourrait-il que ton esprit et le mien ne soient pas jugés dignes de recevoir la vérité ?

— Non, je ne le croirai jamais, riposta Carmenta avec une violence contenue. Nous ne savons plus interpréter correctement ce que devraient nous dire les positions réciproques des astres-étoiles parce que nous ne disposons plus des connaissances des Anciens et que, dans ce Temple, nous n'utilisons que l'armille... Eux se servaient, j'en ai toujours été convaincue, des formes-dieux, des coupoles et, par elles, communiquaient directement avec les Invisibles. N'oublie pas que si les signes n'avaient pas été gravés dans la pierre de l'almucantar et dans le cercle de l'armille, tu ne pourrais prédire avec certitude que le Soleil et Hesper vont s'unir... le jour de l'An Nouveau... Le jour même où l'Oeil du Bélier donnera le commencement d'un autre cycle... Et, sans les connaissances des Anciens, tu ne saurais pas que les astres vagabonds tendent, tous les quatre, à se placer sur la trace du Soleil et d'Hesper pour leur servir d'escorte jusqu'à leur accouplement sacré...

— Je sais tout cela, murmura Héliogarde, mais je ne découvre rien que le doute en moi ; il nous manque la clé de la vérité. Nous faisons de notre mieux, c'est certain, mais est-ce considéré comme suffisant par les Invisibles ?

— Tu poses des questions terribles, regretta la jeune femme avec douceur. Reprends confiance, Hélios, nous devons être dignes de celle que le peuple et les Odocs mettent en nous. Or, voici précisément les Odocs et le vénérable Benead, nous allons devoir nous recueillir et parler avec notre conscience.

Les Gardiens se levèrent et revêtirent leur robe de laine immaculée jusqu'alors posée à leur côté sur le banc de pierre. Les Odocs également avaient revêtu la robe des Conseils, par respect pour les Invisibles auxquels ils désiraient poser les questions graves de la survie du peuple par l'entremise de l'Augure et du Gardien.

Comme le voulait le rite, la lente procession des Odocs, ces sages des deux sexes choisis parmi les Anciens du peuple par leurs pairs, une fois l'an, fit le tour de l'esplanade sacrée, les mains soigneusement cachées dans les larges manches lorsque la vieillesse et ses maux n'obligeaient pas à user d'un ou de deux bâtons solides pour suppléer à la faiblesse des jambes. Ceux qui voyaient encore avec une certaine acuité admirèrent le monde et racontèrent ce qu'ils voyaient à ceux qui ne pouvaient plus que distinguer des formes floues ou encore des couleurs sans contours. Il y eut ainsi des questions et des réponses formant une longue et grave mélopée tandis qu'Héliogarde et Carmenta attendaient sur le seuil du Temple.

Les Gardiens de l'almucantar purent ainsi constater qu'ils étaient tous présents, sauf Bleaz cloué sur sa couche dans l'attente du départ. Mais Broan le Perclus, malgré ses douleurs, et Kefelg plongé dans la nuit après avoir été l'un des meilleurs vanniers du peuple, ou encore Arem, autrefois si habile à choisir les pierres à tailler, se trouvaient dans le cortège, comme Dakane l'Ancienne, l'aïeule du peuple, celle qui ne se souvenait plus de son âge, et Sigelle la Caquetante dont les plus vieux des Odocs disaient qu'elle avait été, autrefois, la plus lumineuse des beautés, généreuse de ses rires, de ses joies, de ses étreintes.

Ces présences, ainsi que d'autres tout aussi exceptionnelles, marquaient assez l'importance que les Odocs attachaient à ce Conseil réuni à un moment Insolite. Héliogarde et Carmenta firent un signe des mains ouvertes et leurs aides, les jeunes griobagots, se groupèrent derrière eux, les garçons du côté de Carmenta, les filles près d'Héliogarde, portant les torches d'ambre à la chaude lumière dorée.

Suivant les Gardiens, les Odocs pénétrèrent dans le Temple et les griobagots se répartirent de façon à ce que le cortège soit maintenu dans la lumière odorante durant le trajet jusqu'à la crypte principale

située sous la coupole du centre. Parvenus dans celle-ci, les Odocs s'installèrent sur les bancs de pierre collés à la paroi circulaire tandis que les griobagots encerclaient d'une couronne de torches la masse étonnante de la grande forme-dieu.

Héliogarde et Carmenta gravirent alors l'échelle menant au sommet du fût creux dirigé vers un point de la coupole où se devinait l'ombre d'une large fente obturée, le Gardien portant une longue flamme d'ambre qu'il fixa dans l'anneau prévu à cet effet. Carmenta tressaillit, comme chaque fois qu'elle prenait place en cet endroit magique où le temps, l'espace, le monde, l'existence prenaient une importance différente. Elle constata que dans le puits obscur formé par le fût évidé apparaissait ponctuellement le foyer lumineux violent indiquant que les Invisibles se tenaient à l'écoute. Il en avait toujours été ainsi, selon la Tradition, mais Carmenta redoutait chaque fois que le miracle ne se renouvelle pas.

— Carmenta, coassa Benead le Vieux de sa voix infiniment usée, vois-tu l'écho de lumière ?

— Je le vois, vénérable.

— Nous pouvons donc penser, réfléchir, décider, parler et proposer, récita lentement le plus ancien des Odocs.

— Nous le pouvons.

— Kazhkoad va exposer ce que nous avons déjà longuement étudié, expliqua Benead. Ma voix ne supporterait pas l'épreuve. Mais ce que dira Kazhkoad est mien et les Invisibles, par leur présence dans le Temple, indiquent qu'ils le comprennent.

— Nous écoutons ta pensée par Kazhkoad, assura Héliogarde, appuyé, comme Carmenta, contre le fût creux, pour résister au vertige engendré par la sensation de dominer un puits sans fond.

— Le peuple ne pourra bientôt plus tenir dans les frontières du monde, annonça la voix grave et nette du porte-parole choisi par les Odocs ; le peuple est comme le ventre de la femme sous la poussée de l'enfant et le monde est le pagne de cuir qui protégeait son corps de vierge. Mais, dans le cas de la femme et du pagne, un jour vient où la première peut reprendre et user du second. Nous devons réaliser qu'il n'en sera pas de même du monde et du peuple.

» Il faut deux jours de marche pour rejoindre les Monts-Frontière, quelle que soit la direction vers laquelle nous nous

dirigeons et nous savons, par les Dits, que le monde a été modelé par le feu de la Terre, à l'origine, avant la venue du peuple. Il est immense pour l'homme isolé mais il devient trop petit pour un peuple qui croît aussi brutalement que le nôtre. La saison froide qui vient de se terminer nous a donné l'avertissement. Le grain a été à peine suffisant pour les galettes. Les fruits ont été consommés en totalité bien avant la disparition de la glace. Les animaux se font rares et nos chasseurs peinent pour ramener un gibier de plus en plus doué pour leur échapper.

» Nous constatons que, alors que notre peuple a conservé le Nombre depuis la Migration, il n'en n'est plus capable, sans en être conscient. Dans un passé encore récent, les fruits portés par les femmes ne mûrissaient pas tous, ainsi que le prévoyait la Tradition sagement. L'enfant, lorsqu'il parvenait à naître, demeurait unique. Désormais, les corps des femmes se sont enrichis d'une énergie nouvelle dont nous ne savons rien et contre laquelle nous ne pouvons rien. Ils sont capables de donner plusieurs fruits. Les enfants naissent facilement, encore que leur force à la naissance fasse hurler les mères... Puis celles-ci sont immensément fières d'avoir le plus beau, le plus gros, le plus vivant des petits... Ces derniers naissent donc, courent, crient, mangent, croissent, grandissent et commencent à chasser pour alimenter les mères et les autres enfants, puis les adultes et les vieillards et le Nombre n'est plus respecté. Le peuple grandit et le Nombre demeure immuable. Il y a donc impossibilité que le second puisse contenir le premier si rien ne change.

» Nous avons construit l'avenir du peuple dans l'hypothèse que rien ne pouvait modifier l'ancienne tendance stationnaire. Nous avons voulu faire de même et imaginer le futur immédiat ; c'est effrayant et tout prête à croire que le peuple sera décimé avant une génération si les saisons froides sont aussi sévères que la dernière.

» Nous n'avons donc d'autre recours que de limiter les naissances, par un moyen naturel ou magique, sinon d'exterminer l'enfant à la naissance, alors qu'il n'a pas encore ouvert les yeux sur le monde, pour ne conserver que le juste Nombre.

» Mais ceci soulève d'immenses difficultés, car comment choisir ceux qui naîtront pour vivre et ceux qui seront sacrifiés ? Quelle mère acceptera sans réticence d'être cruellement privée du fruit de sa chair, du fruit de l'union avec l'homme qui l'accompagne dans la traversée de la vie ? Quel homme voudra sacrifier cette flamme à peine allumée par les Invisibles ? N'est-ce pas là une fin terrifiante pour le bonheur du peuple ? Si, toutefois, le bonheur consiste à vivre en regardant

calmement s'écouler le temps, dans le respect de la nature, du monde et des Invisibles qui nous protègent et nous dirigent. »

— Arrête, Kazhkoad-Benead, coupa Héliogarde brusquement. Ce que les Odocs ont constaté n'est pas une révélation pour nous, les Gardiens de l'almucantar, responsables des Nombres. Le seul fait que vous soyez venu nous consulter en dehors des temps des Conseils est un signe majeur et je vais m'en expliquer...

» Nous nous devons de faire référence aux Dits de la Tradition lorsque nous recherchons une vérité ou une solution. La Litanie d'Anxie, troisième des Dits, se rapporte exactement au cas présent et Carmenta va vous la remettre en mémoire afin que vous puissiez, comme nous le fîmes, en tirer les conclusions.

» La nature nous a donné deux exemples de la manière dont le peuple pourra choisir son nouveau destin. L'abeille fournit le miel que nos jeunes vont chercher avec précaution durant les grands froids. Mais ces petits êtres qui vrombissent au-dessus des plantes dès le premier rayon du Soleil vivent en colonies, comme le peuple, sur un seul territoire, comme le monde. Quand le territoire devient trop petit..., à ce qu'il semble, les abeilles se réunissent en essaim... Puis, un jour, sur un signe des Invisibles qui agissent aussi bien pour elles que pour nous, elles partent et vont occuper un autre territoire, construire un nouveau palais à miel. Et ainsi depuis toujours jusqu'à... toujours. L'autre exemple nous vient du buffle sauvage dont un seul couple peut créer le troupeau. Sans cette réalité, le peuple, même celui qui subsista difficilement jusqu'à ce jour, n'eût jamais pu tenir face au froid, au manque d'aliments, à la férocité des autres êtres. Le buffle est à la fois vie et non-vie. Il offre son lait, son sang, sa chair, son cuir, ses cornes et même ses excréments qui permettent d'allumer les feux durant les périodes glacées. Il est l'animal roi de ce monde, sans lequel, nous, les humains, ne serions pas. Et je répète, un couple forme le troupeau... Il semble que, désormais, d'un couple de nos jeunes puisse naître un peuple. »

— Je préfère l'essaim, Héliogarde, remarqua Kazhkoad. Lui seul soulagera le monde. Peu importe la création d'un autre peuple, ce qui est primordial c'est de préserver celui qui existe.

— Nous le préférons également, mais ne serait-il pas infiniment plus judicieux de choisir aussi bien l'essaim que le couple ?

— Serait-ce possible ?

— Vous allez en être juges, affirma Héliogarde. Écoutons la

Litanie d'Anxie.

Carmenta se concentra quelques instants, les yeux clos, afin que sa mémoire soit à même de fournir sans erreur ni omission ce qui devait y demeurer intact la vie durant. Héliogarde, discrètement et tendrement, lui enserra le coude droit dans la large paume de sa main gauche, lui transmettant silencieusement force, confiance et assurance contre l'attrance du vide.

— Ceci est la Litanie d'Anxie, commença-t-elle.

Dans le ciel grondèrent les oiseaux de guerre

Dans la mère s'épandirent les nefs de guerre

Sur le monde coururent les chars de guerre

Entre monde et Soleil tournèrent les astres de guerre

Pour les femmes, les enfants, les hommes, un destin : la guerre

La lutte pour manger à sa faim, le combat pour boire à sa soif

Alors que le monde ne donnait plus ni manger ni boire

Et les dieux, lassés, se fâchèrent enfin. La mère ne fut plus eau et l'eau ne sortit plus d'elle

Le ciel ne fut plus air, la terre ne fut plus sol

Les astres disparurent derrière le masque de pestilence

Les oiseaux s'écrasèrent, les nefs s'enfoncèrent, les chars s'arrêtèrent

Les astres tournant bridèrent leur être en brûlant la terre

Les hommes, les femmes, les enfants, tous ou presque furent éteints

Enfin naquit l'antimonde redoutable qu'aussitôt peuplèrent les Drogars

Mais la Terre bienveillante eut un sursaut de magnanimité

Dans une poussée de flammes, de nuées brûlantes et de chocs horribles

Surgit le Mont du Monde et celui-ci autour.

Des couples préservés naquit le peuple qui entourait le Temple de

Bâti par des sages qui prévoyaient l'avenir.

Et nos Anciens furent avertis, par ces sages,

Qu'un jour les dieux auront enfin pitié.

Des signes apparaîtront alors dans le ciel et sur terre

Dans les airs et la mère

Annonçant la fin de l'épreuve.

Du monde partiront alors les Messagers à la découverte

D'autres mondes où la semence puisse être déposée

Où l'essaim pourra se fixer et le couple engendrer

Où la mère de nouveau sera l'amie de l'homme

Où l'arbre sera encore le protecteur

Où la vie reprendra, telle l'Enix renaissant des cendres

Vers un devenir meilleur que le passé.

— Ainsi se termine la Litanie d'Anxie, punctua Héliogarde, heureux de constater que Carmenta avait fidèlement délivré le message de sa mémoire.

— Merci d'avoir remis dans nos têtes défaillantes ces vérités dont beaucoup furent obscures et dont certaines paraissent s'éclairer, coassa Benead avec effort.

— J'en conclus que vous avez reçu des signes, supputa Kazhkoad, poursuivant la pensée du plus ancien des Odocs.

— Oui. Nous recevons chaque jour des signes plus nombreux, plus marquants et plus clairs qui nous précisent avec force que les dieux nous observent et que le moment est proche où les Messagers devront partir. C'est ainsi que nous avons constaté, comme vous, que les mères donnent de nombreux fruits, certainement là nous trouvons le signe annoncé par la Litanie des Dits. D'autres signes, sur terre, correspondent à cet appauvrissement de nos ressources que nous constatons. Dans le ciel de ce jour, vénérés, est passé une Coque et son Flotteur...

Une rumeur gronda, montant du puits circulaire formé par la paroi de la coupole, trahissant la surprise des Odocs.

— Ce n'est pas tout... L'une d'entre nos femmes, dont le fils, jeune chasseur de l'année, aura deux rouges dans son sac à temps à la naissance de l'An Coulant, a été touchée par la promesse des Invisibles durant le songe. Ils lui ont annoncé que son fils serait l'un des Messagers... Cet avertissement est déterminant car nous vous devons maintenant la plus récente des informations recueillies dans le Temple, celle qui commande et explique tous les autres signes : Hesper et le Soleil s'accoupleront au moment du passage au zénith du jour de l'An Nouveau et les astres vagabonds forment déjà le cortège nuptial.

» N'est-il pas clair, à la lecture de tant d'indices, que le peuple essaïmera et que nous devons envoyer les Messagers à la découverte du monde d'accueil et de la mère favorable à l'homme dont la Litanie d'Anxie nous certifie l'existence ? »

Ce ne furent ni un cri, ni une exclamation, ni des hurlements de joie ou de crainte qui saluèrent l'annonce de l'immense bouleversement, mais une sorte de chaud murmure rempli de respect et d'espoir, montant de ces hommes et de ces femmes qui ne pensaient plus aux quelques blanches restant à tomber dans leur sac à temps mais à l'avenir du peuple dans lequel ils baignaient par tout leur être. Ils venaient de prendre conscience qu'ils n'avaient jamais été perdus de vue par les divinités invisibles et qu'ils leur devaient amende honorable pour leurs doutes. Mais Héliogarde ne leur donna pas l'occasion d'exprimer leur sentiment. Il enchaîna sur les décisions concernant le futur immédiat :

— La volonté des Invisibles demeure obscure, malgré les apparences, et nous ne savons pas avec certitude comment interpréter tous les signes, de même que nous ignorons si les litanies ne comportent pas certains sens encore masqués. Mais nous agissons comme si ce que nous croyons était vérité absolue car là se trouve la sagesse.

» Les jeunes de deux rouges d'années, filles et garçons, seront instruits par nos soins des secrets de la quête à la Coque des arbres-rocs. Ils partiront en temps voulu au-delà des Monts-Frontière, accompagnés de nos prières et de nos vœux. Nous ignorons le prix qu'il faudra payer, cette fois, la conquête de la Coque et de son Flotteur, mais nous espérons que les signes apparus seront bénéfiques, malgré les cruels exemples du passé.»

— La Litanie d'Iros donne la victoire à l'amour sur la mort,

récita lentement Carmenta, oscillant au bord de la transe.

— Les Odocs croient en l'amour qui fut la chaleur de leur vie et ne redoutent pas la mort qui n'est que passage, assura le porte-parole des Odocs.

— Nous en sommes convaincus, poursuivit Héliogarde, mais nous devons nous rappeler que lors des accouplements d'Hesper et du Soleil du passé, de nombreux jeunes perdirent leur vie dans la quête. De même que nous ne pouvons oublier que depuis que les Dits résument la Tradition, c'est-à-dire depuis la création du monde, il y eut onze accouplements divins et que onze fois des Messagers furent envoyés vers l'antimonde dans l'espoir de permettre au peuple d'essaimer. Ils ne revinrent jamais...

— Les Drogars occupent l'antimonde, rappela Kazhkoad.

— C'est ce que nous croyons. Mais si les signes apportent l'information vraie, cette fois, les Messagers vaincront et reviendront.

— Mais que ferons-nous, Héliogarde, si les Messagers ne reviennent pas ? insista le porte-parole.

— Ne doutons pas, conseilla vivement Héliogarde. Trop d'éléments sont en faveur de ce futur vers lequel nous allons. N'ayez qu'une pensée commune : préparer le peuple aux cérémonies de l'An Nouveau qui célébreront exceptionnellement l'accouplement divin et le cycle éternel du renouvellement. Chaque jour désormais, l'Augure interrogera les astres-étoiles et la nature, et chaque jour un jeune griobagot portera aux Odocs le thème de vérité traduit des signes. Vous enseignerez le peuple des adultes et des Anciens et laisserez les enfants suivre l'enseignement dispensé dans le Temple. Ces enfants, vos enfants, les enfants de vos enfants, martela Héliogarde, seront imprégnés de la certitude de vivre un moment unique de la vie du peuple et seront fiers d'avoir été choisis par les dieux pour cette occasion.

— Que les Invisibles entendent ! coassa Benead. Nous allons repartir avec un immense espoir, grâce à votre double lucidité, Gardiens des Nombres. Soyez loués et remerciés.

CHAPITRE II

LA CHASSE

Gael posa le pied droit sur l'extrémité à laquelle se trouvait déjà fixé le boyau tressé et huilé, puis courba lentement le frêne poli pour passer la seconde boucle dans la gorge arrondie. Elle s'y engagea, maintenant une faible tension du boyau et une légère courbure de l'arc. Le jeune homme leva l'objet à bout de bras pour l'examiner d'un œil critique avant de faire vibrer le boyau d'une pression de doigt. Le son grave le surprit. Il réitéra et éclata de rire. Ses yeux gris quêtèrent l'approbation des iris bruns tachés d'or. Elene approuva d'un sourire accompagné de quelques battements de cils.

Le garçon fut conscient du fait que, une fois de plus, entre elle et lui, venait de s'interposer ce phénomène nouveau et troublant qui, par moment, les rendait muets, maladroits, indécis ou au contraire volubiles et excités comme s'ils n'avaient eu en tête que la course aux chats sauvages. Ils sortaient pourtant de l'enfance. Mieux, ils en étaient réellement sortis depuis pas mal de temps et approchaient du jour où leur serait accordée la liberté de l'union... Après les cérémonies de l'An Nouveau.

Ce trouble croissant avait été clairement expliqué un jour par Carmenta, l'Augure, leur dévoilant simplement et sans détour que l'origine de leur émotion se trouvait dans l'attraction de plus en plus violente qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Gael frissonna et fit tourner l'arc bruni, façonné dans une branche de frêne amoureuxment choisie et longtemps surveillée durant la phase délicate du séchage.

— Je crois que c'est le plus beau que tu aies jamais réussi, constata Elene avec chaleur.

Agenouillée sur la peau de vieil ours qui avait été le premier fauve que le jeune homme eût traqué et tué, sa compagne jouait rêveusement avec ses cheveux sombres, au reflet de bois saignant. Elle les lissa puis les tordit avant de les ramener entre les deux rondeurs jumelles de sa poitrine, puis les libéra. Ils se développèrent comme un tissu vivant et recouvrirent les formes ravissantes.

— Tu pourras tirer de plus loin et mieux que n'importe lequel des autres chasseurs, affirma-t-elle encore, consciente de devoir participer à la fierté du mâle autrement que par une muette

contemplation, aussi admirative soit-elle.

— C'est bien possible... Si tu veux m'aider à empenner les flèches, répliqua-t-il en se levant pour quérir un lot de longues aiguilles de bois noir, grattées, séchées en fagot serré, puis durcies au feu.

Elene le suivit des yeux et une onde de chaleur apporta le rouge à ses pommettes sous le hâle permanent. Elle ne chercha pas à s'en défendre, d'autant qu'elle en eût été incapable. Carmenta lui avait d'ailleurs conseillé de se contenter d'être elle-même, sans forfanterie ni complexe, sans crainte mais aussi sans défi, car elle n'avait rien à redouter de ce qui l'attirait vers Gael.

Aussi fut-ce avec une totale absence de fausse honte qu'elle regarda, admira, compara, évalua et, finalement, constata en cet instant, après tant d'autres depuis le début du cycle annuel qui se terminait, le changement intervenu dans l'apparence physique de son ami d'enfance, le compagnon de jeu et de travail, auprès duquel s'étaient écoulés les meilleurs moments de sa courte vie depuis la naissance. Il changeait et se transformait si rapidement qu'elle le découvrait un autre chaque jour.

Sous les cheveux dorés qui tombaient en boucles sur les épaules, lorsqu'il ne plaçait pas le lien de nuque des chasseurs, son visage brun et mat s'était aminci, voire creusé. Cela s'accroissait particulièrement depuis quelques rouges de jours. Encore enveloppées de chair souple et duveteuse lorsque l'An Coulant avait débuté, ses formes apparaissaient plus anguleuses, plus rudes. Les jambes demeuraient fines et longues mais perdaient de leur apparente fragilité tout en se couvrant d'une toison fournie que le Soleil maintenait entre le blond et le blanc. Les épaules prenaient une musculature allongée, mouvante, soutenant la tête avec grâce et aisance tout comme elle commandait les gestes vifs des bras longs et souples.

Quand il se retourna vers elle, ramenant le faisceau d'épines, Elene chercha en vain la rondeur un peu enfantine de son ventre d'adolescent. Là encore, les muscles, en réseau serré, couraient sous la peau, jouant à chaque pas, à chaque geste, maintenant l'abdomen plat et dur, dessinant les arcs jumeaux du torse, comprimant les hanches et se refermant comme une pointe de flèche pour disparaître avant la fragile apparence du sexe.

— Il faut que nous en préparions pas mal, indiqua-t-il en s'agenouillant devant le billot de travail. Le gibier devient de plus en

plus difficile à tirer. A croire que les animaux sauvages deviennent intelligents.

— Nous ne savons rien d'eux... ou si peu... Où donc est le lien pour les flèches ? demanda-t-elle.

— Je l'ai oublié, grogna-t-il, confus, en prenant appui sur les mains pour se relever.

— Attends ! j'y vais, cria-t-elle en bondissant avec la vivacité d'une gazelle de la plaine.

Elle avait surtout besoin de remuer pour chasser l'espèce de langueur qui la surprenait aux moments les plus inattendus, alors qu'un geste, un bruit, un mot ou un parfum apportaient le signal. Elle courut au mur de granité. A l'intersection de certains blocs, une fiche de bois s'enfonçait dans le liant de chaux et chacune d'entre elles supportait un ou plusieurs objets, trésor patiemment amassé pour leur avenir de couple. Durant le temps que la jeune fille se maintint dressée sur la pointe de ses orteils pour décrocher la gerbe de feuilles ligneuses, elle fut clairement consciente d'être observée, à l'absence de tout bruit, même du souffle de Gael. Cette impression fut délicieuse et ralentit ses mouvements d'ordinaires vifs et précis. Ce fut presque timidement qu'elle revint au billot de travail dans la pleine lumière dorée projetée par l'ouverture dans le toit.

Gael avait suspendu le geste ébauché. Elle ne put saisir son regard dans le contre-jour, mais fut convaincue qu'il songeait, comme elle si peu de temps auparavant, à l'étonnante transformation de leurs corps à l'approche de l'union. L'adolescente svelte, fine, sans beaucoup plus de formes que le garçon, appartenait au passé.

Depuis leur plus tendre enfance, le fils de Bleunven et de Gevic formait avec la fille de Claire et d'Adorn un couple prédestiné, selon la coutume ancestrale, comme Lug et Sygwen ou encore Joric et Milene, ou tous les autres. Ils ne faisaient ainsi que respecter un usage aussi vieux que le peuple et qui, d'après les Gardiens des Nombres et de l'almucantar, formait la base sur laquelle avait été construit le peuple, base si solide qu'aucune épreuve n'avait eu de prise sur lui.

Enfants, ils avaient gambadé devant les maisons enfouies sous la mousse, refuges douilletts contre la rigueur des saisons froides ou contre l'ensoleillement trop vigoureux des journées chaudes, pourchassant les lézards, les crapauds, les grenouilles, les oiseaux. Terrorisés par les serpents, le grand vent, le tonnerre, les arbres murmurants, l'eau froide et glauque. Ensemble, ils avaient appris à

connaître la peur, puis la manière de la dompter, de la dominer puis de la mépriser. Ils avaient chassé en vain les gibiers les plus véloces, persuadés pouvoir vaincre à la course tout être vivant, placé des pièges maladroits de leur invention dans lesquels ils ne retrouvaient qu'un peu de terre déposée par quelque souris malicieuse ou une taupe aveugle mais douée de réflexes. Escaladant les pentes de la montagne sacrée pour recevoir l'enseignement des Gardiens, ils avaient écorché leurs mollets, leurs ventres et leurs cuisses dans les buissons, à la cueillette des baies sucrées et des simples, jusqu'à ce que les Gardiens leur indiquent que le moment était venu de protéger les parties les plus fragiles de leur corps.

Adolescents, ils avaient reçu la connaissance des règles de la vie du peuple, des devoirs envers autrui, des secrets de la chasse et de l'existence des autres êtres vivants. Ils avaient compris qu'il fallait nécessairement courser le gibier, même inoffensif, le chasser et l'abattre, pour conserver la force au peuple, mais, dans le même temps, les adultes et les Odocs leur avaient enseigné le respect de tout ce qui vit, y compris les espèces les plus inférieures ou considérées comme telles. Ils savaient se défendre contre le réflexe de l'animal aveuglé par la terreur ou l'instinct et comment épargner la bête par le miracle du raisonnement, faveur accordée à la seule espèce humaine.

Ils avaient écouté sagement et retenu ce que, chaque soir, les Anciens et plus récemment les Gardiens de l'almucantar leur avaient enseigné sur les lois de la nature. Par les derniers nommés, ils avaient appris que leur adolescence s'effacerait dans le passé avec l'arrivée de l'An Nouveau et qu'ils auraient à fonder à leur tour le foyer, à créer un ou plusieurs autres êtres. Cela n'empêchait pas la transition attendue de se révéler étonnamment brusque, troublante, un peu effrayante.

En parvenant contre le billot, Elene tendit les feuilles fibreuses et se replaça dans l'ombre pour retrouver son calme. Gael soupira, chassant l'air trop longtemps retenu dans sa poitrine et saisit une des baguettes-épines pour commencer à en tailler la base. Puis sa voix assurée apporta la paix avec la franchise.

— Je viens d'avoir très chaud en moi en te regardant, Elene, avoua-t-il sans ambages. Je te demanderai souvent de me chercher des feuilles-liens ou toutes autres choses suspendues assez haut pour que tu te dresses vers le ciel... Si tu savais comme tu es belle !

— Tu ne me voyais donc pas, avant ? demanda-t-elle en tentant de masquer l'étonnement et la joie brutale qui rendaient sa voix plus aiguë et moins assurée.

— Avant... c'est le passé, a dit Héliogarde le Vénéré. Je te découvre chaque jour différente et j'ai hâte que nous soyons libérés par le rite. Aucune fille ne peut être comparée à toi.

— Qu'en sais-tu ? se récria-t-elle sans conviction. Sygwen est au moins aussi belle que moi et sa poitrine est mieux formée, plus gonflée...

— Tu radotes... La tienne croît doucement et sera comparable à la perfection de celle de Carmenta...

— Carmenta est vieille ! protesta Elene, surprise et indignée.

— Je ne connais pas son âge, mais son corps et son âme sont jeunes et je les perçois ainsi... Je suis persuadé que la statue Ananda n'est pas plus parfaite dans ses formes que ne le demeure Carmenta.

— Tu es étrange. Tu parles ainsi de Carmenta mais pas de moi, regretta-t-elle, aussi vite amère qu'elle avait été prompte à s'enflammer.

— Je ne parle de l'Augure que pour mieux te comparer à elle et soutenir que pas une fille libre ne parvient à ta beauté. Les fruits de ta poitrine n'ont rien à envier à ceux de Sygwen.

— Tu ne peux être juge...

— Je le suis... pour ce qui est de toi.

— Tu parles comme si nous étions déjà unis...

— Nous sommes unis dans nos cœurs et tout le peuple doit savoir que je suis heureux, déclara-t-il avec une assurance souveraine.

Elene ne répondit pas, savourant sa joie dans l'ombre sans cesser de tordre ses lourdes mèches brunes entre ses doigts minces et nerveux. D'un geste assuré, Gael amorça l'encoche d'une flèche sur l'angle aigu de l'outil fixé au billot et creusa ensuite patiemment en usant le bois contre la pierre rugueuse. Fascinée, la jeune fille regarda les mains dorées aux veines apparentes, aux muscles frémissants, voltigeant au-dessus du billot pour changer l'outil, prendre l'objet ébauché, le tourner, le reprendre, le façonner peu à peu, sans que soit perçu l'écoulement du temps.

Elle laissa son esprit s'emplir de ces images alors qu'il errait autour de leur couple, recevant en échos multiples le dernier aveu du garçon, attendant l'instant où lui serait enfin suggérée une réponse

qu'il devenait indispensable qu'elle fasse. L'occasion lui en fut donnée lorsque Gael réclama son aide pour ligaturer les pennes rouges soigneusement insérées dans une mince rainure guide. Elle plaça l'extrémité du lien, préalablement torsadé sur sa cuisse, de manière à ce qu'il s'enroule régulièrement après l'anneau formé par la boucle. L'épissure réussie, elle murmura ce qu'elle avait longuement préparé :

— Nous sommes déjà unis comme les pennes et la flèche... Le lien, c'est ce que Carmenta appelle amour et l'arc qui nous projettera vers l'avenir sera la Coque Porteuse si nous luttons avec toutes nos forces pour la chercher, la découvrir, la conquérir.

Il acheva de poisser le lien, observa un instant la rectitude de la flèche et se tourna vers Elene.

— Amour... C'est bien le mot de Carmenta... Seulement un mot... Tandis que ce qui nous lie, toi et moi, c'est la réalité de la vie.

— Peut-être, mais c'est également ce que Carmenta définit par ce mot... Ecoute ce qu'elle dit encore : ce qui nous trouble et nous transforme, ce qui nous pousse l'un vers l'autre, ce qui rend nos gestes lourds et nous fait rire pour un rien, ce qui, par instant, presse mon ventre, ma poitrine, ton corps et, en d'autres moments, nous rend aussi légers que les oiseaux, ce qui nous conduira dans la vie et nous fera surmonter tous les obstacles... et c'est moi qui ajoute encore : ce qui nous permettra de vaincre le chaos de l'antimonde si nous sommes choisis comme Messagers, c'est cela, amour, cria-t-elle.

— Elene ! s'exclama-t-il, effaré de la violence qu'elle libérait si brusquement.

Elle haletait un peu, sourit et ses mains se posèrent sur sa poitrine comme pour prêter un serment. Puis elles s'étendirent pour saisir la flèche terminée qu'elles firent lentement tourner, puis reposèrent sur le billot avant de se saisir chacune d'une mèche brune pour dégager le visage et le regard, brillant, interrogateur...

— Carmenta doit avoir raison, murmura-t-il. Avant... je me suis battu pour toi, rien que pour te montrer que j'étais plus fort que les autres, que tous les autres. Je te défendais, même quand tu avais tort... parce que c'était ancré en moi. Je me rends compte maintenant, avec ce qui se découvre, que je suis capable de l'impossible pour toi... même de tuer... pour être certain de connaître ce trouble, cette joie, cette chaleur... Cet amour dont tu parles.

— Tuer ?... Je ne sais pas, Gael. Héliogarde refuse même cette

idée. Tu... nous n'avons pas ce droit..., les Invisibles ne le permettraient pas..., protesta-t-elle, effrayée de se sentir responsable de ce grondement qu'elle percevait derrière la retenue de la voix.

— Si amour est bien ce que prétend Carmenta, les Invisibles ne peuvent pas aller contre ce qu'il apporte aux hommes et aux femmes.

— Il faut terminer les flèches, Gael, sinon la chasse sera aussi pauvre que celle d'hier, indiqua la jeune fille en changeant brusquement de sujet pour rompre le charme dangereux.

Il respira à fond, se détendit et, de nouveau serein, se remit à la tâche. Le Soleil dépassait tout juste le zénith lorsqu'ils sortirent de la pièce unique bâtie de leurs mains et qui serait peut-être la cellule origine de la famille à naître de leur union. Ils avaient besoin de bouger, de dépenser l'excès de forces accumulées dans la tiédeur de l'abri. Gael décida d'essayer l'arc contre les coqs de roches hantant les pentes de la montagne sacrée. Gibier rare mais de choix. Elene obtint sans difficulté que le premier qu'ils abattraient soit offert aux Gardiens de l'almucantar en remerciement de leurs conseils toujours sages et bons.

Ils empruntèrent le raidillon que dans le cours des années les pieds humains maintenaient défriché par le passage et le frottement permanents. Ils respectèrent le rite imaginé par eux depuis la tendre enfance, alors que leurs têtes ne parvenaient pas encore au niveau des basses branches des haies. Gael offrit un bouquet de trois fleurs odorantes en échange d'un brin de romarin. Elene piqua les tiges dans ses cheveux et le garçon glissa le romarin entre ses lèvres pour en sucer la sève amère et parfumée. Cela n'avait aucune signification pour personne, sauf pour eux qui en faisaient un symbole, celui de la pérennité de leur affection.

Ils dépassèrent les haies de mûriers puis les lavandes sauvages et quittèrent la trace du sentier pour grimper droit vers le sommet. La sueur commença à perler sans qu'ils s'en préoccupent, suffisamment forts et souples pour escalader la montagne jusqu'au Temple sans avoir à faire halte pour souffler. Pourtant, Gael s'arrêta brusquement, la main droite en visière, fixant le ciel brillant dans la direction du couchant. Puis il leva lentement son bras gauche, comme s'il hésitait à pointer le doigt vers la tache imperceptible qui paraissait immobile au-dessus de la limite au monde.

— Vois-tu quelque chose dans le ciel, là-bas ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Attends, souffla-t-elle en se plaçant juste derrière son épaule supportant le bras tendu et y posant le menton. Oui... ça y est... Une tache claire... assez grosse... avec un tout petit point noir en dessous.

— C'est une Coque Porteuse...

— Impossible, tu le sais bien !

— On le dit, on le répète, murmura-t-il sans cesser de fixer la chose jusqu'à ce que sa vue se brouille. Et, pourtant, ce sont bien un Flotteur, un très grand, et sa Coque sous lui.

— Mais pas à cette époque, voyons !

— C'est sans doute un signe.

— Je ne me souviens pas d'avoir entendu les adultes ou les Anciens évoquer le passage des Coques avant le jour de l'An Nouveau. La Coque capturée est toujours la première à franchir les Monts-Frontière et à prendre la direction de l'antimonde.

— Je sais. Nous devons comprendre pourquoi il en est autrement aujourd'hui.

— Consultons Carmenta et Héliogarde, suggéra-t-elle. Je crois aux signes et si nous voulons réussir ce que tu sais, il nous faudra savoir les interpréter et comprendre ce qui nous est communiqué.

— Comment savoir si c'est à nous que le message s'adresse ? demanda-t-il, pensif.

— Simplement parce que nous seuls avons aperçu le Flotteur...

— Courons voir les Gardiens !

— Ne serait-il pas plus judicieux d'essayer l'arc et les flèches ? demanda-t-elle, pratique.

— Nous ferons l'un et l'autre. Tu as raison.

Ils reprirent leur escalade et atteignirent les roches parsemées de bruyère. Ils connaissaient les impératifs à respecter pour débusquer les gros oiseaux farouches sans leur donner trop tôt l'alerte. Elene rendit les flèches au garçon et se munit de petits cailloux faciles à lancer. Gael emprunta la voix haute, celle qui lui permettrait de tirer l'oiseau au moment de l'envol, presque horizontalement.

Une fois de plus, un fait imprévu retarda leur projet. En

franchissant un bloc, la jeune fille s'arrêta net se mit à gesticuler.

— Sygwen ! indiqua-t-elle à Gael parvenu aux rochers.

— Chance pour les amis, pas pour la chasse, constata-t-il simplement.

— Ils nous ont aperçus.

Ils se retrouvèrent un moment plus tard et demeurèrent quelques instants bouche bée avant que le rire cristallin de Sygwen n'entraîne celui des autres jeunes.

— Alors..., toi aussi ! s'exclama Lug en montrant l'arc de son ami de l'extrémité du sien presque identique.

— Il semble que nous ayons eu la même idée, constata Gael. Cela voudrait bien dire qu'elle est bonne, ne crois-tu pas ? Montre un peu ce que tu as fabriqué...

Ils s'accroupirent autour des arcs et des flèches, comparant en connaisseurs, ne cherchant ni la critique ni le compliment mais estimant avec sérieux le travail accompli, palpant les encastrement, faisant résonner le boyau se passant les flèches de main en main pour en vérifier la rectitude et la perfection des empennages, rouges pour ceux de Gael, jaunes pour ceux de Lug.

— Vous êtes aussi adroits l'un que l'autre, affirma Sygwen en hochant vigoureusement sa crinière flamboyante avant de se relever.

— C'est heureux pour nous deux, commenta Elene. Ils sont les plus adroits, les plus forts et les plus beaux ; ils sauront défendre nos couples dans toutes les épreuves de la vie.

Lug était aussi noir de poil que Gael était blond et sa transformation brutale remontait à aussi peu de temps que celle de son ami. Sans transition, il avait abandonné l'apparence d'un joyeux garçon, plutôt bien en chair, pour prendre celle de cet homme aux muscles visibles, aux mollets durcis, à la toison bouclée couvrant le torse et toute la ligne médiane du ventre. Le bleu de ses yeux adoucissait la sévérité du visage aux traits volontaires, au menton marqué d'une fente.

Dressée face à lui, Sygwen ressemblait à une torche vive, frôlant l'irréalité, à la fois liane et fleur, souple et violente, infiniment femme par la douceur de la peau et le galbe de ses hanches, par la forme de sa poitrine haut placée, mais femelle sauvage par l'éclat de

ses yeux aux reflets verts, de ce vert des feuilles au premier jour de l'An Nouveau. Femelle également par l'énergie que trahissaient ses pommettes, ses maxillaires marqués et sa bouche grande et ourlée. Une frange de flammèches folles dévorait son front haut et bombé.

— Si nous voulons savoir comment filent nos traits et connaître la puissance de ces arcs, il serait bon de se dépêcher un peu, fit remarquer Lug en montrant le Soleil d'un pouce dressé.

— Oui... Mais dis voir... Vous n'auriez pas aperçu, l'un ou l'autre, une Coque et son Flotteur ? demanda Gael en fixant l'horizon sans parvenir à retrouver la tache claire.

— T'es malade ! Ce n'est pas encore l'époque ! s'exclama Lug. On n'a jamais vu de Coque avant l'An Nouveau, c'est bien connu. Mais pourquoi cette question idiote ?

— Pas si bête que ça, répliqua Gael avec un geste de la main pour calmer l'hilarité naissante. Elene comme moi venons de voir un Flotteur immense et une Coque s'en allant vers l'antimonde, et ceci avant de vous rencontrer... C'est un signe... Je regrette seulement que vous n'ayez rien vu.

— Il faut consulter les Gardiens, estima Sygwen, visiblement impressionnée.

— Nous irons aussitôt après la chasse... J'avais choisi les coqs pour essayer l'arc, cela te va, Lug ?

— Parfaitement. On tire ensemble... La flèche la plus proche de la tête désigne le vainqueur, proposa Lug.

— Bonne idée. Le vainqueur conserve le gibier...

— Tu n'auras rien à manger, dans ce cas, car ce sera moi, riposta Lug.

— Non, moi, assura Gael en crispant son poing sur le bois lisse de l'arc.

— La chasse jugera, trancha Sygwen en sautant sur une roche, sa crinière rousse devenant aussi flamboyante que le Soleil.

Cependant, pas un seul des gros volatiles méfiants ne se révéla à portée de flèche, soit qu'ils aient été éloignés par la prescience du danger, soit que le petit groupe de chasseurs n'ait pas su progresser avec la discrétion voulue. Ils levèrent en tout et pour tout un lapin des

penes qui sut bondir plus vite que les garçons l'auraient souhaité. Ils perdirent deux flèches sous les railleries des filles impitoyables. Le Soleil descendait de plus en plus rapidement, prenant sa teinte pourpre de combattant avant d'entrer dans l'antimonde. Il approcha des pics déchiquetés des Monts-Frontière, les frôla et s'enfonça derrière eux, disparaissant pour la durée de la nuit.

Dépités, les garçons s'arrêtèrent et les filles les rejoignirent.

— Etonnant, souffla Lug. C'est bien la première fois que les coqs se tiennent à distance. C'est à se demander ce qui a bien pu les effrayer !

— Peut-être un lynx ou quelque renard, supputa Elene.

— Je crois plutôt que les coqs, comme les autres animaux, deviennent rares, répondit Gael. Les Gardiens soutiennent que nous devons prendre garde à ne tuer que pour consommer. Ils viennent de le rappeler une fois de plus.

— C'est vrai... Mais tu crois vraiment que le monde n'est pas assez grand pour nous offrir les coqs comme les buffles ou les gazelles ? Allons donc, bougonna Lug en haussant les épaules.

— Là ! s'exclama Sygwen d'une voix contenue en tendant une main fébrile vers le levant.

Au ras des buissons qui perdaient leur couleur dans l'obscurité naissante, un point noir se mouvait, grandissant, et les yeux perçants des jeunes gens aperçurent les ailes qui battaient sans qu'il leur soit possible de reconnaître l'espèce à laquelle appartenait l'animal qui venait droit sur eux. Leur logique en fit un coq de roches.

Lug et Gael, un genou à terre, avaient engagé une flèche sur le boyau et leurs bras agirent en sens inverse, l'un servant l'appui rigide à l'arc et l'autre tirant lentement le lien en arrière durant la visée.

— Non ! hurla Elene en bondissant devant eux, bras ouverts, au moment où ils redressaient leur visée pour lâcher leur trait en avant de la cible mouvante.

Ils demeurèrent statufiés, ayant bloqué leur réflexe à l'extrême limite avant l'action et la sueur coula, glacée, entre leurs omoplates. Les boyaux quittèrent l'encoche des flèches et vibrèrent alors que les filles, agenouillées, levaient leurs bras, paumes ouvertes, vers l'oiseau qui passait dans un battement d'ailes calme et rythmé, exactement au-dessus de leurs têtes.

Les arcs et les flèches tombèrent comme s'ils étaient devenus brûlants et les deux garçons crispèrent leurs poings contre leurs yeux, baissant le front, conscients de l'effroyable catastrophe évitée par l'intervention d'Elene, mais également du caractère insolite, incroyable, surnaturel de la présence de l'oiseau Enix en ce lieu, à cette heure, pour eux seuls.

Ils poussèrent un gémissement étranglé auquel répondit le sanglot de terreur des filles puis, haletants, ils ramassèrent arc et flèches et s'élancèrent, bondissant comme des chèvres effrayées, escaladant la pente en biais pour rejoindre le sentier avant le haut mur vertical du sommet, courant vers le refuge où ils savaient trouver conseil et protection.

CHAPITRE III

LE DOUTE ET LA SERENITE

Assis sur le banc circulaire, Héliogarde et Carmenta les entendirent arriver puis distinguèrent leurs silhouettes surgissant de la nuit. Il n'en fallut pas plus pour qu'ils devinent qu'un des moments de la révélation surgissait du futur. Leurs épaules, proches, se touchèrent lorsqu'ils se penchèrent l'un vers l'autre pour échanger les mots qui rassurent.

Ils purent ainsi, souriants et sereins, écouter le récit haletant des garçons entrecoupé des exclamations affolées des filles, tandis qu'Hesper s'annonçait par une teinte plus claire du levant. Les questions suivirent, jaillissant, d'abord incohérentes et tumultueuses, comme le torrent dévalant la montagne en cascades successives, puis irrésistibles et glacées, rappelant l'eau de ce même torrent quand elle aborde la plaine et que plus rien ne peut espérer l'arrêter dans sa marche aveugle vers les passes des Monts-Frontière.

Sagement, ils laissèrent couler le flot le plus bouillonnant qui submergeait les thèmes insaisissables qu'il charriait, puis, en une pression insensible et concertée, ils commencèrent à dresser les digues pour canaliser ces forces pures et dures et les diriger vers le calme puis la paix. Ils estompèrent graduellement les terreurs ataviques, écartèrent momentanément les doutes en offrant aux jeunes esprits, qui devaient faire face à une épreuve inconcevable, le spectacle austère et magnifique du rite du salut aux Invisibles. Ils utilisèrent le mystère renouvelé de l'illumination presque soudaine du ciel par les rapides boute-feux des Invisibles pour capter les attentions et les détourner de l'attirance d'autres mystères qui leur semblèrent infiniment plus dangereux.

Par des gestes amples de ses bras, Héliogarde dessina les figures éternelles portant les noms des dieux de l'au-delà, rappelant leur influence sur le déroulement de la vie, passant du levant au couchant en signalant les astres vagabonds, insistant sur l'étrangeté de leur course actuelle. Serrés les uns contre les autres comme quatre oiseaux peureux, les filles blotties entre les garçons, les jeunes mirent longtemps avant de retrouver leur assurance. Et, quand cela survint enfin, Héliogarde, aux aguets, ne donna pas le temps de poser les questions embarrassantes.

Sa voix, jusqu'alors calme et ronronnante, changea de registre

et durcit, afin de rappeler fermement les dogmes, les croyances, la foi.

— L'instinct, la sagesse mais aussi la prescience qui veillent dans le cœur de la femme ont alerté Elene et évité que les flèches ne partent. Chercher à savoir ce qui serait advenu si elles avaient été tirées n'a aucun sens, précisément parce qu'elles ne furent pas décochées. Le fait, par son existence, par sa réalité, apporte... contient sa réponse... Si Elene n'avait pas réagi, Sygwen aurait pu le faire ou bien le bras des chasseurs dévier l'arme à l'instant du tir en reconnaissant enfin celui qui apportait vers eux un message. Ce qu'il importe de constater, c'est d'une part que les traits demeurèrent collés aux boyaux des arcs et que le message vous était bien destiné...

— Mais pourquoi à nous ? demanda Sygwen d'une voix encore assourdie, comme si elle craignait d'éveiller quelque riposte imparable.

— Rien n'empêche de poser l'interrogation d'une manière absolument inverse, répliqua Héliogarde, pourquoi pas à vous ?

— Nous sommes quatre parmi tous et nos esprits n'acceptent pas tout ce que les Anciens cherchent à nous imposer, insista la jeune fille.

— Crois-tu indispensable de rappeler vos doutes et vos refus en ce moment où précisément les signes prouvent qu'il faut être attaché à la foi et à la Tradition ? demanda sévèrement le Gardien de l'almucantar.

— Nous sommes souvent en opposition avec usages, coutumes ou Tradition, rappela Lug pour venir en aide à son amie d'enfance. L'oiseau Enix le sait, puisqu'il est capable de percevoir toute chose, si nous en croyons les Anciens. Alors ?

— Les signes ne sont pas tous interprétables de la même manière, fit remarquer Carmenta d'une voix douce et égale. Vous avez reçu, en un temps très court, deux indications à nous transmettre, l'une concernant la Coque Porteuse, l'autre l'oiseau Enix... Il nous revient de les étudier, de les comprendre et de les ajouter à tous les autres signes qui s'accumulent.

— D'autres signes ! s'exclama Elene. Est-ce grave, pour le peuple ?

— Important, sans aucun doute. Mais nul ne peut réellement préjuger de l'avenir.

— Même toi, Carmenta ? s'étonna la jeune fille.

— Je ne suis rien que l'Augure, cherchant à lire dans ce que les Invisibles nous transmettent et je peux commettre des erreurs, assura Carmenta avec humilité. Mais je persiste dans ma recherche et je relie les interprétations entre elles pour parvenir aux conclusions.

— Est-il vrai qu'Hesper va s'accoupler avec le Soleil ? demanda brusquement Gael.

— Oui... Mais puis-je savoir qui te l'a appris ? demanda Héliogarde avec intérêt.

— Les Anciens... qui le tiennent des Odocs... et ceux-ci ne peuvent le savoir que de toi.

— Qu'en penses-tu ? Non du fait que je sois à la base de l'information mais de celle-ci, demanda Héliogarde.

— Je ne sais pas. La chose en elle-même me semble logique. Peut-être est-il temps pour Hesper d'être caressée par le Soleil... Ce temps approche pour nous... garçons et filles... Mais ce qui est important, à mon sens, est le rôle que certains d'entre nous vont avoir à jouer. D'abord nous devons ramener une Coque Porteuse et ensuite deux Messagers seront choisis... par les dieux, à ce que disent les Anciens, pour être envoyés dans l'antimonde...

— Continue...

— Je serai le Messager... Nous serons les Messagers, Elene et moi.

— Eh bien ! s'exclama le Gardien, retenant à peine sa surprise, te voilà certain d'un futur non encore dessiné !

— Je crois à ma mère et Bleunven a reçu l'avertissement... J'étais tout près lorsqu'elle a raconté le rêve à Carmenta.

— C'est donc cela, soupira Héliogarde. Ainsi donc tu es persuadé devenir l'un des Messagers du peuple... ce qui revient à dire que tu es persuadé connaître une tranche de ton devenir... Je te félicite... Mais en tant que Gardien, je ne dispose pas des secrets du futur. Carmenta et moi pouvons seulement interpréter, comme elle te l'a dit, les mouvements des astres-étoiles, ceux des astres vagabonds et aussi ceux des fugitives. Nous pouvons déduire ce que laissent prévoir les Dits quand Hesper et le Soleil suivent une route plutôt qu'une autre. Mais ce qui concerne un vivant parmi les autres nous demeure

inconnu.

— Sais-tu pourquoi Hesper sera caressée par le Soleil ? demanda Sygwen, intriguée.

— Non. Cela n'est pas indiqué dans les Dits. Mais c'est un événement qui influe très lourdement sur la vie du peuple car il demeure exceptionnel. La Litanie d'Anxie rappelle que c'est à cet instant que doivent partir les Messagers vers l'antimonde à la recherche d'une nouvelle destinée pour le peuple.

— Nous l'avons appris des Anciens et c'est ainsi, après le rêve de Bleunven, que nous avons décidé que nous serions les Messagers, déclara Elene.

— Pourquoi toi, pourquoi lui et pas d'autres ? s'étonna Carmenta.

— C'est ancré dans nos cœurs, c'est tout, affirma Gael.

— Tu sembles oublier malgré tout que d'autres peuvent avoir les mêmes espérances ou les mêmes désirs que toi, fit brusquement remarquer Lug.

— Je les vaincrai tous, s'il le faut, s'entêta Gael, soudain buté.

— Tu n'ignores pas que c'est le sort des pierres qui désigne le garçon et la statue Ananda qui est comparée à la fille, formula Héliogarde avec lenteur.

— Je serai choisi et Elene sera désignée par Ananda car elle est la plus belle et nous sommes liés pour notre vie.

— Pas encore...

— Nous le sommes, même si nous n'avons pas encore uni nos corps, gronda le garçon. Jamais rien ni personne ne nous séparera !

— Ne blasphème pas ! s'écria Carmenta, effrayée de la violence révélée par le ton employé par Gael. Nul ne peut préjuger de l'avenir. N'attire pas le mal et la douleur sur vos têtes. Espère, agis, mais demeure humble.

— De toute manière, fit observer Sygwen, personne ne sait ce que deviennent les Messagers lorsqu'ils disparaissent au-delà des Monts-Frontière. On nous dit que, cette fois, ils reviendront... Est-ce certain ?

— On ne peut espérer connaître tous les secrets de la création... sauf lorsqu'on est précisément un Messager, disent les Litanies. Ceux qui partent avec la Coque Porteuse apprennent ces secrets.

— Comment le sait-on puisque jamais ils ne sont revenus ? s'enquit Elene avec vivacité.

— Oui, appuya Gael, voilà précisément ce que je voulais demander. Quelle raison donnez-vous à la disparition de tous les Messagers alors qu'ils sont envoyés précisément dans l'espoir qu'ils rapporteront le bonheur futur du peuple ?

— Nous pensons, Carmenta et moi, que tant que l'antimonde demeurerait l'asile des Drogars, les Messagers conservaient peu de chance de réussite.

— Ce qui laisse supposer que les Drogars, d'une manière ou d'une autre, interdisent le retour, observa Sygwen.

— Dis tout simplement qu'ils massacrent les Messagers, compléta Lug avec un ricanement.

— On peut tout aussi bien supposer que les anciens Messagers ont découvert une vie différente, à laquelle le peuple ne se serait jamais adapté et qu'ils ont préféré ne pas revenir, déclara Carmenta.

— Mais sont-ils à même d'en juger ? s'étonna Gael.

— Nul ne sait ce qui existe dans l'antimonde, expliqua alors Héliogarde. Personne n'a jamais affronté les Drogars, tout au moins personne n'a relaté cet affrontement. Nous ignorons leur apparence exacte, bien que nous soyons enclins à les imaginer assez semblables à nous, lorsque nous écoutons les versets de la Litanie du Dogme. Tout au plus auraient-ils un pelage d'animal, des crocs, des griffes... ce qui pourrait faire comprendre leur férocité... La garde est suffisamment bien montée aux passes des Monts-Frontière pour que jamais un seul Drogar ne se soit aventuré dans le monde et les arbrerocs forment de leur côté une barrière qui leur est infranchissable. Bien. Pour ce qui est de l'antimonde, nous savons qu'il y existe des espaces où se trouvent réunis les contraires, les êtres répugnants et odieux, les bêtes ignobles et cruelles mais aussi que l'on peut trouver, comme le prévoit la Litanie d'Anxie, d'autres cercles de mondes, accueillants ceux-là. Je pense donc, conclut Héliogarde, que si les Messagers ne sont pas revenus, c'est que les obstacles mis sur leur chemin ont été plus forts que leur volonté.

— Ou tout simplement qu'ils ont été tués par les Drogars, répéta Gael.

— Pas obligatoirement.

— Il n'existe pas d'autre alternative. Je prétends que rien, sauf la mort, ne m'empêchera de revenir vers le peuple, affirma le garçon.

— La présomption est également une faiblesse, riposta le Gardien avec un rien de sévérité. Tu devrais laisser le temps à la pensée de t'éclairer avant de lancer tes affirmations. Suppose un instant que... celle que tu aimes soit menacée par ce retour, quel choix ferais-tu, Gael ?

Il n'y eut pas de réponse mais un brusque silence, lourd et glacial, que la voix douce de Carmenta rompit avec précaution.

— La vie se regarde droit devant, Gael, avec tout ce qu'elle peut apporter de joies mais aussi de peines ou d'épreuves...

— Je n'ai jamais pensé à ce que tu viens de suggérer, Héliogarde vénéré, murmura Gael.

— Je le sais et tu ne peux en être critiqué. Mais, maintenant, peut-être mesures-tu mieux les difficultés d'interprétation des faits comme de l'absence de faits. Depuis des jours et des jours, les signes s'accumulent dans le ciel. Ce qui a été gravé sur le grand cercle de l'almucantar permet de savoir le moment précis où Hesper s'unira au Soleil...

— Or, le cercle a été gravé par les très Anciens, ce qui signifie que ceux-ci possédaient un pouvoir égal à celui des dieux, remarqua Sygwen.

— Ils possédaient de grandes connaissances, c'est évident, admit Héliogarde. Mais cela ne nous dispense pas de préparer les jeunes de deux rouges d'années à la quête de cette Coque Porteuse qui permettra aux Messagers d'accomplir leur destin et, cette fois, de revenir vers le peuple pour lui annoncer qu'il peut essaimer.

— Car tu crois en la réussite, constata Lug.

— Oui, assura le Gardien avec un accent de profonde conviction. Vous partirez bientôt avec les autres et... vous risquerez déjà vos vies... il ne faut pas le cacher, pour ramener la Coque et son Flotteur intacts. Ceux-ci emporteront, en plus des présents habituels de l'An Nouveau aux divinités bienfaisantes, le couple choisi par le

sort et par Ananda. Ce couple reviendra annoncer l'immense nouvelle. Notre peuple laissera se former l'essaim. Les femmes n'auront plus jamais la crainte de porter un enfant. Un autre peuple se formera... près... loin... en tout cas à l'endroit prévu de l'antimonde qui, de ce fait, perdra son caractère repoussant et horrible.

— Mais qui vaincra les contraires, les monstres, les horreurs, les Drogars ? demanda Sygwen d'une voix à peine intelligible.

— L'union des Invisibles avec les Messagers, assura Carmenta. Je ne sais pas encore qui sera désigné par la pierre noire, ni celle qui aura la perfection de la statue Ananda, mais je suis certaine que les Messagers auront un destin unique, bénéfique pour le peuple, assura Carmenta.

— Comment entrevoir la vérité ? murmura Elene.

— Nous ne sommes que les Gardiens de l'almucantar, rien de plus, signifia Héliogarde. Vous êtes impatients de savoir ce qui restera caché à vos esprits jusqu'à la fin de vos jours, selon toute probabilité, mais vous ne semblez pas tellement décidés à nous aider à maintenir le peuple dans le respect de la foi et de la Tradition par les doutes que vous laissez percer, ou par la présomption dont vous faites preuve. Si vous croyez quelque peu aux influences extérieures des dieux et des Invisibles, veillez à ne pas entrer en rébellion trop ouverte contre eux.

— Nous ne sommes pas des rebelles, protesta Gael, nous cherchons à comprendre... Nous ne voulons pas suivre en aveugle la voie de la vie... Tiens, sais-tu pourquoi, par exemple, je ne veux pas... et Lug non plus, être une des Sentinelles des passes ?

— Je crois le savoir, mais aimerais entendre de ta bouche ce qui est en effet un des reproches que te font les Odocs, répliqua Héliogarde.

— Ils nous reprochent notre insoumission et notre contestation de la foi et de la pérennité du peuple, mais ils ne savent pas, riposta violemment Gael. Carmenta a défini ce qui lie, parmi notre petit groupe, les garçons aux filles... Elle a dit que c'était l'amour. Je croyais ce mot sacré mais tu l'as de nouveau employé, il y a peu de temps, je l'ai relevé. Tu sais, bien entendu, ce que c'est l'amour, Hélio vénéré ?

— Où veux-tu en venir ? murmura le Gardien, troublé malgré lui, en sentant contre son flanc le coude de Carmenta qui transmettait un avertissement. Oui, je sais ce qu'est l'amour, ajouta-t-il avec force, comme s'il prenait soudain conscience de l'importance que cette

réponse pouvait avoir.

— Je suis peut-être trop jeune pour avoir le droit d'oser, poursuivait Gael comme s'il parlait à des ombres dans la nuit hors du temps. Pourtant, j'aimerais savoir si ce que tu appelles amour est bien ce qui t'unit à Carmenta... si belle ?

L'Augure tressaillit imperceptiblement et ce fut elle qui répondit de sa voix douce et chaude :

— Où as-tu pris que tu ne pouvais demander à savoir ce qui est l'évidence ? Oui... Es-tu satisfait ? Que cherches-tu à nous faire comprendre ? L'amour nous lie et nous en sommes aussi fiers qu'heureux.

— Vous ne cachez pas ce lien, d'où mon audace. Mais estimez-vous, l'un comme l'autre, vénérés, qu'un jeune, quel que soit son sexe, puisse également ressentir cette chose fantastique que vous appelez ainsi l'amour ?

— Oui, répondit encore Carmenta, sachant d'avance la suite et acceptant la défaite.

— Alors, ne pouvez-vous pas comprendre qu'entre nous, Elene et moi, comme entre Sygwen et Lug, entre Joric et Mylene... entre... oui, tous les autres du groupe... il y a l'amour. Et pour nous qui ne sommes pas encore des couples vrais mais qui attendons le moment avec de plus en plus d'impatience, c'est exactement comme si nous étions unis. Nous ne voulons plus être séparés... Nous en avons parlé des jours et des nuits, sous le Soleil ou sous les astres-étoiles, pour comparer nos pensées et chercher à comprendre. Nous en avons conclu que la vie s'écoulait entre deux limites de pierres si rapprochées que l'on peut se sentir pris par le vertige en pensant que la dernière apparaît alors que la première est encore en vue.

» Il nous est demandé de retirer deux années complètes de ces quelques années de notre jeunesse à seule fin de devenir des Sentinelles et d'interdire le territoire du peuple, le monde, aux Drogars. Or, il semble bien que jamais un seul Drogar n'a tenté de franchir, de jour, les Monts-Frontière, ni même de s'approcher des passes. Il serait donc tout aussi efficace de monter la garde avec nos femmes... au lieu de nous séparer totalement au moment précis où tout nous projette les uns vers les autres. Voilà, Gardien vénéré, ce qui nous pousse à être différents des Anciens..., parmi d'autres choses possédant leur importance, acheva Gael. »

— Les deux années de sentinelle furent toujours considérées indispensables pour forger l'âme des garçons du peuple avant qu'ils ne s'unissent et n'aient à protéger femme et enfant, commença Héliogarde après un court silence trahissant son embarras.

Carmenta lui donna un coup de coude et ce fut elle qui poursuivit dans une autre direction, plus subtile mais plus compréhensible par les jeunes qui attendaient avec confiance.

— Vous ressentez les uns pour les autres de l'amour... Vous vous aimez... C'est la force des couples et c'est également celle du peuple. Mais vous ignorez encore que pour que cet amour soit aussi dur que la roche dont est bâti le Temple, aussi clair que l'eau de la source, aussi chaud que les rayons du Soleil, il est indispensable qu'il subisse les épreuves premières de la vie. Si vous n'acceptez pas les sacrifices qui font souffrir, vous ne goûterez pas les joies intenses qui vous rapprocheront. De la douceur constante naît la lassitude émolliente et vous errerez, sans but, si tôt dans votre existence que vous serez épaves avant d'avoir vécu. C'est une épreuve terrible que cette séparation alors que l'amour devient violent. Mais c'est une nécessité pour que vive notre peuple, si petit, si faible, entouré et protégé par les Monts-Frontière et les quelques jeunes courageux qui montent la garde aux passes.

— J'ai préféré la thèse que tu soutenais au début, Carmenta vénérée, remarqua Elene avec une certaine froideur. Car, ensuite, tu as repris les éléments des discours des Odocs et je suis certaine que tu ne penses pas réellement comme eux. Rien, logiquement, ne s'oppose à ce que nous montions la garde ensemble, par couple. Il s'agit, de toute évidence, d'un usage qui fut imposé par la dureté des premiers temps après la création du monde et son occupation par le peuple, alors que personne ne savait bien ce qui allait se passer.

— Tu sais parfaitement que le corps de la femme est infiniment plus fragile et vulnérable que celui de l'homme. C'est en elle que se forme le fruit...

— Il n'y a jamais eu un seul incident aux Monts-Frontière, rappela la jeune fille. Nous ne risquerions rien de plus là-bas qu'ici.

— Vénérés, dit brusquement Sygwen depuis l'ombre où elle était blottie, suppliez les Invisibles que nous ne soyons jamais séparés.

— Je suis prêt à les supplier jour après jour, assura Héliogarde. Mais la Tradition n'a pas été transmise pour que nous cherchions à l'ignorer. Il est bon que la jeunesse soit le feu et la flamme. Il faut

qu'elle pose les questions même si toutes les réponses ne sont pas conformes à ses aspirations... Il faut aussi qu'elle ait conscience que la jeunesse n'est qu'une courte étape avant l'âge mûr et que, un jour, avec la grâce des dieux, le jeune homme et la jeune fille ivres de vie seront vieil homme en train de s'éteindre, vieille femme chevrotonne au sourire depuis longtemps effacé par les rides. Nous sommes apparemment libres de nos choix mais les forces inconnues et incontrôlables modifient la vie pour chacun et chacune d'entre nous.

» Agissez selon votre conscience en vous souvenant toutefois du fait que si vous rejetez le peuple en réfutant sa Tradition qui vous déplaît, vous ne pouvez dans le même temps exiger qu'il vous conserve en son sein et vous fasse bénéficier de ses protections. »

— Mais enfin, Hélio vénéré, s'écria Lug, tu sembles véritablement jeter contre nous une condamnation sans appel !

— Nous ne sommes pas des juges, seulement des Gardiens responsables d'un savoir très ancien que nous essayons, de toutes nos forces, de préserver dans le flot ininterrompu du temps, afin que survive le peuple, uni dans une croyance unique. Cette survie est fragile et menacée..., vous le savez, puisque aussi bien l'avenir va dépendre de la réussite ou de l'échec des Messagers. Notre existence est protégée quand il y a équilibre entre ce que le monde peut nous offrir et ce que nous devons lui demander pour vivre. Nous nous apercevons, depuis quelques cycles, combien cet équilibre est précaire. Une fissure, une faille dans la Tradition, dans les coutumes et tout peut être remis en question... Soyons plus durs et précis. Ces deux années de séparation qui vous révoltent seront portées à... cinq... ou plus peut-être... si les Messagers ne réussissent pas leur mission... Comprenez-vous ?

— Mais pourquoi ? s'écria Sygwen, trahissant sa stupeur devant ce qui venait de leur être dévoilé.

— L'amour est source de vie, murmura doucement Carmenta. L'enfant naît de l'amour. Est-il besoin de vous rappeler que la menace de la famine pèse sur le peuple et que si l'essaim ne peut être constitué avant peu, la situation deviendra intolérable ? Crois-tu, Sygwen, que les mères du futur proche accepteront l'interdiction de procréer ou l'obligation de sacrifier l'enfant ?

— Carmenta ! cria la jeune fille, horrifiée.

— Ecoute donc puisque tu veux tout savoir et que, finalement, tu doives mieux comprendre... Quel choix ferais-tu entre la séparation,

malgré l'amour, et la destruction du fruit de cet amour ?

— Ta question est horrible !

— Elle demeure posée et veut que vous y réfléchissiez, riposta l'Augure avec une gravité inaccoutumée. Vous recherchez une vérité que nous-mêmes ne faisons qu'effleurer et votre entreprise risque de conduire le peuple à sa perte sans que, bien entendu, vous en ayez conscience, parce que vous ne disposez pas des moyens du savoir. Or, sans le peuple dont vous êtes issus, qui protégea vos premiers pas, vous aida à croître, vous appartiendriez au néant. C'est la Tradition, avec ses obscurités souvent voulues et la foi qu'elle demande, qui vous ont permis de vivre heureux et de connaître l'amour.

— C'est effrayant, murmura Gael. Tu viens de découvrir un des secrets... Pourquoi ne pas l'avoir simplement révélé à tous, au lieu de le masquer par le prétexte des Sentinelles ?

— Parce que rien ne dit que les Sentinelles, les postes aux Monts-Frontière, ne couvrent que cette obligation terrible de différer le moment de l'union, comprends-tu ? demanda Héliogarde avec douceur.

— Mais enfin, nous sommes capables de compréhension à nos âges ! Nous pouvons toucher, voir, sentir, déduire, interpréter, surtout avec l'aide des Anciens, protesta Lug.

— Tu crois, tu sais, que le monde s'arrête aux Monts-Frontière et, pourtant, tu ne perçois pas directement cette limitation de la vie humaine, d'autant que l'inter-monde conduit aux arbrerocs. Tu crois que les Invisibles allument les astres-étoiles la nuit et, cependant, tu ne les aperçois jamais...

— Dans le premier exemple, je sais, à l'évidence, que notre monde est fini et qu'il s'arrête à l'endroit où commence l'inter-monde, interdit au peuple sauf pour la quête à la Coque Porteuse. Dans le second exemple, comment douter de la nécessité de bouteux célestes ? Je me dis simplement que les Invisibles sont mieux placés que quiconque pour être ceux-là, d'autant qu'ils peuvent avoir acquis des dons après la mort. Ce sont des certitudes de bons sens. Elles n'ont pas de rapport avec les révélations que tu nous as faites ce soir. Et je suis persuadé que d'autres, plus importantes encore, demeurent cachées derrière les versets des litanies... Nous pouvons... et nous devons savoir.

— Peut-être seras-tu un jour parmi les Odocs, observa

Carmenta. Ta vie sera derrière toi et tu seras à même de tout comprendre sans acrimonie.

— Mais trop tard !

— Non, pas trop tard. Tous les esprits ne sont pas capables de recevoir les révélations. Je suis certaine que déjà ce qui vous a été dévoilé va marquer ce jour de votre vie, car vous ne vous attendiez pas à une conséquence aussi éloignée en apparence de l'usage établi. Et le temps passe et coule comme la rivière impassible qui ne se soucie pas des pleurs qui s'y trouvent mêlés. Regarde... l'Œil du Bélier se trouve presque au zénith. Héliogarde va devoir mesurer les constellations afin que soit minutieusement préparée la cérémonie de l'An Nouveau. Avant que nous ne nous quittions cette nuit, je voudrais que vous sachiez que nous souhaitons que votre amour vive éternellement, qu'il vous unisse, vous fortifie dans les épreuves de la vie et vous aide à surmonter les moments difficiles que vous abordez. Nous serons toujours près de vous. L'oiseau Enix vous a désignés. Songez-y et revenez chaque fois que vous serez pris par le doute. Paix sur vous.

— Paix sur vous, vénérés, murmurèrent les jeunes d'une seule voix.

Ils se levèrent, ombres plus claires que la nuit, et descendirent le sentier, se suivant par couples, ainsi qu'il en avait toujours été. Héliogarde et l'Augure regagnèrent la plateforme et ce fut sans autres paroles que celles nécessitées par les opérations de mesure et les mouvements de l'armille qu'ils atteignirent le moment de la dernière visée. Celle-ci terminée, ils reprirent place sur le siège circulaire pour scruter le ciel et découvrir si possible d'autres signes, troublés par la visite des jeunes.

— Dans quatre rouges et quatre blanches, l'An Nouveau marquera la vie du peuple, murmura Héliogarde comme s'il soliloquait.

— Et, dans huit blanches, devront partir les jeunes... Tu as compris qu'ils sont tous, sans exception, devenus contestataires, n'est-ce pas, Hélio ?

— Oui... tous. Benead ne voulait aucun d'entre eux pour la quête...

— Ils l'ont appris et de six au début leur nombre est passé à quatre rouges et quatre blanches...

— Carmenta !

— Oui ? s'étonna-t-elle de son exclamation.

— Tu ne réalises pas ? Quatre rouges et quatre blanches... Leur nombre est exactement celui des jours qui nous séparent de l'An Nouveau, martela-t-il.

— Nous ne comprenons pas tous les avertissements qui nous sont envoyés, regretta-t-elle après avoir reconnu la coïncidence étrange. Mais, pour en revenir à ces jeunes, que vont faire les Odocs ?

— Ils choisiront six couples, parce qu'ils respecteront la règle et ce seront, bien entendu, les plus forts et les plus intelligents. Parmi eux se trouveront donc ceux qui étaient là ce soir.

— Malgré leur état d'esprit ?

— Oui. Il n'y a aucune autre solution. Benead en a convenu. Nous agirons comme si aucun mouvement d'aberration n'existait parmi nos jeunes de l'année.

— Comment contraindrons-nous certains des garçons à rejoindre les Sentinelles ? soupira la jeune femme.

— Nous verrons en temps utile. Tout peut arriver. Y compris que nos jeunes comprennent et que leurs protestations ne soient que feu de paille.

— Espérons-le.

— Oublie, murmura-t-il. Vois plutôt cette ligne tracée par les astres vagabonds, comme elle tend à devenir une droite parfaite. Sans le voir, nous savons, rien qu'en la suivant par la pensée, où se trouve le Toit du Monde. C'est à la fois effrayant et rassurant car tout est lié. Nous sommes dominés et gouvernés par les Invisibles et c'est d'eux que viendra la solution... Aussi bien pour les jeunes que pour le peuple.

— Il est dit par le second verset d'Iros que l'homme demeure le seul maître de son destin et que l'aide sera fonction de ses propres efforts, rappela-t-elle avec sagesse.

Ils auraient voulu découvrir quelque réponse dans les points scintillants piquetant le ciel mais ce furent les taches lumineuses créées par la fatigue qui leur firent comprendre que le moment de prendre du repos était dépassé depuis longtemps.

CHAPITRE IV

LES ARBREROCES

Ils trottaient en silence, par couple, comme ils l'avaient décidé une fois pour toutes, Joric à gauche de Mylene, Gil à côté de Loren, Yve frôlant Etelle à chaque pas, tout comme Maho cherchait l'épaule de Yole. En tête allaient Lug et Sygwen tandis que Gael fermait la marche avec Elene. Ainsi avait été fait le choix par les Odocs.

Ils marchaient depuis l'aube après avoir glissé le long des cordes collées à la muraille protégeant le poste de la passe du Levant. Les Sentinelles avaient ensuite relevé les cordes, laissant le groupe face à l'aventure et à la peur. Celle-ci, encore inconnue dans les derniers instants passés sur la muraille du poste, était survenue d'une manière insidieuse et aucun des jeunes ne parvenait encore à la renvoyer dans le néant. Aussi préféraient-ils demeurer silencieux, domptant lentement leur émotion, s'habituant à la progression rapide et aux charges emportées.

Après la passe gardée par les Sentinelles, la vallée s'élargissait entre les pentes arides, puis se rétrécissait de nouveau pour se réduire à une simple fente dans une barrière de roche lisse. Par cette ouverture, ils savaient par les adultes que leur apparaîtraient pour la première fois les arbreroces, malgré leur immense éloignement.

Ils y parvinrent alors que le jour commençait à tomber et ils s'installèrent pour un bivouac nocturne en respectant les recommandations des Anciens pour la protection du groupe. Gael escalada une roche verticale, y trouva la plate-forme-refuge sur laquelle se trouvaient encore les marques tracées par des équipes précédentes et, à l'aide de sa corde de ceinture, assura l'escalade de ses compagnons. Le dernier, Lug sauta sur le plat, tirant derrière lui le fardeau de bois destiné au feu.

Pour l'allumer, ils attendirent que la nuit soit complètement arrivée et que scintillent les astres-étoiles. Mais quand Yve commença à préparer le foyer, brisant les brindilles, les posant sur la mousse sèche, Gael l'interrompt.

— Est-il vraiment indispensable de faire du feu ? demanda-t-il.

— Pour la chaleur et pour éloigner les bêtes, oui, répliqua Yve, étonné.

— Sans doute, mais pour alerter les Drogars également. J'ai réfléchi à ce que nous ont répété les Anciens. Les Drogars sont des errants, comme les astres vagabonds. Nul ne sait jamais où ils se trouvent et certaines expéditions vers la Coque Porteuse furent tragiques... car personne n'en revint. Il est probable qu'elles furent interceptées par les Drogars.

— Tu sais que nous doutions, hier encore, de leur existence et de la menace qu'ils font soi-disant peser sur le peuple, observa Lug.

— Ils ne se sont jamais risqué au-delà des Monts-Frontière mais, ici, ils sont chez eux déjà. Le feu chasse les bêtes mais peut attirer les êtres qui ressemblent aux hommes et qui pensent ou raisonnent. Je crois qu'il serait plus prudent d'attendre demain, lorsque nous serons dans la forêt où les Drogars n'aiment pas plus que nous s'aventurer, pour allumer le feu. Le froid de la nuit ne peut nous gêner. Serrons-nous les uns contre les autres et dormons.

— Est-ce vraiment sage ? demanda Lug, hésitant.

— Entre les Drogars et les animaux, je préfère les animaux, car eux, je sais que nous pouvons les tenir éloignés par la roche. Mais nos corps sont fragiles et une flèche ou un épieu bien lancés peuvent suffire et je ne tiens pas à servir de cible. Ensuite, nous veillerons mieux car nous pourrions voir les ombres de la nuit que le feu cacherait.

Il en fut finalement comme le souhaitait Gael et la nuit s'écoula sans autre alerte que quelques bruits d'animaux invisibles qui se glissaient parmi les roches, dans les éboulis.

Ils attendirent que le jour soit entièrement levé pour examiner les environs avec soin. La fente, dans la falaise, paraissait une véritable passe, identique à celle que gardaient les Sentinelles, mais aucun signe de vie ne laissait redouter une forme d'opposition quelconque. Ils reprirent leur marche, les filles placées à droite et derrière le garçon qu'elles accompagnaient.

Tous portaient l'ample peau de bête protégeant contre le Soleil et contre le froid ainsi qu'un solide sac maintenu aux épaules par les lanières de cuir. Un deuxième sac, plus petit, contenait des pierres de jet et des noix de kok, ainsi que la poche de cuir permettant de les lancer au loin. Les filles portaient les carquois garnis de flèches sous leur sac à dos. Un rouleau de corde tressée complétait le chargement.

Gael parvint le premier à la faille et fit halte, bientôt environné

du groupe entier. Contrairement à ce qu'il croyait, il demeurerait impossible de voir au-delà d'une succession de roches trop importantes pour être aisément franchies et que parsemaient de hauts arbres puissamment ancrés dans le sol gris et dur.

— Il faut repérer les signes indiqués par Héliogarde, estima le jeune homme après avoir longuement observé ce paysage sans hostilité mais également peu engageant. Je vais escalader ce bloc et chercher une vue sur les arbrerocs ; il nous faut découvrir les points intermédiaires entre eux et nous pour progresser sans risque d'erreur.

Et ce fut au sommet du plus haut de ces monolithes impressionnants que Gael aperçut les arbres fantastiques. S'il n'avait été mis en garde à de nombreuses reprises contre les apparences trompeuses, il aurait juré que les arbrerocs se trouvaient à moins d'une demi-journée de marche. Mais depuis un cycle annuel entier, les adultes et les Anciens, puis plus récemment les Gardiens, avaient répété le même avertissement :

« — Souvenez-vous que, en entrant dans le monde intermédiaire, vous entrez dans un univers différent. Les distances sont mesurées avec d'autres pas, les hauteurs avec d'autres toises. Le plus grand des hommes demeure comme une fourmi minuscule de notre monde et sa vue ne peut que le tromper en lui laissant croire proche ce qui est infiniment lointain. Il n'existe pas d'évaluation possible et vous ne saurez que vous approchez du but qu'en comptant les pierres tombées dans le sac mesure-temps que vous emporterez. Trois pierres rouges y tomberont durant votre absence et le trajet pour aller prendra autant de temps que le séjour près des arbrerocs, la recherche de la Coque, sa conquête puis votre retour... »

Ils avaient dit bien d'autres choses, comme celles-ci :

« — Les arbrerocs sont paisibles comme tous les représentants du règne végétal, mais ils pensent réellement et savent ce qui nous est caché. Ils ont des alliés que les hommes ne connaissent pas et n'admettent pas n'importe quel intrus dans leur royaume. Ils sont éternels autant qu'immenses et appartenaient au monde intermédiaire avant la naissance du peuple. Ils seront sans aucun doute là bien après notre disparition. Leur cime touche les nuages et quelquefois s'y perd. Ils ne craignent rien dans l'univers parce qu'ils ont la vraie sagesse. Ils forment l'enceinte sacrée protégeant le Toit du Monde. »

Gael se souvint de ce que les femmes aimaient rappeler :

« — Les arbrerocs donnent des fruits merveilleux qui ne seront

jamais à la portée des hommes. Ils s'ouvrent avec un bruit terrible de tonnerre dans les hauteurs vertigineuses des ramures. De leur cosse éclatée coule la sève en pluie, puis la graine énorme mûrit seule, protégée par la Coque, soutenue déjà par son Flotteur. Le temps vient ensuite où le Flotteur entier est constitué, prend du volume et du brillant et, enfin, se détache de la cosse sous l'impulsion volontaire de l'arbreroc, au moment choisi par lui. »

Et, enfin, cette explication qu'il était bon de retenir avant toutes les autres :

« — Arbrerocs... C'est le nom qui leur fut donné depuis qu'il existe des hommes sur le monde et, pourtant, ils ne possèdent rien des minéraux. Ils paraissent végétaux... Le sont-ils ? Nul n'a jamais répondu avec certitude à la question. Ils existent. »

Le jeune homme frissonna.

— Tu les vois ? demanda la voix de Lug depuis le pied de la roche.

— Oui, mais nous avons des jours et des jours de forêt avant de les avoir face à nous.

— Sont-ils beaux ? chantonna Elene sur un air de contine.

— Je ne sais s'il faut le dire encore. Ils semblent noirs, avec des fûts que je suppose plus clairs..., peut-être rouges comme le bois des résineux qui saignent. On ne distingue qu'une masse sombre, perdue dans la brume de l'éloignement. Avant eux s'étend la forêt dont les dernières ondulations disparaissent, fondues par la distance, ce qui suffit à donner une idée de celle-ci... et, par voie de conséquence, des dimensions des arbrerocs. C'est exactement ce que nous ont annoncé les Gardiens.

— Ne perdons pas de temps, conseilla sagement Lug.

Gael redescendit rapidement de la roche et se laissa choir d'une hauteur d'homme pour toucher le sol devant Elene. Elle poussa un soupir de contentement et rejeta ses cheveux derrière ses oreilles afin qu'il puisse voir combien elle était heureuse et fière que ce soit lui l'éclaireur désigné par le groupe unanime. Une bouffée de chaleur monta au front du garçon.

— Les Gardiens ont souvent raison, fit-il observer.

— Toujours raison, corrigea Lug.

— En ce qui concerne le voyage, je crois comme toi qu'il faut suivre leurs conseils car ils sont précis, en nous souvenant de leur volonté de nous voir réussir et non échouer comme auraient pu le vouloir certains parmi les Odocs. N'oublions pas non plus que les signes sont dans le ciel et qu'ils nous concernent.

— Ne pas oublier surtout notre serment de demeurer unis coûte que coûte, ajouta Yve d'une voix grave, sans cesser d'observer avec attention l'environnement sauvage et inquiétant.

Bien des jeunes avaient payé de leur vie un défaut d'attention et surtout l'imprudence d'avoir voulu tenter l'aventure isolément ou par couple, par pure vanité. Elene aida Gael à passer les bretelles du sac chargé des outils et des vivres et il rayonna du même plaisir qu'elle à sentir les mains qui touchaient sa peau nue luisante de sueur. Grâce à Elene, à son sourire confiant, à la joie qu'elle affichait de participer à l'épreuve tant espérée, à la lumière qui brillait dans son regard quand elle le posait sur lui, il se sentait plus fort, plus sage... ou plus dur que le roc. Dans le sens qu'il donnait à ce mot en pensant aux arbres gigantesques. Il se crut ainsi supérieur à tous les autres garçons jusqu'à ce qu'une petite partie de son esprit se décide à lui souffler que tous avaient une égale pensée pour la fille prédestinée.

Il reçut son épieu et sa hache des mains de Lug et reprit la tête de la colonne, l'épieu solidement maintenu la pointe en avant, reposant sur l'épaule droite, la hache liée au poignet gauche par un anneau de cuir et serrée dans le poing fermé. Il n'existait aucune voie tracée depuis qu'ils avaient quitté la passe. Dans la forêt et la savane qui se succédaient alternativement, ils allaient devoir éviter les pistes des animaux inconnus qui pouvaient tous, à un titre quelconque, représenter un danger redoutable.

Ce qu'ils se préparaient à parcourir représentait la distance que la nature prévoyante ou les dieux qui la contrôlent avaient placée entre les Monts-Frontière et les arbrerocs, puis entre ceux-ci et le territoire immense de l'antimonde. Personne ne savait très bien ce qui se passait dans la sauvagerie des roches nues, des buissons touffus, des futaies mystérieuses, des clairières trop vertes, des entrelacs de lianes courant à mi-hauteur des troncs torturés par d'autres plantes bizarres attachées à l'écorce.

Les Anciens racontaient maintes histoires terrifiantes, mais il demeurait que toutes les générations, ou presque, avaient réussi, moyennant des pertes plus ou moins lourdes, à traverser tant bien que mal, à l'aller comme au retour, cette étendue maudite. Connaître le

danger ne suffisait pas à s'en préserver, car n'existant pas sur le monde, il créait chaque fois la surprise et aucun réflexe ne permettait de l'affronter. Aussi bien les filles comme les garçons ne laissèrent-ils pas un seul instant tomber leur attention.

Quand Gael s'arrêta dans un espace dégagé débouchant sur une très longue vallée clairière, tous et toutes soupirèrent le mot redouté :

— Les kerberecs !

— Il semble bien, murmura Gael en avançant avec précaution jusqu'aux herbes douces et souples, d'un vert presque irréel, que le moindre souffle de vent devait faire onduler.

Il se pencha sur leur lisière, immobile, se gardant bien de les toucher et releva la tête, observant l'extrémité lointaine de cette vallée. De chaque côté couraient les bois d'épineux masquant les difficultés de falaises plus ou moins éboulées.

— Nous allons traverser rapidement celle-ci, décida-t-il brusquement. Nous ne devons rien risquer et nous gagnerons beaucoup de temps. Mais, en revanche, quel que soit l'aspect de la suivante, nous choisirons le taillis.

— Tu ne crains pas la longueur de cette vallée ? demanda Lug, soucieux. Elle semble courir à perte de vue...

— Je ne crois pas qu'il y ait danger. Nous n'avons pas averti les kerberecs et nous aurons atteint l'autre bout avant qu'ils n'aient propagé leur signal aux autres clairières dans lesquelles il faudra évidemment se garder de se laisser prendre.

— Si tu crois que nous pouvons, grommela Yve, pas rassuré, allons-y, mais vite.

— Restons bien groupés. Au moindre danger, à la moindre difficulté, nous fonçons sur le taillis de droite.

— Pourquoi ne pas le longer ? demanda Joric en pointant son épieu vers la droite.

— Rappelle-toi. Héliogarde nous a répété : soit la clairière, soit le taillis, jamais l'un à portée de l'autre, les djorbs n'attendent que cette faute.

— On te suit, accepta le garçon roux sans insister.

Ils avancèrent résolument sur le tapis vert tendre, aussi trompeur que la cendre grise recouvrant le foyer de braises ardentes et, sous leurs semelles de peau, ils perçurent la moelleuse souplesse du végétal favorisant la marche. Ils accélérèrent instinctivement l'allure, craignant que soudain ne se dévoile le piège terrifiant si bien dépeint par les Anciens et les Gardiens de l'almucantar.

Transpirant autant de leur hâte que de leur crainte, ils parvinrent au bout de la vallée et s'y enfoncèrent dans le taillis, derrière Lug et Gael, leurs épieux dardés. Comme heureusement ils s'y attendaient, ils n'eurent que quelques pas à effectuer pour se trouver de nouveau devant le long ruban vert tendre des kerberecs et ils échangèrent un long regard d'inquiétude.

— Bien... c'était prévu, admit Gael. Allons-y pour les flancs et le buisson.

— Gauche ou droite ? demanda Lug en cherchant des yeux.

— Droite... Il me semble que c'est plus accessible, mais, cette fois, gare aux djarbs.

Ils n'avaient pas encore découvert la trace de ces animaux dont le mimétisme remarquable rendait la présence terriblement dangereuse. Les djarbs disposaient d'une étrange arme de jet composée de flagelles terminées par des boules cornées munies de piquants eux-mêmes hérissés de crochets à venin. Lancée par une impulsion musculaire, la boule s'accrochait à la victime et distillait le venin capable de paralyser la plus grosse des proies qui ne pouvait plus offrir de résistance lorsque la bête monstrueuse avançait avec son implacable et répugnante lenteur, portée par son pseudopode gluant.

Contre les djarbs, les jeunes chasseurs connaissaient la précaution essentielle rappelée tant de fois par les Anciens : surveiller les oiseaux jaunes, les brillants kirikis, dont le nom évoquait le cri aigu qu'ils poussaient lorsqu'ils étaient dérangés, aussi bien par un repu que par un djarb paresseux.

Comme ne cessait de le répéter Héliogarde au risque de paraître rabâcher, la nature place toujours côte à côte le pour et le contre, le remède à côté du mal, comme elle a placé la vie auprès de la mort, la femelle à côté du mâle. La sagesse consistait à se souvenir de ce précepte absolu et à se souvenir du pour correspondant à un certain contre.

Ils eurent du mal à traverser les taillis alors que, à leur gauche,

ils apercevaient, dans les rares trouées, le merveilleux tapis d'herbe verte et souple. Ils parvenaient à l'extrémité de cette seconde clairière aux kerberecs lorsqu'ils entendirent, loin dans la direction de l'amont, les rugissements rauques de gros animaux.

— Ce n'est pas le moment de ralentir l'allure, fit observer Gael après un court arrêt destiné à estimer la distance à laquelle se trouvaient les animaux inconnus.

— Ils sont au moins deux, grogna Lug.

— Cela ne peut être que des andrinopes, ajouta Yve.

— Probablement, concéda Gael, soucieux.

— Nous avons pas mal d'avance sur eux, remarqua Maho, le colosse trapu qui se tenait en arrière-garde, juste avant Gil. Nous devrions être à la quatrième clairière avant qu'ils ne deviennent préoccupants, si nous continuons à cette allure.

Gael opina en silence. Maho possédait le sens inné de la chasse et bien que, pour lui comme pour tous les autres, les andrinopes ne soient qu'une silhouette floue définie par des récits, il pouvait fournir d'excellents conseils. Le groupe accéléra sa marche, malgré le poids des sacs et la difficulté du passage à travers les taillis, martelant rageusement les troncs du bout des épieux pour semer la panique chez les animaux susceptibles d'occuper quelque affût sur leur chemin. La troisième clairière fut ainsi dépassée puis la quatrième, comme le prévoyait Maho, sans que rien ne se soit révélé. Au-delà de cette dernière tache allongée des kerberecs s'étendait la savane de hautes herbes grises, parsemée de buissons, qui permettrait un avance plus rapide mais risquait également d'abriter quelques dangereux spécimens de la faune du monde intermédiaire.

— Les voilà ! s'écria Sygwen.

Tous s'arrêtèrent pour regarder ce que la jeune fille désignait de son arc tendu à bout de bras.

— Ils sont bien deux, constata Gael en apercevant les formes claires, parfaitement immobiles.

— Ils ne nous ont rien fait, remarqua Lug, mais si nous les laissons nous suivre à la trace, ils vont devenir dangereux et il faudra les combattre.

— Cela n'a rien de bien terrible, fit remarquer Maho avec un

large sourire. Quatre flèches et deux épieux feront exactement l'affaire.

— Oui... Avec de la chance... ou de l'adresse, admit Lug.

— Nous ne devons pas accepter ce risque, insista Gael.

— Que veux-tu faire ?

— Ce que nous a conseillé Héliogarde..., comme s'il avait su que nous trouverions les andrinopes en cet endroit précis, murmura le jeune homme en regardant Elene pour quêter son approbation silencieuse.

— Tu ne crois pas que..., commença Lug en s'appuyant sur son épieu pour observer les fauves toujours aux aguets, cherchant les effluves sur cette étendue lisse dont ils devaient connaître par instinct certains des dangers.

— Tu penses que les kerberecs peuvent oublier ? demanda Yve ironiquement. Je ne voudrais même pas approcher de la bordure.

— On va bien voir, grogna Maho en se baissant pour ramasser une branche qu'il brisa et dont il ne conserva que le plus gros des morceaux. Il approcha avec précaution de la lisière, s'arrêta à plus de trois pas et lança la bûche. Il y eut une sorte de frémissement de l'herbe et rien ne marqua la rencontre du bois et de celle-ci.

— Tu as vu ! souffla Sygwen, livide.

— Nous avons tous vu... et compris, soupira Lug.

Gael se déséquipait déjà et, aussitôt prêt, il se rapprocha de la lisière à son tour, cherchant un endroit d'où il pourrait être aperçu des animaux qui observaient toujours dans leur direction. Il découvrit un espace un peu plus libre et agita longuement les bras en poussant plusieurs appels retentissants.

Devant lui, l'herbe tendre se souleva comme une vague furieuse et gifla violemment le sol, arracha l'humus jusqu'au sous-sol de roche. Les filles poussèrent un cri de terreur. Les andrinopes, alertés, se dressaient sur leur puissant arrière-train et regardaient dans la direction des cris et des formes qu'ils devaient désormais apercevoir de leurs yeux pédonculés à mouvements indépendants. Une crainte obscure les retenait au bord de l'espace vert et nu qu'ils allaient avoir à traverser pour atteindre les proies convoitées et le mâle renifla à plusieurs reprises en balançant sa lourde tête. Gael poussa une

nouvelle série de cris, agitant furieusement ses deux bras, et la femelle andrinope bondit en longues foulées aériennes sur les kerberecs. Avec un rauquement de fureur mêlé de crainte, le mâle bondit sur sa trace. Les filles hurlèrent.

Les deux fauves venaient de voir s'ouvrir devant eux une ondulation des herbes terribles, devenues aussi dures que la pierre la plus dure tout en conservant leur flexibilité. Avec l'énergie faite de celle des quatre clairières successives reliées par leurs racines souterraines, les kerberecs s'enroulèrent autour des muscles formidables des prédateurs, les fauchant impitoyablement. Sur les corps tordus par des spasmes d'une puissance fantastique s'abattirent les fouets tranchants. Plusieurs rauquements atroces retentirent, suivis de râles plus courts et la clairière ondula lentement, en vagues concentriques, à mesure que le suc suintant des vacuoles dissolvait et transformait en matière nutritive les fauves imprudents.

— Eux ou nous, trancha Gael en reprenant son sac, aidé par Elene, toujours blafarde.

— C'est égal, je préfère l'épieu ou l'arc. Voir mourir de cette manière abjecte me répugne, grogna Maho en crachant sur le sol.

— Crois-tu agréable de perdre ta vie sous les griffes ou les crocs d'un andrinope assez malin pour éviter ta flèche et ton épieu ou dans la gueule poisseuse d'un djorb ? demanda Lug avec un ricanement qui sonna faux.

Ils eurent pourtant l'occasion de défendre leur groupe d'une manière différente dans les moments qui suivirent et alors que la tension nerveuse imposée par l'horrible vision des kerberecs engloutissant leurs proies émoussait quelque peu leur méfiance.

En s'arrêtant net, Gael pointa l'épieu, cherchant instinctivement dans sa mémoire ce qu'il convenait de faire pour éviter de donner à l'espèce andrinope l'occasion d'une revanche.

— Lancer l'épieu droit sur la marque de la gorge quand la bête hérisse ses soies de gueule, souffla la voix calme et froide d'Elene, comme si elle avait perçu l'interrogation désespérée.

Il fit un mouvement rapide des deux bras, laissant glisser son sac tandis que les épieux formaient une haie autour du groupe. L'arme ne quitta pratiquement pas son poing et pourtant la bête sut profiter du mouvement pour charger en bondissant. Il tendit violemment son bras en avant et eut conscience qu'un épieu passait à le frôler avant de

s'enfoncer dans le centre de la marque de gorge démesurément grossie. La bête s'abattit devant lui en rauquant et il enfonça son arme dans la gueule encore ouverte en poussant un cri de rage. La langue serpentine sortit, rentra, sortit encore une fois, mollement, et ce fut tout.

— J'ai mal réagi, avoua-t-il, dépité, retirant les deux épieux enfoncés dans le corps flasque. Un djorb ne m'aurait certainement laissé aucune chance.

— Nous formons un groupe, il convient de s'en souvenir, répondit simplement Lug en récupérant son arme souillée.

— Je me demande comment tu as fait.

— J'ai dû voir cette bête une fraction de temps avant toi, sans doute, et je m'apprêtais à lancer quand tu as laissé tomber ton sac.

— Merci...

— Filons d'ici, si vous voulez m'en croire, avertit Maho, car l'odeur de cette carcasse va attirer tout ce qui rôde dans les environs et nous ne sommes pas encore sortis des montagnes.

Gael hocha la tête machinalement pour approuver, pas tellement convaincu d'avoir été à la hauteur de la situation. Elene perçut cet embarras et sut lui rendre la paix.

— Tu es éclaireur et tu t'exposes afin que ceux qui suivent soient aptes à défendre le groupe ; que voulais-tu de plus ? Tu as réagi aussi vite que l'éclair et ton bras a été fort, même si Lug n'avait pas été aussi adroit et rapide, tu aurais arrêté l'andrinope... Mais éloignons-nous d'ici, cela devient irrespirable.

— Il faut guetter devant, murmura-t-il en reprenant la marche interrompue.

Il accéléra le pas autant qu'il le put afin de respecter un des conseils prodigués par Héliogarde et recommandant de ne pas laisser la peur rattraper le groupe. Il ne reprit une allure plus facile à soutenir que lorsque l'épouvantable odeur eut définitivement disparu.

Vers la fin de la journée, ils débouchèrent de la succession de vallonnements précédant la forêt-clairière. Des bosquets parsemaient la savane et la vie se devinait, intense, au frémissement des hautes herbes, aux bruits nombreux et variés, aux cris lointains ou proches, sans qu'il soit possible de discerner les êtres occupant les lieux et que

l'arrivée des humains dérangeait dans leurs habitudes.

Ils allaient passer à proximité d'un fourré avant de s'engouffrer sous une assez haute futaie lorsque Gael connut avec précision la présence du danger immédiat. Le djorb que leur approche venait de surprendre n'avait pas encore eu le temps de se plaquer au paysage pour se confondre à lui. Un vague mouvement de sa chair malléable l'avait trahi.

— Passe l'épieu..., la noix de kok, souffla la voix d'Elene toujours aussi calme.

Il abandonna l'épieu inutile, fouilla le sac de défense, choisit la noix au toucher et attendit un instant sans quitter le djorb des yeux.

— Tu peux, nous sommes prêts, nous fermerons les yeux au jet...

Il tendit le bras lentement, soigneusement, comme si la chose qui frémissait devant lui à un peu plus d'une rouge de pas n'avait pas été un être capable d'anéantir aussi bien sa vie que celle de tout le groupe mais seulement le poteau cible orné de la silhouette reconstituée par les Anciens. Son bras revint en arrière et, d'un balancement souple, précis, comme si la main allait porter la noix sphérique jusqu'à l'endroit visé, il lança la noix de kok. Celle-ci fut happée par le gouffre violet instantanément ouvert pour la recevoir et Gael cacha vivement ses yeux de ses poings. Il y eut une lueur, une vive sensation de chaleur, un faible bruit, puis plus rien.

Le garçon ouvrit les mains, respirant un grand coup.

— Tu l'as eu, tu l'as eu, chantonna Elene en lui tendant l'épieu.

— Oui, cette fois, j'ai eu le temps, nous étions à bonne distance... Je l'ai vaincu comme je vaincrai tout ce qui se mettra sur notre chemin, conclut-il.

Elle lut dans son regard que le chemin auquel il venait de faire allusion n'était pas seulement celui que suivait le groupe lancé à la recherche de la Coque Porteuse, mais aussi et surtout celui de la vie qu'empruntaient depuis leur tendre enfance, Elene, la fille du couple des bardes chanteurs et Gael, l'enfant de Bleunven. Elle frôla du bout de ses doigts les muscles saillants de l'épaule qui avait mu le bras lanceur et retira vivement la main en sentant s'amollir ses jambes au tressaillement de la peau.

Il ne restait plus aucune trace visible du djorb mais ils ne

s'attardèrent pas pour chercher plus avant. Il convenait de s'éloigner au plus vite de l'endroit où la noix de kok donnait la mort lumineuse, recommandait la loi de la chasse sur le monde.

Le soir allait venir quand Gael et Lug décidèrent du choix de l'emplacement où ils passeraient la nuit. Sur leur gauche, une vague extumescence rocheuse se prêtait à ce que leur instinct et l'entraînement qu'ils possédaient concouraient à désigner comme site favorable. Du point le plus élevé, il serait facile de se protéger dans toutes les directions par le guet permanent et le feu. Ils s'y dirigèrent et constatèrent que l'emplacement choisi possédait des caractéristiques presque idéales. Entre les fûts des arbres à grosses écailles et larges palmes bruissantes s'élevaient plusieurs blocs imposants, pratiquement verticaux. Ils choisirent le plus important et Gael, suivi de Lug, munis chacun de sa hache, l'escaladèrent rapidement.

Ils émergèrent de la masse verte du feuillage sans s'y être attendu et grimpèrent encore avant d'aboutir à la plate-forme sommitale, irrégulière, creusée par l'érosion et capable d'accueillir un groupe beaucoup plus important que le leur.

Regardant vers le levant, Lug fronça les sourcils puis poussa une exclamation de surprise en pointant une main fébrile.

— Les arbrerocs !

— Oui... Ce sont bien eux, reconnut Gael en plissant les paupières.

— Mais ils sont tout près, nous y sommes ! Regarde !

— Je ne crois pas. C'est une impression. Cherche leur lisière, la vois-tu ? Non, évidemment, et remarque que la forêt semble disparaître en eux... Nous sommes loin, si loin qu'ils apparaissent au ras de l'horizon alors qu'ils sont des géants parmi les géants... Leur cime touche les nuages... et ce n'est qu'elle que nous apercevons d'ici, encore floue, brumeuse comme une montagne...

— Il n'y a pas de nuages, remarqua Lug.

— C'est la raison pour laquelle nous les croyons plus proches qu'ils ne sont. Faisons monter tout le monde sur cette plate-forme. Nous y serons en sécurité totale car nous dominons les palmes environnantes.

— Tu ne penses pas que les membraneux pourraient bien nous causer quelque souci ?

— Non, nous allumerons le feu, cette fois. Les Drogars ne se sont pas manifestés et ne se manifesteront plus.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— C'est Héliogarde qui nous l'a assuré. Ils peuvent tendre une embuscade près de la passe, mais, ensuite, ils disparaissent sans que l'on sache où. Reste ici, déroule ta corde, je vais y ajouter la mienne. Avec les gars, je ramasse le bois et, en attendant, je t'envoie les filles.

— Il reste peu de temps avant la nuit, fit observer Lug en montrant la teinte rouge du couchant.

— Le Soleil n'a pas encore atteint l'antimonde. Nous ferons aussi vite que possible.

Gael redescendit en s'aidant de la corde.

— Alors ? demanda Yve.

— Nous nous installons là-haut. C'est formidable comme emplacement, Maho, fais grimper les filles en vitesse, qu'elles s'aident de la corde que j'ai laissée. Nous allons amasser du bois pendant ce temps-là. Pressons-nous, il fait encore clair sur la roche mais, dans ce bosquet, c'est différent.

— Je reste avec toi pour garder, décida brusquement Elene en plaçant une flèche dans sa main droite qui tenait l'arc.

— Non, suis les autres, conseilla Gael.

— Pas question, je ne te quitte pas, s'entêta-t-elle, les yeux brillants.

— C'est peut-être aussi bien, tu sais, estima Yve, témoin vaguement amusé de cette soudaine résistance. On peut pas tout faire, constituer les fagots, les lier, tirer l'andrinope, le flonx ou le djorb... ni surtout les entendre ou les voir approcher. C'est le plus mauvais moment du jour, n'oublie pas !

— T'as peut-être raison, bougonna Gael, mécontent. N'empêche que si elles se mettent toutes à faire comme Elene, nous n'en finirons pas.

— C'est sûr... Faudra régler ça plus tard, murmura Yve en jetant un regard en coin à Elene qui n'écoutait déjà plus mais s'était éloignée pour surveiller les zones d'ombre entre les troncs d'arbres.

Les hommes amassèrent rapidement une quantité de bois suffisante pour que la confection et le transport des fagots occupent tout le temps restant jusqu'à l'obscurité totale. Serrés dans la corde, les fagots s'élevèrent, suivis chaque fois par un des garçons qui les guidait le long de la roche et il ne resta plus que Gael et Elene, attendant que redescende le lien lesté d'une bûche.

Les yeux de la jeune fille, grands ouverts, ne distinguaient plus les palmes des troncs écaillés. Elle avait lié sa lourde chevelure toute droite sur son crâne pour dégager ses oreilles et épier les bruits les plus infimes, comme ceux qu'aurait causé, par exemple, l'approche d'un djorb. Elle conservait l'arc prêt à tirer, la flèche posée sur le boyau, maintenue entre les doigts de la main gauche. Les insectes commençaient à vriller l'air de leurs vols grinçants et elle souhaita que la corvée prenne rapidement fin.

Ce vœu fut presque aussitôt exaucé, mais simultanément Elene réalisa qu'un djorb était parvenu à distance d'attaque sans qu'elle s'en soit rendu compte. Une contraction du pseudopode gluant et énorme venait de faire crisser une palme sèche et l'animal commença à écarter avec une effrayante lenteur les feuilles tombantes qui le gênaient encore pour prononcer son attaque.

Elene recula d'un pas, l'arc bandé, cherchant à distinguer la forme de la bête, indiscernable dans l'ombre et seulement reconnaissable au bruit ténu de glissement et à l'odeur de plus en plus forte, âcre et musquée. Elle eut brusquement la certitude que les boules à venin allaient jaillir vers elle et se raidit contre la souffrance imminente. Elle devina alors Gael contre elle, sentit sa poigne qui s'accrochait à la chair de sa taille et la rejetait violemment sur le côté. L'arc claqua et la flèche se perdit dans la nuit. Alors qu'elle trébuchait avec un cri étranglé, elle reçut le choc du corps de Gael projeté contre elle et fut aplatie contre le sol. Plusieurs bruits mats, analogues au battement d'une main sur une surface lisse, la terrorisèrent car elle en connut instinctivement l'origine. Le corps du garçon, aplati sur elle, se détendit comme un ressort avant de la recouvrir si brutalement qu'elle mordit la terre à pleine bouche. La lueur intense la surprit, les paupières mi-closes, et elle gémit en crachant des débris de toutes sortes.

— Je crois que je l'ai eu, souffla Gael. Vite, relève-toi et grimpe rejoindre les autres, n'attends pas la corde.

— Non, chuchota-t-elle, brusquement vidée de ses forces, ne me laisse pas... J'ai affreusement peur... Tiens-moi !

Elle se cramponna des deux bras à la taille de Gael qui se relevait prudemment et qui dut la soulever comme un enfant. Mais alors que lui, attentif, cherchait à deviner les effets réels de la noix de kok et surtout s'il n'y avait pas un congénère du djorb à l'affût, la jeune fille, dolente, ne pensait plus à rien et se laissa mener par une sensation toute nouvelle, faite de langueur, de désir de demeurer ainsi jusqu'à la fin des temps, serrée chair contre chair, protégée contre tous les dangers de la vie, la mort elle-même, par les bras forts et doux qu'elle voulait garder autour d'elle.

— Reprends-toi vite, murmura-t-il d'un ton pressant. Vite, Elene, les djorbs ne pardonnent pas et ils sont souvent en bande.

— Qu'est-ce que vous faites donc ? appela la voix angoissée de Lug. On a vu la lueur, Gael !

— Tout va bien, assura le jeune homme en secouant sa compagne pour la ramener à la conscience.

— Gael ! gémit-elle en écrasant son visage contre le torse de son ami.

— Mais qu'as-tu donc ? s'étonna-t-il en la sentant à la limite de la défaillance. Tu n'as pas été touchée, au moins ? s'écria-t-il, brusquement affolé.

— Non, oh ! non, répéta-t-elle vivement avec une sorte de rire rauque, velouté, étrange.

Et, dans le même temps, elle se fit plus lourde contre lui, ne cherchant pas à se dégager pour attaquer l'escalade que la nuit allait rendre plus délicate. Elle attendit encore, durant un moment, une chose qui ne vint pas et se décida à passer outre aux usages.

— Embrasse-moi, quémanda-t-elle si bas que si elle n'avait pas eu ses lèvres tout près de l'oreille de Gael celui-ci n'aurait pu deviner les mots.

Il réalisa ce que la peur et la nuit, complices, venaient de créer et ne voulut pas refuser ce qui lui apparaissait soudain comme une dette qu'il devait payer depuis toujours. Il chercha maladroitement les joues puis les lèvres d'Elene et leurs souffles se mêlèrent.

Il fallut les appels tout proches de l'oiseau kiriki, puis ceux de Lug annonçant qu'il descendait vers eux, pour les ramener à la raison.

— On monte... Ne vous inquiétez pas ! cria Gael d'une voix

méconnaissable.

— Je suis heureuse, si heureuse ! chuchota Elene en prenant docilement le bout de corde qu'il lui tendait pour la guider dans l'escalade. Je voulais cela depuis le départ.

— C'est contraire aux usages et à la Tradition, murmura-t-il sans conviction. Et si les arbrerocs l'apprennent...

— Il n'y a aucun mal à ce que nos lèvres se joignent et à ce que nous échangions le baiser d'amour puisque c'est notre désir et notre volonté. Je le sais.

— Comment peux-tu en être sûre ? demanda-t-il, intrigué par son assurance, tout en grim pant derrière elle, frôlant les mollets nerveux de son souffle aussi haletant que s'il avait fourni une longue course.

— Je le sais..., répéta-t-elle.

— Non, c'est impossible.

— Carmenta me l'a dit.

— Elle t'a dit que tu pouvais ? s'exclama-t-il, incrédule, mais tout prêt à admettre l'in vraisemblable.

— Oui, répéta-t-elle dans l'ombre en s'arrêtant pour attendre qu'il soit parvenu à la hauteur de sa taille. Elle a même ajouté, murmura-t-elle en se penchant pour qu'il entende, que nous pourrions nous unir si nous le voulions violemment... Ou si nous ne pouvions l'éviter... car rien, ni dans les rites ni dans la Tradition ne s'y oppose. C'est seulement un usage de sagesse...

Il laissa échapper une exclamation de surprise à laquelle répondit un rire plein de fraîcheur, délivré, heureux. Les appels du groupe, depuis la plate-forme, se faisaient plus proches et aussi plus moqueurs. Gael sentit que ses joues le brûlaient et fut heureux que la nuit soit tombée tant son corps demeurerait troublé.

— Vous nous avez fait salement peur, assura Lug à leur apparition dans la lueur du foyer qui crépitait joyeusement.

— Nous avons eu encore plus peur que vous, convint Elene avec une parfaite décontraction que Gael lui envia. Yve a bien fait d'insister pour que je reste, assura-t-elle encore avec un bel aplomb. On a eu le djorb... mais c'est une bonne leçon. N'est-ce pas, Gael ?

— Oui, répliqua-t-il machinalement, un peu ahuri de l'assurance de la jeune fille. En tout cas, à compter de demain, il faudra arrêter la marche en temps voulu pour être au bivouac avant la nuit. Le monde intermédiaire recèle trop d'horreurs. Est-ce bien, ici ?

— Vois par toi-même. Sygwen et Yole considèrent que c'est la meilleure place de repos jamais choisie pour une expédition de chasse.

— Mais... nous ne chassons pas !

— Nous sommes chassés, c'est tout comme, assura Gil.

— Comment prenons-nous la garde, cette nuit ? demanda Maho en sortant la viande boucanée de son sac.

— Tous, à tour de rôle... et par couple si vous êtes d'accord pour considérer que c'est le meilleur moyen d'être attentif.

— Tout dépend comment tu comprends la question, fit Etelle en s'esclaffant. Mais sûr qu'ici, et pour tout le temps de cette expédition, nous serons réellement aux aguets, Gael, sois tranquille, assura-t-elle en reprenant son sérieux.

Le jeune homme la regarda par-dessus le feu et devina le sous-entendu en même temps qu'il le reliait à la situation nouvelle dans laquelle il se trouvait lorsque Loren, la jeune compagne de Gil, aussi blonde qu'il était brun, poussa un petit cri d'avertissement et tendit un bras potelé vers la nuit.

— Regardez ! souffla-t-elle.

— Quoi ? demanda Gael à voix basse en cherchant à distinguer ce qu'elle montrait.

N'y parvenant pas, il fit le tour du foyer et scruta la nuit. Tous entourèrent Loren qui ne cessait de répéter :

— Vous les voyez ? Dites, vous les voyez ?... Des yeux, plein d'yeux !... Ils luisent !

— Je vois maintenant, affirma Lug. Des points de lumière verte... C'est bien ça, Loren ?

— Oui, verts... comme ceux des chats mais lointains...

— Cela ne peut pas être des yeux. Ce sont des lueurs... comme les astres-étoiles... Mais cela ne peut pas non plus en être.

— On dirait que cela nous observe, grelotta Loren en se serrant contre Gil.

— Mais non..., pas de raison d'avoir peur, chuchota le jeune homme. Nous sommes en sécurité, si ce sont des bêtes, et cela ne peut rien être d'autre... Alors ?

— Bien dit, Gil, assura Gael. Allez, les filles, on entoure le feu, cela vaudra mieux.

— Quelqu'un a-t-il jamais entendu les Anciens ou les Gardiens parler de ces lueurs vertes ? demanda Elene.

— Peut-être bien que oui, répliqua Joric en se grattant la tête.

— Raconte.

— Cela devait se rapporter aux arbrerocs, mais je n'en suis pas certain. Un jour que le Gardien passait avec Carmenta très proche de lui, comme ils le sont souvent lorsqu'ils errent sur la lande et dans les pentes de l'Aiguille, j'ai entendu une phrase, une seule et si je m'en souviens maintenant, c'est que je ne l'ai jamais comprise... Héliogarde disait : « Quand les yeux de la nuit sont verts, les arbrerocs pensent et veillent... »

— Tu épiais les Gardiens ? s'étonna Sygmen avec un rire moqueur.

— Pas du tout. Je cueillais des lavandes pour ma mère. Carmenta et Héliogarde descendaient la pente. Ils me virent sans doute car je ne me cachais pas. Ils devaient estimer que ce qu'ils se disaient n'était pas un secret.

— Ou que tu devais l'entendre, toi, l'enfermer en ton esprit, t'en souvenir et nous apporter la vérité le moment venu... Maintenant, affirma sérieusement Elene.

— Voilà exactement ce que j'allais proposer, s'écria Lug. Dans ce cas, ce serait bien les arbrerocs que nous voyons. C'est la direction que nous avons repérée avec Gael. Ces lueurs correspondent sûrement aux cimes.

— Ils seraient très près, alors, s'étonna Gil.

— Non... Il faut toujours se rappeler qu'ils sont immenses... et éternels.

— Tu crois donc, toi aussi, que Carmenta et le Gardien ont dit cela pour que je m'en souviene ? demanda Joric, les sourcils froncés, à la recherche d'un repère mental plus précis.

— Oui. J'en suis presque certain. N'as-tu jamais remarqué que, souvent, quand nous allons sur les pentes, ils apparaissent, parlant haut, pour que nous écoutions et retenions ? Ils sont sages... Sur beaucoup de sujets, ils préfèrent que nous recevions l'idée... Je sais que Carmenta parle aux filles de certaines images en leur laissant le soin de les reformer à leur gré. Ils nous intriguent pour nous obliger à réfléchir, à retourner les questions, à en éliminer nous-mêmes puis à interroger les Gardiens, si nous le voulons ou si nous l'osons... Et quand la question ne vient pas..., souvent ils vont au-devant, ou ils parlent... seuls... en apparence.

— Mais... tu savais tout cela ? Tu ne m'as jamais rien dit, reprocha Sygwen, étonnée.

— Je le savais, mais je ne le réalise que maintenant, affirma Lug. Et bien des choses s'éclairent pour moi...

— Pour moi aussi, assura Gael avec conviction tandis qu'Elene se contentait d'esquisser un sourire.

— Ils ne répondent pourtant pas à toutes les questions, fit remarquer Maho.

— Je crois que, en cela, ils respectent la Tradition. La leur, celle des Litanies et des Dits secrets... Je me demande, poursuivit Elene, maintenant que par quatre fois la mort est venue, toute proche de nous, si nous sommes certains de pouvoir tout comprendre... Que se serait-il passé si...

La jeune fille s'interrompt, réalisant qu'elle allait laisser échapper une énormité, puis, devant les regards sérieux du groupe, elle jugea pouvoir poursuivre :

— ... Si les andrinopes ou les djobbs avaient touché l'un ou l'une d'entre nous ?

— Pourquoi penser à la mort puisque nous avons triomphé des pièges ? demanda Lug avec sagesse.

— Parce que précisément elle est autour de nous et que, dans le monde, nous parvenons aisément à l'oublier. Cela ne semble pas vous frapper. Nous avons failli perdre plusieurs équipiers sans seulement y prêter attention...

— Nous devons en remercier les Gardiens qui ont su nous préparer, souligna Lug.

— Eh bien ! moi, je crois que nous devons faire confiance aux signes ainsi qu'à Carmenta et Héliogarde, déclara Sygwen en se penchant vers le feu pour que tous voient son visage. Il se prépare un événement inouï. Rappelez-vous... Tenez, regardez... les astres vagabonds... On les voit bien à cette période de la nuit... Ils sont tous là, depuis l'Œil du Bélier jusqu'à la Blanche..., presque alignés... Cela ne s'est jamais produit de mémoire d'homme... Et bientôt, en plus, Hesper s'accouplera avec le Soleil le jour précis de l'An Nouveau... Autre fait unique. Je ne suis pas capable de savoir le pourquoi d'une telle décision des Invisibles, mais je suis d'accord avec les Gardiens pour considérer que notre groupe... ou certains dans ce groupe... ont une mission grandiose.

— Que pouvons-nous être dans les projets des dieux ? demanda Mylene. Pourquoi ne réalisent-ils pas eux-mêmes ce qu'ils veulent faire et doivent-ils se servir de nous ?

— Tu poses une drôle de question, Mylene ! s'exclama Gael. Personne ne peut y répondre.

— Ce que j'aimerais, moi, c'est avoir une vue, même infime, de l'avenir, chuchota Yole.

— Carmenta sait...

— On le dit... C'est l'Augure...

— Crois-tu que Carmenta ait un secret de jeunesse ? demanda rêveusement Etelle.

— Pourquoi ? s'étonna Yve.

— Elle ne vieillit pas.

— Héliogarde non plus...

— Pourtant nous les connaissons depuis que nous existons, renchérit Yole.

— Moi, je sais leur secret, affirma posément Sygwen.

— Toi ? s'exclamèrent les jeunes filles en se tournant vers leur compagne.

— Oui, car j'ai exactement en tête ce que Carmenta m'a

répondit un soir que je m'étonnais que son corps soit aussi beau que la statue Ananda. Elle a ri... Oh ! pas d'un rire de moquerie... un rire comme le chant d'un oiseau... Je m'en souviens, je l'entends... Puis elle a dit : « C'est tout simple, Sygwen, tu seras jeune, toujours, en connaissant exactement ce que contient le mot amour. » Voilà... Eux, ils savent tout ce que veut dire le mot amour...

Maho jeta plusieurs branches sur le feu qui faiblissait et regarda admirativement Sygwen, de l'autre côté des flammes, son air assuré, ses cheveux roux, ses yeux brillants, son buste bien formé et fièrement levé.

— Quelle chance tu as, Lug ! s'exclama-t-il, la femme de ta vie est pleine de sagesse.

— Ose dire que nous ne sommes pas comme elle, protesta Yole en lui donnant une bourrade dans les côtes.

— Je n'irai pas jusque-là, mais si vous saviez, toutes, ce que vient de révéler Sygwen, pourquoi avoir attendu cet instant pour l'avouer et le dire ? Car, en fait, c'est ce que je crois depuis bien longtemps. Tout comme je crois que pour réussir une épreuve aussi difficile que la quête à la Coque Porteuse, il faut être unis par quelque chose de peu différent de ce que les Gardiens appellent amour.

— Cela ne peut être exactement semblable, remarqua Elene.

— Je me le demande... Nous serons bientôt des hommes et des femmes unis. Nous en rêvons tous, pourquoi le nier ? Carmenta parlait peut-être aux filles, mais Hélios le Vénéré nous a également formés, nous, les hommes... Il nous a dit et répété que c'est l'amitié qui unit et donne la force... ce qui est la définition de l'amour par Carmenta... Donc l'amour et l'amitié c'est pareil.

— Ouais ! Excellent raisonnement, clama Yve, hilare. C'est ainsi que Maho ressent pour Gil le même sentiment qu'il a pour Yole... Formidable !... Unique !... Gil, qu'en penses-tu ?

— Exactement comme lui, riposta le plus souple des jeunes gens avec un sérieux qui mit fin au rire forcé. Tu as aussi bien compris que nous et tu veux donner le change. Note que je ne te demande pas de me donner raison...

— L'amitié c'est l'amour dans le groupe. L'amour c'est ce qui donnera le fruit de chacun de nos couples. Nous sommes liés deux à deux parce que la nature le veut ainsi et la composition de nos couples

résulte de nos choix instinctifs... Je ne fais que citer Carmenta, expliqua Elene qui poursuivit : nous sommes heureux de nous sentir à la chaleur des cœurs, ensemble, dans le groupe, parce que nous nous comprenons. Même si nous avons choisi de refuser les Sentinelles, même si nous avons bravé les interdits des Odocs. Nous ne le faisons que pour ne pas perdre deux années d'union... de vie commune... De vie en communion, devrais-je dire. Cela, les Gardiens l'ont très bien compris. Nous ne savions pas qu'il y avait une raison de sagesse profonde derrière l'interdit comme derrière les Sentinelles... Mais si nous avons contesté, nous demeurons enfants du peuple, nous lui appartenons. J'ai de l'amour, j'aime Gael... C'est comme cela que l'on dit... Et j'ai de l'amitié pour tous dans le groupe...

Quand la jeune fille se tut, Gael, étonné, regarda Lug, puis posa une question bizarre.

— Elene... Pour qui donnais-tu cette explication ?

— Mais... je ne sais pas... Pour nous tous..., répondit-elle en hésitant. Ai-je mal fait ?

— Non..., surtout pas. Mais tu m'as semblé parler au-delà de nous... et j'ai cru...

— Quoi, Gael ? demanda vivement Lug.

— Je ne sais pas, soupira Gael en passant une main sur son visage. Je crois qu'il faudrait dormir...

— Tu as raison, soupira Lug en se levant pour regarder les points verts, au loin, toujours aussi brillants.

Les oiseaux nocturnes passèrent et repassèrent en tourbillonnant, leurs yeux jaunes luisant comme de minuscules soleils chaque fois qu'ils plongeaient pour venir happer un insecte attiré par la lueur du foyer. Protégés par leurs fourrures, les jeunes gens dormirent serrés les uns contre les autres, moins pour se protéger de la fraîcheur nocturne que par un obscur besoin de faire bloc. Gael et Elene prirent la dernière faction et regardèrent l'aube éteindre aussi bien les astres-étoiles que les lumières vertes. Ils éveillèrent leurs compagnons quand le Soleil émergea du sommet des arbrerocs.

Ils se concertèrent sur le choix de la direction à suivre pour atteindre le plus aisément leur objectif que masquait le contre-jour. La forêt-clairière occupait tout l'espace à parcourir et ses molles ondulations masquaient la nature exacte du terrain et les obstacles

pouvant être rencontrés. Depuis leur plate-forme, la solution apparaissait évidente : marcher toujours face au Levant, mais, comme le fit remarquer Lug, sous les arbres de la forêt il n'était pas facile de repérer le Soleil et la présence de quelques nuages pouvait suffire à faire disparaître cet unique repère. Mieux valait tenter de rechercher des jalons identifiables à courte distance et progresser ainsi, de point haut en point haut.

— Héliogarde savait ce qu'il disait en nous indiquant les repères de roche, admit Maho après avoir longuement observé les molles ondulations de la végétation d'où pointaient, de-ci de-là des arêtes rocheuses.

— Oui... Je crois avoir trouvé la route qu'il préconisait, si tu t'en souviens, répondit Lug en tendant le bras pour désigner un point précis parmi les arbres. Il a dit : « Quatre roches comme des crocs puis trois espaces vides, un chicot, un trou et une canine géante... » C'est exactement ce que nous apercevons... là... et là encore que le contre-jour nous gêne. Nous verrons mieux vers la fin du jour quand le Soleil nous éclairera par-derrière... C'est ce soir, au prochain bivouac..., que j'espère sur la deuxième dent... qu'il faudra préparer le chemin de demain.

— Il n'est pas juste que ce soit toujours le même qui soit éclaireur, dit alors Maho. Les risques doivent tous être partagés. Nos bras se valent pour manier l'épieu ou tendre l'arc. Nos femmes sont résistantes autant l'une que l'autre...

— Maho a entièrement raison, admit Lug sans que Gael soulève d'objection. A chacun son risque et ses chances.

Inquiets, mais décidés, ils regardèrent encore longuement l'espace qui les séparait de leur première étape, les filles aussi graves et attentives que les garçons, percevant confusément que leur succès ne pouvait dépendre que de l'union la plus entière de tous les membres du groupe.

Ils vérifièrent leur équipement, ajustèrent les sacs, les lièrent à la corde-guide et Maho descendit le premier, précédant les filles. Ils déhalèrent les fardeaux et reprirent aussitôt leur marche sans s'arrêter pour contempler la vilaine trace noirâtre indiquant l'endroit où le djorb avait été foudroyé par la noix de kok.

Ils parcoururent sans erreur le trajet prévu, passèrent la nuit suivante sur l'arête rocheuse parsemée de buissons et dormirent mal, anxieux, conscients d'être vulnérables, malgré le feu, malgré leur

veille. Une autre journée de marche exténuante suivit, dans la moiteur de la forêt que, heureusement, coupaient de longues bandes de savane. Les animaux se tenaient curieusement à distance, comme s'ils avaient appris à redouter les êtres verticaux qui avançaient en groupe compact, décidés, tendus, prêts à la défense comme à l'attaque. La fatigue commença à nouer les muscles et le soir, avant le repos de plus en plus difficile, les jeunes gens durent le plus souvent masser leurs membres endoloris pour parvenir à trouver le sommeil. Les filles, malgré leur volonté, souffraient plus que leurs compagnons et ceux-ci, d'abord indifférents, comprirent qu'ils devaient régler la marche sur elles et non sur leurs propres possibilités.

Un jour, ils parvinrent, exténués, à ce qu'Héliogarde avait appelé une « canine géante ». Ils escaladèrent avec difficulté les énormes blocs de roche dissociés de la masse par l'érosion et découvrirent vers le sommet une corniche suffisamment large, du côté des arbrerocs. Ils s'y installèrent alors que le Soleil dorait encore les cimes prodigieusement hautes. Ils commençaient à s'habituer à cette vision écrasante, trouvant même en elle une sorte de réconfort, de calme, comme si la domination des végétaux gigantesques assurait la protection totale de tous les êtres vivant alentour.

Comme pour chaque halte de nuit, ils allumèrent un feu bien fourni afin que la fumée s'élève haut dans le ciel et que son panache soit peut-être aperçu par les observateurs du peuple délégués auprès des sentinelles pour suivre leur progression.

Ils mangèrent et burent, parlèrent, mais peu, car la fatigue brouillait leur esprit et ils se sentaient à la fois opprimés et somnolents. Les filles plus que leurs compagnons accusaient les effets de la longue marche. Leurs traits s'étaient creusés, leurs yeux cernés trahissaient souvent la douleur contenue par la volonté farouche de ne pas paraître indigne du groupe et, le soir, à la halte, elles ne participaient plus qu'avec difficulté aux travaux habituels de l'installation. Cette fois, elles apparurent incapables d'amasser le bois et Lug pas plus que Gael n'insista. Les garçons découvraient, avec une certaine surprise mêlée d'attendrissement, que la femme, la fille, qu'ils avaient toujours considérée comme l'égale, différences sexuelles mises à part, ne possédaient pas la résistance physique qui permettait aux hommes de récupérer rapidement. Ils apprenaient à prendre en charge une partie de ce que la compagne défaillante ne pouvait plus assumer dans l'œuvre du groupe et plus encore pouvaient constater que la fatigue physique des jeunes filles paraissait les rendre plus tendres, plus caressantes, plus exigeantes aussi.

Alors qu'ils échangeaient les premiers grognements et bâillements annonçant le moment de chercher le repos, Yole, s'arrachant aux bras de Maho qui lui servait alors de soutien, se leva, les yeux grands ouverts sur la nuit et les points de lumière verte. Maho la suivit des yeux, intrigué, puis poussa un cri étranglé en la voyant osciller au bord du vide. Yve, proche d'elle, la rattrapa par les chevilles alors qu'elle s'affaissait en avant. Elle se meurtrit contre la roche mais au lieu de se plaindre et d'aider ceux qui maintenant la relevaient, elle se débattit avec rage et, sans comprendre, les garçons firent cercle autour de Maho et d'Yve occupés à la maîtriser. Lug poussa un cri d'avertissement et bondit. Elen, à son tour, approchait calmement du bord de la corniche, suivie de Sygwen. La lueur du feu avait permis au garçon d'apercevoir l'étrange fixité du regard de sa compagne et de comprendre qu'un danger nouveau venait de naître autour d'eux.

— Les cordes ! cria Gael d'une voix aiguë, vite !

Gil réagit avec promptitude et décision. Il lança le rouleau le plus proche de lui et, sans ménagement, Elene comme Sygwen se retrouvèrent ligotées, gigotantes, hurlantes, incapables de reconnaître ceux qui les attachaient sans douceur. Successivement, Yole et les autres jeunes filles furent ainsi immobilisées, les trois dernières à leur propre demande. Tout d'abord, les garçons, épouvantés par les cris, les imprécations, les injures ou les défis qu'elles lançaient, tentèrent de les calmer de la voix et du geste. Il ne leur fallut pas longtemps pour reconnaître que c'était inutile. Aucune d'entre elles ne se trouvait plus avec eux. Leur esprit avait été submergé par un phénomène d'une puissance insoupçonnée que personne ne les avait préparés à affronter.

Puis les cris, les mots, les appels des furies s'ordonnèrent et devinrent de cruels et lancinants monologues dont l'incohérence apparente fut soudain interprétée par Lug, Gael et leurs compagnons. Ce n'étaient plus des filles, future compagnes de la vie, qui se débattaient dans les liens, mais des femelles prises par la fureur animale d'être la proie du mâle, de n'importe quel mâle.

Gil cracha contre la roche et tendit furieusement le poing vers les arbrerocs dont les lueurs vertes battaient, comme le sang sous la peau. Ce geste instinctif amena une réflexion d'Yve dont le regard sombre fouillait, lui aussi, la nuit.

— Les arbrerocs ne pourraient-ils pas être néfastes ? demanda-t-il à mi-voix.

— Jamais les Gardiens ne l'ont laissé entendre, bien au contraire, remarqua Gael, indécis.

— N'est-il pas possible que quelque chose dans ces lueurs vertes soit dangereux ? On dirait que les filles ont brouté des « pattes d'ours »...

— Oui, et pourtant nous n'avons mangé que la viande des sacs et bu que l'eau des gourdes. Personne n'a mangé de fruits et je n'ai pas remarqué de « pattes d'ours » ni aucune autre plante y ressemblant dans la forêt, répondit Gael.

— Ce qui est étonnant, c'est que nous ne paraissions pas touchés, remarqua Lug.

— Mais... nous ne pouvons attendre d'être atteints à notre tour, n'est-ce pas ?... Je propose de passer de l'autre côté des roches... Les arbrerocs me font peur, déclara Yve. Je perçois quelque chose en eux mais je ne parviens pas à découvrir si c'est le mal... ou le bien, termina-t-il avec hésitation.

— Il ne faut pas attendre, tu as raison, décida brusquement Gael, la sueur au front. Nous sommes peut-être dans une zone où l'influence est trop forte pour nos femmes..,

— Tais-toi, Gael, agissons et vite, je ne peux plus entendre crier Sygwen et ce qu'elle veut, ce qu'elle veut commence à me rendre malade... comme elle, hacha Lug brusquement.

Pris de panique, ils s'élancèrent à la découverte, portant des brandons, recherchant d'autres corniches hors de la vue directe des arbrerocs. Ils en trouvèrent mais malheureusement de plus étroites et le problème fut d'assurer la sécurité des filles écumantes et loin d'être calmées. Ils parvinrent à les attacher à la roche, puis, trop apeurés et bouleversés pour chercher plus longtemps à raisonner, ils se tapirent, en tas, contre elles, cherchant péniblement les mots qui auraient dû les calmer ou les émouvoir. Gael, un instant, eut le geste tendre de relever les mèches brunes d'Elene qui masquaient son visage mouillé et sa main toucha la peau délicate du buste. Elene poussa une plainte d'une telle intensité que tous les garçons collèrent leurs mains aux oreilles.

— Elles sont comme les femmes dans les actes d'amour, murmura enfin Lug en reprenant son souffle.

— Nous n'avons pourtant rien fait contre la Tradition, constata

Yve, les mâchoires contractées.

— Non... Je n'en suis pas certain, mais je crois que nous n'y sommes pour rien. Une influence... comme celle des « pattes d'ours »... Peut-être les arbrerocs..., les lueurs vertes... Qui sait ?

Avec la soudaineté avec laquelle la crise avait éclaté, Sygwen surgit de la brume où elle avait plongé et sa voix, entrecoupée de gémissements, réclama :

— Lug..., détache-moi. Vous êtes fous... Que j'ai mal !

Le garçon se pencha vers elle, souleva sa tête rousse, écarta les cheveux emmêlés pour chercher son regard à la lueur incertaine d'un brandon fuligineux.

— Tu te sens mieux ? demanda-t-il anxieusement.

— Mais je vais bien !... Tu es fou !... Pourquoi ces cordes ? gémit-elle. Je te dis que j'ai mal ! Lug..., défais cette corde, vite, je t'en supplie !

Elle éclata en sanglots et Lug hésita.

— N'en fais rien, Lug, conseilla Gael brusquement, après avoir observé sombrement la scène.

— Elle a mal...

— Oui... Nous aussi... Que deviendrions-nous si nous perdions une seule d'entre elles ? Il faut les laisser ainsi jusqu'au jour... Pour elles comme pour nous... Moi aussi j'ai ressenti... ce qui tord et l'esprit et le corps... Et j'ai trop peur pour avoir pitié. Reste près d'elle, calme-la, fais ce que tu veux, mais surtout ne la libère pas.

Ils tinrent bon, malgré les cris de douleur, les supplications, les menaces et surtout les pleurs de leurs compagnes, en proie aux crampes, effrayées par l'attitude incompréhensible de ceux dont elles attendaient au contraire douceur et consolation. Plusieurs fois, des sortes de crises nerveuses les firent hurler à mort, comme des bêtes, appelant une révélation affolante. Il fallut la volonté inflexible de Lug et de Gael, persuadés qu'il s'agissait d'une sorte d'épreuve avant le contact avec les arbrerocs, pour que leurs équipiers ne perdent pas leur sang-froid.

Quand l'aube survint enfin, ils grelottaient, aussi épuisés que leurs malheureuses compagnes par la veille ininterrompue, la douleur

physique et morale, la peur et l'incompréhension. Gael, une fois de plus, se leva et escalada les roches pour observer. Lug, qui le suivait des yeux avec anxiété, le vit se baisser brusquement et entendit son cri de terreur. Il se précipita à son tour.

— Ne regarde pas, conseilla Gael, haletant. C'est effrayant. Les arbrerocs... Ils nous dominent..., ils se sont rapprochés..., j'en suis certain.

— Allons donc ! Comment voudrais-tu qu'ils fassent ? s'exclama Lug.

— Regarde, si tu en as le courage, cracha Gael. Mais prends garde, tu vas sentir ton cœur s'arrêter tant leur ombre est proche, immense et glacée.

Lug hésita, grogna puis rampa plutôt qu'il ne grimpa. Il risqua prudemment le regard, poussa un rauquement d'effroi et dégringola se serrer contre son ami.

— Alors ? demanda celui-ci, tremblant de tous ses membres.

— Je ne sais pas... Il faut attendre le Soleil... Maintenant, c'est impossible d'affronter cela... C'est certainement une épreuve qu'il faut passer. Pourtant, ni Carmenta ni Hélios le Vénéré ne nous ont avertis... Et cela, je ne le comprends pas.

— Je me demande si nous n'avons pas commis une faute, d'une manière quelconque, murmura Gael, cherchant des éléments de culpabilité.

— Comment savoir ?... Nous avons respecté ce qui semblerait être une condition majeure. Et je me demande... Gael... Tu vois... Tous et toutes, nous voulons l'union et ne l'avons jamais réalisée... Toute cette nuit, il a fallu résister plus que jamais cela ne nous était arrivé... La Tradition veut que les jeunes qui viennent à la quête de la Coque et du Flotteur soient vierges du contact physique...

— Non... je ne crois pas... Carmenta a dit aux filles... Elena me l'a avoué. Que si nous nous... aimions, comme ils disent, nous pouvions nous unir sans attendre l'An Nouveau. Carmenta n'a jamais menti ni commis d'erreur.

— Alors..., je ne sais pas, murmura Lug, déconcerté. Pourtant, les arbrerocs sont responsables de ce qui arrive.

— Oui, je le crois comme toi. Mais, s'ils sont végétaux, ils

possèdent une intelligence et savent reconnaître le bien du mal. L'oiseau Enix naît dans leurs cimes...

— Ils nous reprocheraient notre refus d'être Sentinelles ? Tu crois ?

— Je n'en suis pas sûr, mais je ne trouve rien d'autre.

— Eh bien ! dans ce cas, gronda Lug, nous ferons face aux arbrerocs et nous leur expliquerons ! Quand le Soleil sera là pour chasser la peur. Promets-moi de tenir le coup.

— Je promets, assura Gael. Mais ne défie pas. Nous ne savons rien de leur puissance.

Ils redescendirent auprès de leurs compagnes dolentes, partagées entre les pleurs et les plaintes, mais redevenues lucides et attendirent le plein jour. Ce fut subtil, soudain, mais il y eut un moment où Gael regarda Lug qui regarda Gael et, sans un mot, les deux garçons montèrent jusqu'au sommet de l'arête rocheuse et se campèrent face aux géants majestueux qui dominaient leur bivouac comme une vague immense prête à s'abattre sur eux... ou comme la voûte protectrice indestructible interposée entre le mal et leur vie. Cette seconde impression prévalut. Devant leurs yeux fatigués mais avides de voir, les fûts rouges comme le sang s'élevaient depuis le sol totalement blanc et disparaissaient dans la hauteur, parmi les branches. En tendant la main, il semblait que l'on puisse saisir ces branches alors qu'elles s'étagaient à des distances incommensurables.

— Alors ? demanda Gael dans un murmure.

— Il n'y a rien... que les arbrerocs que nous devons atteindre sans tarder, répondit Lug sur le même ton.

— Les filles ?

— Elles souffriront... Comme nous qui allons prendre tous leurs fardeaux..., mais le soleil chassera le mal... C'est le vrai moment du voyage.

— Je ne crois pas, pas encore. Le vrai moment, ce sera quand nous commencerons à tirer la Coque Porteuse vers le Temple.

Ils redescendirent retrouver leurs compagnons et leur expliquèrent :

— Plus aucune menace ne vient des arbrerocs. Détachons les

filles. Il est certain qu'Yve nous a sauvés en nous conseillant de nous mettre à l'abri de ce côté de la roche. Mais savoir de quoi nous avons été sauvés est une autre question ; elle sera posée aux Gardiens.

Ils occupèrent un temps considérable à frictionner, cajoler, consoler, rassurer les jeunes filles avant qu'elles ne comprennent et réalisent ce qu'avait été cette nuit de folie. Pourtant, Gael remarqua qu'Elene, pas plus que ses compagnes, ne sembla surprise quand elle apprit leur attitude et leurs provocations. Elle fit une seule remarque qui donna à réfléchir au jeune homme.

— Peut-être cela aurait-il été différent si nous avions été déjà unis.

Gael en fit part discrètement à Lug alors qu'ils descendaient vers la forêt.

— Nous ne savons pas si elle a tort ou raison, répondit Lug. Il est permis de supposer que ce qui nous est arrivé a également touché les Anciens... Ou bien Elene a raison mais, dans ce cas, nous serions les seuls à avoir réellement respecté, la règle. Ce qui serait amusant...

— Pas amusant, Lug, important, car je persiste à penser que les signes, en s'accumulant, nous annoncent un futur différent de la durée du passé. Je ne sais pas en quoi le fait que nous ne soyons pas encore unis peut influencer sur ce futur, mais je le pressens... comme si les arbrerocs voulaient que nos esprits soient libres...

— Ne le sont-ils donc plus... après ?

— Tu as raison..., je ne vois pas bien... Il doit nous manquer un élément d'appréciation.

En sortant, avec d'innombrables précautions, de la forêt-clairière, les jeunes gens firent halte, saisis par l'incroyable spectacle des fûts rouges, colonnes fantastiques disparaissant dans la brume bleue qui dissimulait l'amorce des premières branches. A la hauteur de celles-ci, il demeurerait impossible de deviner le détail de la verdure sombre, presque noire, qui formait un écran impénétrable au Soleil. Ils se trouvaient devant une molle vallée sans relief, recouverte d'une prairie naturellement courte, formée d'une mousse soyeuse, ornée d'une multitude de minuscules fleurs rouges. Cela n'avait rien à voir avec les kerberecs et les Gardiens l'avaient parfaitement décrit. Dès cet endroit, la marche ne présenterait plus aucune difficulté. Rien, désormais, ne devait pouvoir empêcher l'approche de la lisière, sauf la volonté de ne pas poursuivre la quête.

— Nous allons marcher assez vite, nous ne sommes pas encore au but, conseilla Gael.

— Tu crois que nous ne risquons plus rien ? demanda Elene en frottant sa joue qui portait la trace de sa chute dans les roches.

— Je suis persuadé que les Gardiens nous auraient prévenus s'il restait du danger.

— Tu en as de bonnes, protesta Sygwen en montrant l'énorme ecchymose de son front et ses genoux écorchés. Ils ne nous avaient pas mis en garde contre ce qui s'est passé cette nuit...

— J'ai réfléchi et je suis parvenu à une idée... Ou bien quelqu'un ou quelque Invisible me l'aura soufflée, déclara Yve brusquement, cette épreuve a été imposée, non pas aux femmes... mais à nous... Pour que nous comprenions que, sans elles, rien ne peut exister du futur... et que nous leur devons le respect de l'amour.

— Comment es-tu parvenu à cette conclusion ? s'exclama Lug, stupéfait.

— Je n'en sais rien. C'est venu... tout seul... comme ça... en regardant Etelle et en désirant... follement, ce qu'elle demandait comme une furie, cette nuit.

— Oh !... je vois, murmura Gael, troublé.

— Nous compterions tant que cela ? demanda Etelle en masquant d'un sourire la pensée terriblement précise qu'elle venait de découvrir, flottant tout contre elle.

— Oui... vous comptez, toutes, pour chacun d'entre nous... Mais je parle de trop et n'en suis pas responsable... Il faut aller à ces arbrerocs, décida Yve.

— Ils sont si proches, soupira Sygwen en posant la main sur l'épaule de Lug.

— Yve doit avoir raison, grommela celui-ci en s'arrachant brusquement à l'étreinte des doigts soudain refermés. Marchons, et vite, si nous voulons être parvenus là-bas avant la nuit.

— Nous en sommes, en effet, si loin que si nous nous trouvions en ce moment au pied des fûts, quelqu'un qui nous observerait d'ici ne verrait probablement pas grand-chose... sinon un petit insecte vertical à peine plus grand qu'une fourmi, estima Maho, le chasseur.

— Tu crois vraiment ? s'effara Yole.

— Oui... et... en ce moment... un point noir tombe... tombe encore... depuis les hautes branches. Je n'en suis pas certain mais on dirait bien une Coque...

— Allons donc, on la verrait d'ici, protesta Gael.

— Non... Je crois avoir une meilleure vue que vous tous... Voilà... cette Coque, sans son Flotteur, vient de toucher le sol et a disparu... C'est vers elle qu'il faudrait se diriger... C'est un signe...

— Guide-nous, Maho, répliqua Gael sans plus hésiter.

Ils repartirent, les garçons entourant les filles demeurées en groupe compact et pour une fois silencieux. Quand ils atteignirent enfin la rivière partageant la vallée verte, il leur sembla que les arbrerocs demeurait à la même distance et il leur fallut le repère de la forêt qu'ils avaient quittée et dont les cimes les plus hautes dépassaient à peine de l'horizon, pour qu'ils se persuadent du chemin réellement parcouru.

Encordés, ils traversèrent l'eau glacée qui enleva pas mal des souillures de leurs corps, mais dans laquelle ils ne s'attardèrent pas. Le Soleil, encore proche du zénith, les sécha rapidement, beaucoup plus vite d'ailleurs qu'ils ne l'eussent voulu car si la mousse demeurait souple sous les pieds, elle ne favorisait pas une progression rapide. Gael eut peur de ne pouvoir atteindre les fûts avant la nuit et fit hâter le pas.

Quand ils parvinrent enfin au but, leurs yeux se fermaient à moitié, brouillés par la fatigue et la sueur. Ils n'avançaient plus qu'en une sorte d'inconscience, attirés par ce qui devenait à chaque seconde plus majestueux, plus terrifiant par sa démesure, comme l'avaient annoncé les Anciens et les Gardiens.

Lug poussa un cri d'avertissement et le groupe se figea alors qu'il tendait le bras vers une forme qu'ils connaissaient et qui leur signifiait que le voyage vers les arbrerocs était terminé.

CHAPITRE V

LA COQUE PORTEUSE.

— Une Coque Porteuse ! s'écria Yole avec un hoquet de joie.

Comme des fous, ils s'élancèrent en désordre vers la forme oblongue qui reposait sur un lit épais d'aiguilles souples et parfumées. Ils laissèrent choir leurs fardeaux et leurs armes, leurs outils et leurs vêtements de protection et entourèrent la Coque, sautant et battant des mains pour que le monde intermédiaire entende qu'ils avaient réussi la première partie de leur épreuve. Ce ne fut que lorsque la fatigue eut raison de leur enthousiasme qu'une exclamation de Gael les ramena à la réalité.

— Nous y sommes, d'accord, mais la nuit arrive, elle aussi. Je crois que cette Coque a été déposée pour nous... En tout cas, il faut agir comme si cela était. Il nous suffit de la basculer et de se servir d'elle comme abri.

— Mais... crois-tu que nous ne craignons pas quelque chose de semblable à ce qui est survenu l'autre nuit ? demanda anxieusement Elene en relevant la tête pour observer avec inquiétude l'ombre géante qui les surplombait, masquant plus de la moitié du ciel.

— Il faut croire ce que nous ont assuré les Gardiens... et sans doute nous méfier de leurs silences... Or, ils affirment que, sous les arbrerocs, nous serons aussi protégés que dans un abri de granit. Nous sommes admis à partir du moment où nous sommes ici. Le tapis de mousse, la rivière, l'ombre même des géants forment des barrières infranchissables à ce qui pourrait nous être hostile.

— Mais peut-être pas à ce qui est en nous, remarqua doucement Sygwen.

— Craindrais-tu... vraiment ? demanda Lug avec inquiétude.

— Je ne sais pas... De toute façon, j'ai confiance. Tu es là... Nous verrons.

— Nous rentrerons demain avec la Coque, assura Maho.

— Laquelle ? demanda Gael, éberlué.

— Mais celle-ci, elle ne te suffit pas ?

— Moi, je veux bien... Mais... à quoi pourrait bien servir une Coque sans son Flotteur ?

Maho sursauta et se frappa le crâne du plat de la main avant de hocher plusieurs fois la tête comme s'il ne parvenait pas à comprendre son oubli.

— C'est évident... et c'est donc bien celle que j'ai vue tombant des hautes branches. Nous sommes arrivés droit dessus... mais il y a quelque chose que je ne parviens pas à comprendre. Une Coque, quand elle tombe, est suspendue au Flotteur... C'est ce qui nous a été appris. Elle est donc jeune et emplie de pulpe... Elle est fermée, elle est encore d'une douce couleur rose ou rouge... Or, celle-ci semble vieille..., son Flotteur est parti depuis un temps immense..., la capsule a disparu..., l'intérieur est vide... Elle ne devrait donc pas être celle que j'ai aperçue. Il y a contradiction.

— Je ferais remarquer qu'il n'est pas certain que ce soit la même, dit Sygwen. Il peut y en avoir des quantités auprès des fûts, peut-être à demi enfouies sous les aiguilles... nous ne les verrions même pas tant est grande la distance, épaisse cette dune d'aiguilles qui en masque d'autres.

— C'est valable, comme explication, concéda Gael. En attendant, il faut choisir, basculer la Coque ou coucher dehors.

La peur instinctive qui les habitait encore les poussa à choisir l'abri naturel et ils s'employèrent à abaisser l'ouverture et à l'orienter vers le couchant. La Coque était longue de dix pas et haute comme trois hommes et difficile à remuer. Ils respectèrent les conseils reçus, n'allumèrent pas le feu, bien que les yeux des filles trahissent leur inquiétude avec la tombée de la nuit. Tout était silence. On n'entendait même pas le crissement des insectes familiers. Aucun son, sauf, de temps à autre, à peine perceptible, le choc infiniment léger d'une aiguille heurtant le tapis formé par ses semblables après l'immense trajet parcouru depuis la branche invisible.

Ils mangèrent cependant de bon appétit, regardant le scintillement des astres-étoiles par l'ouverture circulaire. Puis, la fatigue eut raison de la jeunesse et de l'enthousiasme, leurs corps avaient trop besoin de détente et de repos et ils sombrèrent dans un sommeil profond, omettant jusqu'à la veille de sauvegarde. Il n'y eut ni alerte ni manifestation psychique d'aucune sorte.

Quand une envie naturelle poussa Gil, bâillant à s'en décrocher la mâchoire, vers l'extérieur, il s'appuya un instant sur le rebord

supérieur de l'ouverture avant de sortir sur le tapis d'aiguilles, les yeux mi-clos sur un sommeil encore lourd. Il lui fallut un long moment pour réaliser qu'il faisait grand jour, que le Soleil projetait au loin les ombres des arbrerocs et que lui, Gil, se trouvait hors du nid.

Il réfléchit un moment et estima qu'il devait éveiller ses compagnons. L'appel qu'il poussa ne fit aucun effet et il dut user de l'un des épieux pour marteler vigoureusement la Coque en poussant des cris divers pour que, enfin, la tête effarée de Lug apparaisse.

Ils sortirent, bouche bée, se grattant furieusement le cuir chevelu, regardant quelques nuages épars, le ciel bleu qu'ils traversaient, l'ombre noire sur la mousse, la vallée, l'horizon plat et ensoleillé, puis une fille se mit à rire et ce chant cristallin rompit l'hébétude. Toutes l'imitèrent et les garçons firent chorus. Ils s'égaillèrent un moment avant de se regrouper devant la Coque.

— Que faisons-nous ? demanda Lug.

— Nous n'avons pas le choix. Soit chercher le long de la lisière une Coque Porteuse avec son Flotteur, soit attendre ici que l'une d'entre elles descende jusqu'à nous. Ce sera peut-être long car il faut que le Flotteur soit gros et brillant pour que les Messagers aient toutes leurs chances d'arriver au but, expliqua Gael.

— Les Messagers..., c'est vrai, soupira Lug comme s'il avait oublié le but ultime de leur quête. Tu as raison, l'attente peut prendre des jours.

— Pas sûr... Nous avons marché régulièrement, suivant les prévisions les plus optimistes d'Héliogarde. Celui-ci nous a assuré que nous n'aurions pas longtemps à attendre, car, en cette époque de l'année, les Coques tombent régulièrement, N'oublie pas non plus que les arbrerocs connaissent notre présence... Ils savent...

— C'est difficile à imaginer, avoua Maho en retenant un tressaillement. Mais cela doit être... D'autant... que quelque chose ne me paraît pas normal, ici. Que peuvent bien devenir les Coques abandonnées par leur Flotteur ou celles dont le vent n'a pas voulu..., comme par exemple notre abri de la nuit ?

— Eh bien !... Elles tombent et restent où elles sont tombées, voilà tout, expliqua Yole.

— C'est ce que soutenait Sygwen, hier soir. Mais, à la réflexion, cela n'est pas possible. Si les Coques restaient sur le sol, nous en

trouverions une montagne. Partout, y compris sur la mousse... Or, il n'y a rien... Cherche..., regarde..., rien que celle dans laquelle nous avons passé la nuit.

— Je ne vois pas à quoi cela peut mener, rétorqua Lug.

— Moi si, affirma Sygwen avec une assurance souveraine. Les arbrerocs sont des êtres différents, nous n'avons pas à nous en étonner. Ils agissent donc comme des créatures intelligentes, imprévisibles, disposant de leurs Coques à leur gré.

— Tu ne penses pas plutôt qu'il peut y avoir d'autres êtres qui... que..., commença Etelle, hésitant à exposer ses craintes.

— Personne n'en a jamais parlé, trancha Lug. Inutile de nous poser tant de questions insolubles. Contentons-nous d'attendre la première Coque envoyée vers nous.

— Je continue quand même à me demander si celle dans laquelle nous avons passé la nuit est celle qui est tombée devant nous, bougonna Maho en examinant la Coque d'un air critique.

— Il faut le croire... Et puis... cela a-t-il une importance ? demanda Sygwen.

— Moi, je ne crois pas, déclara Gil avec un haussement d'épaules. Et c'est mieux comme ça... car vraiment cette Coque paraît très vieille... Or, nous avons été dirigés vers elle par Maho qui avait vu tomber quelque chose... et sans cela nous aurions dû chercher très longtemps un abri pour la nuit.

— Puisque vous en êtes là dans vos pensées ! s'exclama Elene en écartant ses mèches brunes pour découvrir son visage émacié par les efforts, je trouve étrange que personne n'ait remarqué ou signalé que les arbrerocs sont alignés comme les colonnes d'un temple... Connaissez-vous une forêt dont les arbres soient plantés sur une ligne, si exactement que la lisière, parfaitement droite, est une véritable muraille, vue quelque peu de biais et que si nous regardons vers l'intérieur ? Là, par exemple, c'est une voûte... qui s'enfonce dans l'obscurité... entre deux autres murs..., droits..., verticaux..., construits par les dieux ou les Invisibles.

— Toutes les vérités ne sont pas compréhensibles, c'est bien évident, remarqua Gael en s'adossant à la Coque. Si les arbrerocs sont alignés, c'est qu'ils en ont décidé ainsi ou que ceux qui les ont plantés dans le sol l'ont voulu... Dans le premier cas, la régularité devient une

préoccupation essentielle de leur monde. Dans le second, les Invisibles peuvent avoir préféré cette trame au chaos naturel d'une forêt. Maintenant, si nous retenons ce que les Gardiens nous dirent sur les arbrerocs, ceux-ci pensent et savent... Nous pensons mais ne savons rien, ou si peu. Nous sommes donc loin d'eux par l'esprit. Nous venons chercher la Coque Porteuse, mais n'est-ce pas les arbrerocs qui nous imposent de le faire ? N'oublions pas qu'ils vivaient sur le monde avant l'arrivée du peuple... Peut-être réservent-ils réellement leur secret aux Messagers... Si c'est ainsi, je le connaîtrai bientôt...

— Tu oublies que d'autres peuvent avoir, eux aussi, le désir d'être désignés comme Messagers, fit remarquer Lug avec un geste de la main pour attirer l'attention.

— C'est sans importance, je suis certain d'être le seul désigné par la pierre noire. Mais j'espère bien que, tous, vous voudriez avoir ma chance... Mais, enfin, pour en revenir à ce que je disais, s'il y a un secret des arbrerocs, je le connaîtrai bientôt et je reviendrai expliquer ce secret au peuple, j'en ai fait le serment.

— Fais tous les serments que tu voudras, Gael, mais rappelle-toi que la pierre noire est insensible et désignera au hasard... A moins que, réellement, les arbrerocs ne soient derrière les actes et les choses ou que les Invisibles aient décidé que toi seul pouvais remplir une certaine mission. Mais pourquoi toi plus qu'un autre ? Hein ? Ceci dit, si je Suis désigné, je serai comblé..., à condition que la femme choisie par Ananda soit Sygwen, bien entendu. Et, dans ce cas, je suis prêt à faire le même serment que toi.

— Il en est un de plus important dont vous ne parlez pas, dit brusquement Sygwen. Il nous concerne tous. Nous avons refusé la séparation des Sentinelles. Nous formons déjà des couples, même s'il reste un temps d'attente pour la consécration. En est-il un seul ou une seule qui accepterait la séparation définitive pour respecter le choix d'une pierre noire aveugle ou de la statue Ananda sculptée voici des cycles et des cycles ?

— Tais-toi ! cria Elene, effrayée. Nous avons souvent évoqué cela... Si souvent ! Ce n'est ni le lieu ni le moment. Les arbrerocs écoutent..., ils ont des pouvoirs... Ils peuvent modifier l'avenir...

— Alors, qu'ils sachent, cria Sygwen en se (tournant vers les fûts rouges aussi gros que des tours. Personne ne sera assez fort pour me séparer de l'homme que j'ai librement choisi... Personne... sauf la mort !

A cet instant, Etelle leva son bras nu, ravissant et hurla à pleine voix :

— Là... Regardez !... Une Coque Porteuse !

De la vertigineuse hauteur des premières branches, sans qu'il soit possible de deviner d'où elle avait pu surgir, une forme blanche glissait lentement, insensiblement, le long d'un des troncs titanesques, sans paraître pouvoir s'éloigner de la lisière. Brusquement silencieux, ils regardèrent la tache claire descendre, grossir, devenir plus blanche, plus brillante, puis, sous elle, apparut la forme obscure de la Coque. Celle-ci se présenta oblongue, puis ronde, puis oblongue encore alors que tournoyait le Flotteur. Enfin, l'un comme l'autre s'arrachèrent à l'attraction du tronc de l'arbreroc et commencèrent à s'éloigner sans cesser de descendre avec une étonnante lenteur.

Gael lança un appel avant de se mettre à courir et tous suivirent, tête levée, longeant la lisière, ne quittant pratiquement pas des yeux le Flotteur velouté dont les aigrettes devenaient distinctes. Un moment avant de toucher le sol, à quelques pas de la ligne des arbrerocs, la chute sembla s'accélérer et, pourtant, la Coque se posa bien droit, tandis que le Flotteur demeurait solidement attaché par son pied membraneux et violacé, oscillant lentement, avec majesté.

Ils n'osèrent pas approcher de suite. Serrés les uns contre les autres, ils dévorèrent des yeux la chose dont ils devaient s'emparer avant que le Soleil n'ouvre l'opercule hermétiquement clos. Puis, Lug et Gael se regardèrent, cherchèrent autour d'eux et s'aperçurent que, dans leur excitation, ils avaient laissé tout leur équipement autour de la vieille Coque.

— Nous ne risquons rien avant que le Soleil ne frappe directement la Coque, chuchota Gael comme s'il avait craint d'être entendu de ce qui devait vivre quelque part..., peut-être à l'intérieur de cette graine énorme, d'une belle couleur orange. Allons chercher les sacs et les armes, mais surtout les cordes. L'ombre des arbrerocs se rapproche mais nous avons le temps d'effectuer l'aller et retour. Ensuite, nous respecterons strictement le rite. Les cordes, pour empêcher que le Soleil n'appelle et n'aspire le Flotteur, les épieux pour éviter que l'opercule se referme définitivement et permettre à l'esprit caché par les arbrerocs de s'évader...

— Nous savons tout cela, affirma Lug avec autorité. Dépêchons-nous !

Avant même d'avoir parcouru la moitié du chemin vers la

Coque ancienne, ils comprirent que quelque chose d'anormal était survenu en leur absence.

— Tu la vois, toi ? demanda Gael d'une voix étranglée, sans cesser de courir au petit trot.

— Non ! grogna machinalement Lug, le ventre noué par la peur.

— Elle n'est pas là, grinça Yve à leur hauteur.

— Elle est partie !

— Mais nos sacs ?...

— Les cordes, les épieux ?

— Nos vivres !

Ils poussaient des petits cris de peur et de désarroi, se regroupant instinctivement, cherchant la chaleur et la confiance dans le contact. Ils ralentirent leur allure, les yeux fixés sur la ligne des arbres géants, s'attendant à chaque instant à voir apparaître la Coque aussi mystérieusement qu'elle semblait avoir disparu. Puis Elene cria quelque chose d'indistinct et les bras se tendirent. Le soleil venait de dépasser de quelques pas la pente d'aiguilles, faisant luire faiblement la hampe lisse d'un épieu fiché dans le sol. Ils approchèrent et aperçurent les sacs et les objets qu'ils avaient laissés, éparpillés. Rien ne manquait, mais il leur sembla que cela ne se trouvait plus à la place où ils avaient tout abandonné.

Ils demeurèrent un long moment sans réagir, jusqu'à ce que Maho, d'un geste furieux, arrache son épieu du lit d'aiguilles. Tous poussèrent un cri comme s'il allait déclencher une horrible tragédie, mais rien ne bougea et, avec des gestes fébriles, surveillant peureusement les alentours, s'entraînant en brusques poussées, le visage tendu par l'incompréhension et la crainte, ils reprirent leurs biens, se harnachèrent et repartirent au petit trot vers la Coque Porteuse et son Flotteur, immobiles, signal d'une blancheur éclatante qui leur était destiné.

Trop émus par l'événement, ils ne le commentèrent pas, mais les filles, avec leur sensibilité propre, marquèrent leur désarroi par leur volonté de ne plus vouloir quitter le groupe d'un pas. Le Soleil illumina le Flotteur puis la Coque. Gael, la gorge serrée, observait attentivement le splendide panache, pareil à un gigantesque bouquet de plumes, formées elles-mêmes d'une quantité incroyable d'aigrettes

d'une extrême finesse. Il leva une main pour alerter. Il lui avait semblé que la Coque avait remué.

— Les cordes ! cria-t-il en laissant choir son sac et ses armes.

Les autres le regardèrent puis comprirent, alors qu'il se saisissait fébrilement du rouleau de liens. Courant à la Coque, il prépara rapidement le rouleau avant de le lancer adroitement par-dessus la Coque, au pied du Flotteur.

— Allez ! deux filles à chaque bout pour maintenir ferme ! cria-t-il.

Son autorité suffit à rompre l'espèce d'hébétude mêlée d'angoisse qui paralysait le groupe et, en quelques instants, quatre cordes, solidement tenues, empêchèrent la Coque de remuer. Car, indiscutablement, le Flotteur commençait à tirer sur son pied membraneux, tentant de soulever la Coque. Chaque extrémité d'aigrette, comme le constata Gael, se gonflait de plus en plus sous l'effet d'une étrange magie et devenait extrêmement brillante en même temps que transparente.

— Il faut planter les épieux, recommanda Maho.

— Oui, vas-y, mais toi seul avec Yole pour te les passer, conseilla Gael. Ce n'est pas le moment de lâcher les cordes.

Le jeune chasseur s'affaira adroitement, orientant avec soin l'épieu avant de l'entrer en force dans la masse résistante des aiguilles, en pesant sur la hampe tout en lui imprimant une vibration continue. Quand le sixième épieu eut été solidement planté, ils attachèrent les cordes, prenant leur temps pour parfaire le travail, contrôlant la tension et les nœuds, ajustant soigneusement les boucles de cordes. Libérés, ils prirent un peu de champ pour observer leur prise dans son ensemble.

— Tu te souviens exactement de ce qu'il faut faire quand l'opercule va s'ouvrir, n'est-ce pas, Gil ? demanda Gael au plus souple et au plus adroit de tous qui avait su mieux que les autres mimer les gestes à accomplir devant les Gardiens, au cours des séances d'enseignement.

— Ne t'inquiète pas. Si les épieux résistent, ce qui n'est pas certain, d'après les Anciens, tout ira bien. Mais il ne faut pas que je manque l'ouverture, ni le bon blocage. Coque d'abord, souviens-toi... Carmenta chantait cela pour que nous ne puissions pas oublier l'ordre

des gestes et c'est comme si maintenant elle était ici, à côté de moi. Tu vas m'aider à grimper car le Soleil chauffe et ne devrait pas tarder à agir.

Le jeune homme se débarrassa de son pagne de cuir puis se servit des mains et des épaules de Gael et de Lug pour se hisser sur la Coque lisse et tiède. Il leva la tête un instant, regardant le Flotteur, sembla rassuré et se pencha en tendant les mains pour prendre les six épieux encore disponibles. Puis le groupe attendit, s'éloignant de quelques pas, calmant son anxiété en soutenant l'attention de celui qui allait jouer la difficile partie, véritable prélude au voyage de retour. Son corps était mince et musclé, presque imberbe, aussi souple que celui des filles. Campé devant l'opercule, un épieu dans la main droite, les autres posés sur la coque, entre ses pieds afin qu'ils ne puissent rouler et lui échapper quand il en aurait besoin, il se concentra sur les gestes à accomplir et ses muscles mimèrent ceux-ci sans les développer à fond.

Les filles, respectant ponctuellement les conseils de Carmenta, ne lui laissèrent pas un instant de répit. L'une après l'autre, de leur voix calme, pressante, doucement émouvante au point de faire frissonner la chair du garçon, elles l'aidèrent à conserver ses muscles sous tension, le priant de se préparer à agir, à bien doser ses mouvements, d'être prêt à chaque instant, le maintenant en alerte, chantant, criant, l'obligeant à surveiller sans interruption la ligne de l'opercule qu'elles ne pouvaient voir et qui s'ouvrirait brusquement, sans aucun signe précurseur, si tout se déroulait selon le rite prévu.

Loren, la compagne de Gil, suivait les efforts de ses compagnes en scandant les cris de ses battements de mains, quelques pas en avant d'elles, fière qu'il soit seul désigné pour une tâche dont dépendait le succès de la quête. Et, de temps à autre, sa voix aiguë et joyeuse arrachait un sourire ou une grimace de plaisir au garçon nu qui faisait jouer tous ses muscles pour les décontracter, les préparer, mais également pour les faire admirer, oscillant sur ses mollets minces comme avant le saut.

Ce fut heureusement au moment où elles le soutenait de la voix et où elle exprimait, parfaitement perceptible par tous, ce que Carmenta appelait désir de l'amour, que l'opercule s'ouvrit avec un claquement sec, comme un coup de bâton violemment porté sur la roche dure. Héliogarde avait su imiter exactement ce bruit lors des initiations et ils ne furent pas surpris.

Ils devinèrent un nuage vert qui s'échappait mais ne s'en

préoccupèrent pas. Loren ne poussa qu'un seul long cri, sauvage, accompagnant le mouvement, vif comme l'éclair, du bras de Gil lancé en avant et engageant l'épieu dressé entre la Coque et la voûte de l'opercule.

Avant que celui-ci ne commence à se refermer avec une incroyable puissance, le jeune homme parvint à engager un second épieu et à le placer aussi solidement que le premier. L'opercule pressa et les hampes se tordirent alors que le garçon plaçait un nouvel épieu. Ils fléchirent comme des arcs, mais ce qui permettait à la Coque de maintenir l'ouverture close à volonté, ne put vaincre la résistance du bois durci au feu. La pression ne cessa pas pour autant, puissante et menaçante. Les filles, inlassablement, encourageaient Gil, maintenant en sueur, qui plaça le dernier épieu, réalisant exactement le verrou recommandé par les Gardiens de l'almucantar. Il posa ses poings sur ses hanches, admira son œuvre, essuya son front moite et se laissa glisser jusqu'au sol.

Loren se précipita vers lui, plaça ses deux bras autour de son cou et se serra contre lui avant de reculer pour mieux voir son visage maigre, aux grands yeux noirs. Puis, prenant ce visage entre ses mains, elle l'embrassa longuement, comme se devait de le faire une femme.

— Loren, soupira-t-il, ne sachant quelle contenance prendre.

— Je te remercie, au nom de tous, cria-t-elle. C'est grâce à toi que nous ramènerons la Coque Porteuse. Et t'aimer est mon droit.

— Tu as raison, Loren, assura Lug. Mais, maintenant, soyons attentifs.

— Tu penses qu'il peut y avoir quelque chose d'inconnu dans la Coque ? demanda nerveusement Gael.

— Je n'ai rien aperçu, affirma Gil en ajustant son pagne. Mais il faut dire que je n'ai pas eu le temps de beaucoup regarder. C'est sombre, flou et un peu vert.

— Tu as réussi aussi bien qu'il était possible. Mais Carmenta disait de ne pas demeurer longtemps sur la Coque pour ne pas troubler le déroulement du rite et c'est de cela que je déduis qu'il peut y avoir autre chose que cette fumée verte.

Ils approuvèrent tous en silence, penchés anxieusement en avant, plus nerveux qu'ils ne l'auraient voulu, serrant les poings, sautillant sur place, écoutant, épiant, prêts à hurler de peur comme de

joie. Le Soleil se trouvait exactement au zénith lorsque l'un de ses rayons pénétra enfin à la verticale de l'opercule ouvert. Quelques instants plus tard, un crépitement intense, suivi de chocs sourds contre la paroi, fit sursauter le groupe. Sans plus réfléchir, les jeunes filles s'enfuirent en poussant des cris de terreur et il fallut les appels pressants et les insultes de Gael et de Lug pour que les autres garçons ne se laissent pas gagner par la même forme de peur, irrationnelle et sauvage.

Certes, tous deux avaient reculé de quelques pas, mais, désormais, campés sur leurs jambes écartées, les bras croisés, côte à côte, épaule contre épaule, ils fixaient l'opercule et attendaient, le visage sévère, dissimulant leur terrible crainte sous la dureté des traits figés, ce qui allait survenir et que personne n'avait cru bon... ou n'avait eu le droit de leur annoncer.

Cela pouvait faire partie de l'épreuve par laquelle devaient passer les jeunes, mais également être rattaché au voyage mystérieux des Messagers, ce qui expliquait que ni Carmenta ni Héliogarde n'en avaient soufflé mot. De toute manière, le Gardien avait longuement insisté sur un point : seuls les courageux pouvaient espérer être choisis par la pierre noire et la sélection se faisait en tout temps aussi bien durant le voyage que devant les arbrerocs ou les juges odocs.

Tendus par leur volonté de dompter leur émotion et de chasser leur peur, Gael et Lug en oublièrent qu'il existait un groupe, aussi fragile et apeuré qu'eux-mêmes, mais grâce auquel ils avaient pu parvenir jusqu'à cet instant de vérité. Les crépitements s'amplifièrent. La Coque frémit de chocs brutaux. La fumée verte s'épaissit, devint nuage et monta en tourbillonnant, comme une colonne issue d'un feu de bois humide. Quand elle fut dressée dans les rayons du Soleil jusqu'à atteindre l'immense hauteur des premières branches des arbrerocs, une forme fuselée apparut soudain au bord de l'ouverture, passa entre les épieux et se tint un long moment, immobile sur la Coque, comme si le spectacle de la vie sur ce monde intermédiaire l'étonnait. Puis elle se secoua et se transforma. Une poussière lumineuse poudroya un instant se mêlant à la fumée. Des ailes mordorées s'ouvrirent grandes et séchèrent dans les rayons brûlants, ainsi que les ailes d'un papillon transi. C'est alors qu'une bouffée plus épaisse de la fumée verte l'enveloppa et, sans effectuer un seul battement d'ailes, l'oiseau Enix s'éleva en orbes serrées, porté par quelque force mystérieuse, peut-être l'esprit des arbrerocs.

Têtes levées, pétrifiées par la révélation, Gael et Lug regardèrent longtemps l'oiseau sacré s'élevant, toujours plus haut,

silhouette devenant minuscule dans l'immense lueur du Soleil, apparaissant telle une tache sans couleur, puis un trait, puis un point qui disparut enfin, absorbé par la nébulosité qui s'accrochait aux cimes des arbrerocs.

Depuis l'opercule ouvert, la fumée bouillonna un moment, verte et or, puis elle commença à se clarifier. Les bruits étranges et terrifiants avaient cessé depuis longtemps lorsque la dernière bouffée s'éleva, fut prise par une onde de vent et rapidement diluée. Le Flotteur reparut, immaculé, gonflé, intact, ses aigrettes somptueuses ondulant comme si elles avaient possédé une vie propre, individuelle. Gael se décontracta un peu. Lug, tout comme lui, s'aperçut qu'ils étaient demeurés épaule contre épaule, comme ils avaient toujours coutume de le faire devant le danger ou le mystère.

— L'oiseau Enix, balbutia Gael, trouvant difficilement les mots pour exprimer son intense surprise.

— Personne n'a jamais annoncé quelque chose de semblable, commenta Lug. Crois-tu que personne n'a jamais osé regarder le mystère... alors qu'il semblait que la Coque fut emplie de monstres de l'antimonde ?

— Je n'en sais rien. C'est difficile à croire. Non. Je crois qu'il doit y avoir une autre explication, plus rationnelle et plus belle. Cette Coque doit servir aux Messagers... Ce que nous venons de voir est un signe fondamental que les Gardiens nous expliqueront.

Ce fut à cet instant que Lug se retourna pour rassurer ses compagnons et poussa une exclamation d'étonnement et de regret.

— Oh !... regarde !

Gael hocha la tête avec tristesse. Très loin, hors de portée de voix, se distinguaient les petites silhouettes des filles, groupées en paquet confus alors que trottaient vers elles les quatre fuyards, sans seulement regarder derrière eux.

— Ils ont perdu toute chance de devenir des Messagers, constata Lug. Ceux qui partiront devront pouvoir faire face à toutes les peurs...

— J'ai eu peur comme eux, observa Gael, mais je serai Messager.

— Tu ne seras Messager que si la pierre noire te désigne, répliqua brièvement Lug, ses yeux bleus prenant la couleur de l'eau

glacée. Nous demeurons deux à pouvoir le prétendre... Si les Dits expriment la vérité en toute chose.

— Je serai désigné, je connais les signes, insista Gael sans s'arrêter à la remarque de son ami, comme s'il refusait de voir en lui un rival possible.

— Les Invisibles et les arbrerocs trancheront. Et je serais toi, j'aurais à cœur de ne pas indisposer les uns ou les autres en affirmant ce qui ne peut être que décidé par eux... Mais, après tout, cela te regarde. Je suis au moins aussi décidé que toi à porter le message du peuple vers les Drogars, mais je ne passe pas mon temps à le rappeler.

— Je ne regretterai qu'une chose, poursuivit Gael, devenant parfaitement inconscient du fait que son insistance pouvait exaspérer Lug, malgré leur amitié, c'est que nos deux couples soient séparés par l'épreuve... Les Messagers ne sont jamais revenus... Mais tu vois, nous, nous reviendrons... Le peuple essaïmera et toi comme Sygwen serez les premiers à vous joindre à nous dans la longue marche vers le pays drogar.

Lug regarda son ami avec étonnement et la fixité fiévreuse de son regard l'inquiéta. Il se souvint de Carmenta en transes lorsqu'elle voyait le futur et qu'elle pénétrait dans l'au-delà inconnu des hommes.

— Gael, appela-t-il, profondément troublé, dominant le son de sa voix. Te souviens-tu de l'oiseau Enix ?

— L'oiseau Enix ? s'écria le jeune homme en sursautant. Oui, c'était bien lui, nous ne pouvons en douter. Quel être pourrait user de la Coque Porteuse ? Et n'as-tu pas reconnu ses ailes mordorées contenant les couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel ? Et ses pennes portant les signes de l'avenir inscrit pour l'Augure ? Et son bec d'or avec, juste derrière ce bec, la tache d'un rouge éclatant qui enveloppe l'œil, lui aussi doré ? J'ai regardé, admiré, reconnu, adoré au point de vouloir grimper sur la Coque pour le frôler de mes mains.

— Tu n'aurais pas pu, murmura Lug, s'effrayant de l'excitation nerveuse de son ami. L'oiseau Enix est sacré.

— Nous avons pourtant manqué le tuer, s'écria Gael d'une voix trop aiguë.

— Les Invisibles ne l'ont pas voulu, c'est évident... Je me demande quand ils vont revenir ? demanda encore Lug pour attirer l'attention de son compagnon sur le problème pratique et immédiat du

retour du groupe des garçons et des filles enfin réunis.

— C'est sans importance. Ils reviendront quand la peur se sera définitivement éloignée, assura Gael sans s'émouvoir. Tu vois, je suis persuadé que les bruits que nous avons entendus sont destinés à éloigner les hommes de la Coque lorsque naît l'oiseau. Je commence à supposer que les Anciens, tout comme les Gardiens, ont eu aussi peur que nos amis. Ils ne sont jamais demeurés à regarder. Nous, nous avons osé.

— Nous ne savons pas si nous avons eu tort ou raison, remarqua Lug avec une certaine inquiétude. As-tu pensé à cette évidence : nous avons vu naître l'oiseau Enix... Ou bien ce n'est pas un véritable oiseau, ou bien la Coque n'est pas végétale... Car, jamais du végétal, ne peut naître l'animal.

— Ce sont des questions pour Héliogarde ou Carmenta. Je ne pense pas que l'oiseau Enix puisse être assimilé aux oiseaux qui volent, chantent, piaillent, pondent des œufs et, finalement, sont un gibier pour le chasseur et une nourriture pour l'homme. En fait, nous pouvons nous demander s'il est né devant nous... car il ne peut y avoir qu'un seul oiseau Enix... qui ne meurt jamais...

— Il vaut mieux laisser la question posée que de tenter une réponse stupide, tu as raison, concéda Gael.

— Ils n'ont toujours pas l'air de se décider à revenir, constata Lug en mettant une main en visière pour observer le groupe agglutiné.

— Laissons-les. Quand ils verront que nous sommes dressés sur la Coque, ils viendront. Que veux-tu qu'ils fassent d'autre ?

Ils s'entraidèrent pour grimper sur la Coque considérée comme vide mais ce ne fut pas sans appréhension qu'ils se penchèrent avec précaution sur l'ouverture, pour tenter de regarder à l'intérieur. Ils ne distinguèrent pas grand-chose. Une sorte de pulpe tapissait la paroi et y adhérait solidement sur une grande épaisseur. S'enhardissant, Gael s'allongea sur le ventre et passa franchement la tête à l'intérieur, se retenant au bord. Il se retira prestement et se mit à rire en regardant Lug qui attendait, les sourcils levés.

— Rien... Elle est parfaitement vide et bien à nous, Lug. A nous, entends-tu ?

— Comment est-ce, dedans ? demanda Lug, curieusement amorphe.

— Fais comme moi... regarde... C'est étrange... C'est à la fois immense et tout petit. Cela ne donne pas l'impression d'être clos. Ce n'est ni une maison ni un puits ni une grotte... L'impression est autre..., je ne peux pas la définir, acheva Gael en réprimant un frisson.

Lug serra ses deux mains l'une contre l'autre avant de s'allonger à son tour pour regarder l'intérieur. Il demeura à observer un long moment et, quand il se redressa, ce fut pour passer une main hésitante sur son front ruisselant.

Gael semblait hypnotisé par les reflets arrachés aux aigrettes du Flotteur par le Soleil et ne prêta pas attention à l'attitude de son ami. Ce ne fut qu'en réalisant le trouble que trahissait sa voix qu'il le toisa, interloqué. Lug, pour la première fois depuis qu'il le connaissait, lui apparut désespéré.

— Ni immense... ni petit..., sans dimension... Comme si on voyait un autre ciel... Un autre monde... Il y avait des images, des pensées...

— Que dis-tu ? demanda Gael en fronçant les sourcils, comme s'il tentait de se remémorer un détail oublié.

— Tu n'as pas senti ? La Coque semble vide et pourtant...

— Tu veux dire quelle est occupée par un ou des esprits ? demanda Gael d'une voix qu'il eût voulu assurée mais qui trahissait en fait une véritable panique.

— On ne voit rien... mais on devine une., non... deux présences...

— L'oiseau Enix a pu laisser une trace ou un message, supputa Gael en avalant péniblement sa salive.

— Carmenta nous le dira peut-être, affirma Lug en se levant pour poser une main respectueuse sur le fût violacé du Flotteur.

Il pensait découvrir le contact du bois et fut surpris de ce qu'il ressentit au point de retirer vivement ses doigts. Son geste fut surpris par Gael qui approcha après avoir hésité.

— Touche, conseilla Lug à voix basse en frottant ses paumes l'une contre l'autre.

Gael effleura le pied robuste, puis posa franchement une paume puis la seconde. Contrairement à son ami, il retrouva alors

toute son assurance et sa sérénité et ce fut avec un sourire totalement délivré des angoisses des instants précédents qu'il se tourna vers les silhouettes minuscules de leurs compagnons qui revenaient lentement pour gesticuler et les appeler à grands cris.

Lug l'observa, surpris, posa ses deux mains sur le pied du Flotteur, se concentra, chercha, ne trouva pas et allait renoncer en hochant la tête avec regret et incompréhension lorsqu'il sursauta, ses paumes hésitantes affermirent leur contact. Il ressentit une étonnante impression de paix, de calme, de force, de puissance qui balaya d'un coup les miasmes de la peur encore épars. Quand il revint à côté de Gael et posa la main sur l'épaule de son ami, celui-ci ne dit mot, sachant que ce qui vivait, caché dans le Flotteur ou la Coque, invisible mais présent, venait de transmettre le message de paix et d'encouragement à Lug.

Les garçons et les filles ne se hâtèrent pas de revenir, anxieux de l'accueil qu'allaient leur réserver ceux qui avaient osé affronter l'horreur et le mystère, bravant ce que les Gardiens eux-mêmes semblaient avoir ignoré. Elene, autant que Sygwen, souffraient dans leur orgueil de femmes autant que dans leur conscience de femelle, d'avoir abandonné l'homme choisi à l'instant du plus grand danger et, cependant, ni Lug ni Gael ne parurent attacher d'importance particulière à cette défection.

Au contraire, ce fut avec une hâte fébrile qu'ils hissèrent les deux jeunes filles sur la Coque, à leur côté, puis tous leurs compagnons silencieux et vaguement intimidés. Sans explication, à tour de rôle, ils les obligèrent à se recueillir contre le fût violet du Flotteur pour, dirent-ils simplement, reprendre confiance. Et, chaque fois, le phénomène survint, le calme emplit l'esprit dérouté, la sérénité se substitua à la tension nerveuse et le groupe se ressouda.

Quand ils se retrouvèrent peu après autour de la Coque Porteuse, ils s'en écartèrent de quelques pas, mais, cette fois, sans que leurs mains se quittent, formant une seule ligne unie par ces doigts amicaux par lesquels se transmirent d'étonnants messages, alors qu'ils admiraient dans leur splendeur le Flotteur et la Coque, éclairés en plein par le Soleil dans la moitié de sa course vers l'horizon. Ils virent la forme oblongue et le bouquet d'aigrettes de lumière, mais également les concepts de femme... couple... homme... mère... père... protecteur... amour... désir... vie... mort... Vie encore et toujours... Chacun et chacune reçurent une part de ce qui devait être transmis afin que sa destinée s'accomplisse, puis, avec douceur, comme une onde caressante, le contact s'éloigna et les jeunes gens se retrouvèrent

entre eux, fous de la joie de la réussite, d'une victoire remportée non sur la Coque ni sur son Flotteur mais sur eux-mêmes.

Aussi promptes à chanter qu'à s'effondrer en larmes, les filles accompagnèrent Gil, chargé de dégager les épieux qu'il convenait de récupérer pour le long voyage du retour. Elles lui crièrent force encouragements et conseils mêlés de rires pour une tâche qui n'avait plus rien d'inquiétant et Elene se rendit compte de l'erreur qu'elles commettaient en observant le visage fermé, presque crispé de Gael et en constatant que Lug paraissait aussi sombre que lui. Elle comprit instantanément et sut attirer l'attention de Sygwen sur l'attitude de leurs hommes de bientôt. Elles cessèrent de manifester bruyamment et se rapprochèrent doucement. Gael jeta un regard en coin vers son ami qui se mit à rire sans relever les yeux.

— Enfin, murmura-t-il quand le bras de Sygwen, doux et tiède, vint s'appuyer contre le sien.

— Pardon...

— Non... Il faut seulement que tu restes près de moi pour que je sois certain de mériter des dons inouïs faits par les dieux aujourd'hui. Nul n'a jamais soupçonné qu'il pouvait exister autre chose qu'une Coque et un Flotteur et nous savons maintenant que dans ceux-ci se trouvent des forces, des puissances, actuellement bénéfiques.

— Oui... Et c'est pour cela que vous ne devez pas nous quitter, acheva Gael, car la connaissance sera peut-être donnée à un moment imprévisible et nos femmes doivent la recevoir dans le même temps que nous.

CHAPITRE VI

LA VEILLÉE

Carmenta et Héliogarde, enveloppés dans la laine immaculée de leur tunique, sortirent du Temple côte à côte, se tenant par la main, comme chaque matin, pour affirmer à la face de l'univers qu'ils œuvraient ensemble, en communion de sentiments, unis pour former l'entité bisexuée du couple. Avec l'approche de l'An Nouveau et l'accumulation des signes et présages de bouleversement, Carmenta semblait brûler d'une flamme croissante, comme si elle voulait transmettre à l'homme qui était le principal Gardien de l'almucantar, la force de résister à l'épreuve qu'elle pressentait. Une épreuve difficile, pour ne pas dire tragique.

Les plantes délivraient leurs essences subtiles avec une violence inhabituelle, bouleversant le fragile équilibre des unions au point que l'Augure redoutait de quitter l'enceinte du Temple pour sa longue tâche quotidienne auprès de ceux ou de celles qui attendaient son réconfort. Les retrouvailles, quel que soit le moment, devenaient rite d'amour, comme si, malgré l'impossibilité absolue d'obtenir un tel résultat, les Gardiens de l'almucantar avaient décidé de se survivre en une descendance.

Et l'aube ne les accueillait pas las ni brisés par la brièveté des heures de véritable repos, mais, au contraire, dans un état de plénitude physique et cérébrale dont ils étaient parfaitement conscients. L'âcre senteur des feux de camp montait jusqu'à la plate-forme de basalte depuis les foyers disséminés sur le versant que le Soleil illuminait durant la journée. Le peuple entier se trouvait désormais réuni. Les communautés éparses sur le monde avaient rejoint l'Aiguille, accourant comme chaque année à l'appel de la trompe. Les premières arrivées, celles dont le parcours était le plus long, occupaient les landes hautes, immédiatement sous la plate-forme du Temple.

Cela faisait une rouge de jours que le Gardien soufflait dans la trompe géante, au début de la nuit, pour que le son porte jusqu'aux limites du monde. Et, par précaution supplémentaire, des couples de griobagots parcouraient le monde, appelant au rassemblement, avertissant les Sentinelles, les enfants, les vieillards, les femmes, les hommes, que l'An allait se terminer à l'instant où le Soleil serait au zénith d'un jour proche et que l'An Nouveau qui venait du futur serait crucial pour le peuple. Après les longs appels de la trompe, vibrants,

impérieux, des sons brefs, espacés, indiquaient le nombre de nuits restant avant la fin de l'An Coulant. La veille au soir, seul l'index, le pouce et le majeur avaient été abaissés et tenus longtemps dans l'autre main. Le peuple en avait justement déduit que, pour qu'il ne reste qu'un temps si court, il fallait que le Flotteur et la Coque Porteuse soient en vue.

L'aube naissante découpa la terrible silhouette lointaine du Toit du Monde et, durant un moment, sans durée mesurable, un point extrêmement brillant, plus éblouissant que n'aurait pu l'être un astre-étoile, apparut à la place du sommet soutenant le ciel. Carmenta se cramponna au bras d'Héliogarde.

— Le signe ! Hélio, le signe dont parlent les Dits... Celui que personne jamais ne découvrit... Il nous est offert... La lueur qui vient du Toit du Monde et annonce le changement. Notre peuple va connaître un destin étrange..., fait d'incertitude et d'attente..., d'espoirs et de regrets... Il essaimera enfin..., la faute étant expiée.

— J'ai vu, répondit-il, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Les images et les pensées s'enchaînent. Nous parvenons à un carrefour du temps et de l'espace. La Tradition rejoint la légende, comme nous en fûmes instruits par ceux qui nous transmirent la connaissance. En cela, tu as raison. Les astres vagabonds, ces éternels errants à la course incertaine, s'alignent sur les traces invisibles d'Hesper et du Soleil. Demain... et le jour qui suivra demain, le signal brillera au sommet du Toit du Monde, pour annoncer que le temps est venu. Ensuite, il ne brillera plus pour une éternité. Qu'avons-nous fait, Carmenta, pour mériter d'officier en un tel moment de la vie du peuple ?

— Nous l'aimons et nous existons.

— D'autres l'aimèrent autant que nous et ceux qui nous succéderont l'aimeront plus encore, peut-être...

— Nous nous aimons et les Invisibles le savent...

— L'amour est de tous les temps, comme la haine et le chagrin, la joie et la peur...

— Nous sommes les Gardiens, unis, vivants, désignés, en un moment clé du temps alloué à notre peuple.

— Oui... Mais pourquoi nous ? Ne ressens-tu pas cette angoisse devant ce fait ? Toi, moi, nous ne sommes pas... les autres, tous les

autres..., même si nous appartenons au peuple... Nous sommes le présent, avec le fait devant nous, nous sommes... je ne parviens pas à l'exprimer...

— Mais si, tu exprimes parfaitement ce que chacun ressent quand il vit. Car je crois, moi, que nous ne sommes rien de plus que des témoins heureux..., même si nous faisons de notre mieux pour sembler jouer un rôle dans l'événement. Hélios ! Vois ! là-bas... le Flotteur, s'écria la jeune femme en tendant son bras nu vers la lueur qui gagnait le Levant sous une couche de petits nuages mamelonnés.

Cette clarté croissante auréolait une tache piriforme qui ne pouvait être que le Flotteur. La Coque demeurait invisible au ras de la brume matinale. Une fumée verticale transperçait celle-ci tout près du Flotteur, mince trait éraflant l'aube.

— Ils ont franchi les Monts-Frontière durant la nuit, s'étonna Héliogarde. Comment ont-ils fait ? Les Sentinelles ne peuvent avoir pris le risque de voir les Drogars se lancer sur leurs traces... Vois... Ils ont progressé d'une lieue après le franchissement de la passe.

— Es-tu certain qu'ils ont emprunté celle-ci ? demanda Carmenta en faisant une moue exprimant nettement son doute.

— Quel autre passage pourraient-ils avoir emprunté ? Il n'en existe aucun de praticable puisque jamais les Drogars, malgré leur férocité, n'ont réussi à nous inquiéter.

— Non, en effet, jamais, murmura Carmenta en accentuant sa moue dubitative.

— Que cherches-tu à me faire comprendre ? demanda Héliogarde en serrant plus fort son bras autour des épaules rondes de sa compagne.

— Tu le sais très bien. Les Drogars ! Ne crois-tu pas que les djorbs, les andrinopes, les flonx et tous les animaux du monde intermédiaire possèdent une autre consistance que les Drogars et montent une garde autrement impitoyable que les Sentinelles parmi les glacis de roche ? Enfin ! nos jeunes sont revenus et ils sont parvenus à traverser, de nuit, les Monts-Frontière... Quand la nuit est tombée, Hélios, nous avons longuement observé, alors que le Soleil éclairait en plein et nous n'avons rien vu... Ils sont pourtant là. Et je continue à avoir peur parce que rien ne se déroule exactement comme les autres années.

— Peur ? reprocha-t-il doucement, quelque peu ironique.

— Oui... Je voudrais tant qu'ils soient tous présents. Qu'ils n'aient pas eu à payer le tribut presque habituel au monde intermédiaire... Tu comprends ?

— Nous ne pouvons rien contre les dieux qui décident. Nous avons instruit avec minutie, avec cœur, avec amour... Et que feras-tu quand seront désignés les Messagers et que tu verras partir, toi... comme moi..., comme le peuple entier qui ne comprendra pas, deux Messagers, deux jeunes... pour sans doute ne jamais revenir ?

— Ils reviendront cette fois, je le sais, je le sens, cria-t-elle si violemment qu'il sursauta. Et si je n'en étais pas certaine, je... je crois que je m'opposerais au départ.

— Tu ne veux pas dire que tu t'opposerais aux Invisibles ? s'exclama-t-il à son tour.

— Qui dit que ce sont les Invisibles qui imposent ce départ? Mais, de toute manière, cette fois, ils reviendront.

— Les signes s'accumulent, Carmenta, mais demeurons prudents et humbles. Nous ne sommes que les Gardiens d'une science disparue dont nous tentons de conserver intactes quelques bribes..., rien de plus.

— Jamais tu n'as dit cela, remarqua-t-elle, saisie.

— Je l'ai souvent pensé et ce qui se passe est suffisamment important et unique pour que nous puissions avouer, face au ciel et aux Invisibles, nos doutes, nos craintes, nos croyances, notre foi également. Cela ne nous écartera pas de la route... droite que nous avons suivie jusqu'à présent sans jamais dévier, lucides et sereins.

— Tu allais dire... la route droite et blanche, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua-t-il. J'ajouterai que je ne pense pas que ce soit un signe mais une préoccupation extérieure née d'un rêve que nous ne parvenons pas à interpréter. Les jeunes vont avoir besoin de notre calme et de notre assurance, car je prévois que leur retour va provoquer quelque tumulte parmi nos Anciens... Les Odocs respectent scrupuleusement la Tradition.

— Je crois que c'est nous qui aurons besoin d'assurance et de calme pour affronter les arrivants, murmura-t-elle avant de s'écrier : ça y est ! ils sont repartis.

Paupières plissées, il observa un moment puis acquiesça. La Coque Porteuse glissait sur un lit de brume comme si cette dernière avait eu la force de la porter et de la pousser en avant. Il demeurerait impossible de repérer les câbles qui la retenaient, mais Héliogarde fit remarquer à sa compagne que la Coque suivait une route absolument rectiligne, sans jamais dévier ni contourner.

Quand le Soleil s'arracha enfin à l'étreinte des maléfices de l'antimonde, les cris montèrent de la foule campant sur les pentes orientées au Levant. La rumeur enfla et les Gardiens aperçurent les formes de ceux qui couraient dans la lande haute, se rassemblant pour observer la Coque et le Flotteur.

— Ils seront ici avant que le Soleil ne parvienne au zénith, estima Héliogarde.

— Est-ce un signe ?

— Je ne le pense pas, sauf s'ils s'engagent sur la plate-forme au moment précis où l'ombre sera la plus courte... car ils ne disposent d'aucun moyen pour mesurer le temps avec exactitude.

— Sauf en leur âme... et s'ils sont aidés, murmura l'Augure.

— Le crois-tu vraiment ?

— Je l'imagine possible.

— Alors, cela sera peut-être.

— Si les jeunes foulent les images du basalte au milieu du jour, les auspices seront infiniment favorables au peuple, t'en rends-tu bien compte ?

— Oui... mais eux... ils ne peuvent le savoir.

— Et s'ils le pressentaient... ou mieux... s'ils en avaient la certitude ?

— Je ne cesse de m'émerveiller d'exister en cet instant, chuchota-t-il avec humilité.

Certains, parmi la foule qui s'agglutinait, aperçurent les Gardiens, drapés dans leur robe de blancheur et des hurlements les saluèrent tandis qu'une forêt de bras s'agitaient. Ils saluèrent, non comme le voulait la Tradition, d'un ample geste du bras droit, mais comme les y poussa une impulsion irrésistible, venue d'ailleurs, en

inclinant leur corps, puis en s'agenouillant sur la terrasse haute pour se prosterner, afin de faire comprendre au peuple qu'ils lui appartenaient entièrement et que c'était pour lui seul qu'ils œuvraient, recherchant une vérité timide et perdue. Et ce fut compris.

Malgré la surprise intense ressentie par tous et surtout par les Anciens, le cri monta, puissant, ample, chaud, confiant, et les Gardiens se relevèrent, se tenant par la main, figure unique vouée à la communauté.

La brume fut chassée par le vent du matin, si léger que c'est à peine si l'on en sentait le souffle, mais si parfumé que les hommes comme les femmes s'en enivrèrent. Le Flotteur étincelait de blancheur. Il demeurait impossible de distinguer les liens et, bien entendu, les jeunes qui trottaient en évitant les arbres, accrochés au câble-relais par des ceintures, mais la Coque resplendissait, orangée, bien horizontale, superbe.

— Ils trottent comme des gazelles, admira Héliogarde. Ils ne vont pas tarder à sortir des arbres et seront visibles... Enfin !

— Tu as vraiment hâte de les compter, constata-t-elle d'une voix sourde.

Il se tourna vers elle, sourcils froncés, chercha ce qui brillait dans ses yeux, comprit et soupira en hochant lentement la tête.

— Oui... j'ai hâte... Mais également confiance.

— Contestataires, ils étaient, rappela-t-elle.

— Ce n'est rien qu'une envie de croire d'autres mystères, de penser d'autres vérités, d'imaginer d'autres rêves, de réaliser d'autres vies que ceux ou celles qui ont précédé, sans tenir compte des habitudes et des déviations apportées par celles-ci. Sans tenir compte non plus des véritables dangers et des expériences... Mais... les premiers du peuple, ceux qui le fondèrent, sur quel passé bâtirent-ils ? Nous ne le savons pas... Nous ne faisons que l'imaginer à partir des Litanies et des Dits. C'est bien peu... Je refuse de juger, quel que soit le sentiment des Odocs. Nous fûmes jeunes, ils seront un jour, bientôt... avec l'union et l'enfant qui suivra, des adultes..., avec la conscience de l'être devenus. Ils agiront en connaissance de cause.

— Et tu porteras responsabilité de leur avenir, soit que tu aies donné le conseil, soit que tu t'en sois dispensé, fit-elle remarquer.

— N'est-ce pas juste ?

— Si, à partir du moment où tu l'admet.

— J'ai toujours accepté mes responsabilités, Carmenta, je ne les éluderai pas aujourd'hui, alors que tout nous indique que la crise est imminente. Mais je ne renierai pas non plus le passé ou, plus exactement, ceux qui vécurent ce passé que plus rien, jamais, ne ramènera et qui bâtirent, lentement, patiemment, ce qui permet aux jeunes qui arrivent, la critique et le refus, mais aussi une autre réussite.

La foule poussa un mugissement et les Gardiens de l'almucantar se portèrent vers l'angle de la terrasse dominant les colonnes de basalte étirées par les forces cachées dans la terre lors du commencement du monde. Les enfants s'étaient élancés sur les pentes comme une nuée de passereaux, insoucieux des épines, des buissons et de l'existence du sentier, dévalant tout droit vers les silhouettes encore minuscules qui venaient de sortir de l'ombre des végétaux et qui entamaient la montée vers le Temple.

Carmenta ferma un instant les yeux et pria avec ferveur les dieux invisibles. Héliogarde remua le sac à nombres et, instinctivement, l'Augure plia ses doigts, l'un après l'autre, au bruit clair de la chute de chaque pierre blanche tombant dans le sac. Elle poussa un énorme soupir lorsque la dernière pierre tomba. Ses paupières se relevèrent sur la vision brouillée de la lueur éclatante du ciel devenu bleu et lumineux. Sans un mot, Héliogarde cueillit les deux larmes du bout d'un doigt, un peu grondeur. Il ne chercha pas à triompher car la même crainte ne l'avait pas épargné.

Les jeunes gens se retrouvaient comme au départ et le Gardien sourit à une image. Il fut, un instant très bref, certain de connaître exactement une phase importante de l'avenir, mais quand il voulut expliquer sa vision à Carmenta, il ne retrouva ni l'image ni son sens, glissés hors du temps, insaisissables.

— Mais était-ce gai, triste, fort, grave ? demanda l'Augure, anxieuse.

— Je ne sais... L'éclair ne laisse pas de trace, il surprend, on l'a vu mais on ne peut le décrire... C'est un peu cela.

L'ombre du mesure-temps glissa de deux traits sur la dalle de granit servant d'horloge et l'eau coula patiemment dans la clepsydre, confirmant l'avancement du jour. La Coque Porteuse, oblongue, orangée, vivante, féminine, approchait, soulevée vers le ciel par le Flotteur étincelant comme s'il avait possédé sa propre source de

lumière, enveloppant la forme orangée dans la souple texture de son pied violet, robuste et sûr.

Les cordes retenaient l'un et l'autre, se réunissant en un faisceau prolongé par un double câble, lui-même accroché aux brins des harnais. Les jeunes gens avaient respecté la Tradition et la longueur du câble correspondait exactement à celle de la falaise de basalte précédant le Temple.

L'allure des arrivants se ralentissait, soit que la fatigue ait commencé à frapper, la pente devenant plus rude, soit qu'ils aient voulu marquer l'importance de cette arrivée ou encore, comme la pensée en effleura brusquement Héliogarde, que l'horloge spirituelle pressentie par Carmenta ait fonctionné et que la volonté d'atteindre la plate-forme au passage du Soleil au zénith ait été inscrite dans les impératifs du destin.

Les traits creusés, ruisselants de sueur, couverts de meurtrissures, les captifs de la Coque Porteuse eurent un regard, ensemble, pour les deux silhouettes blanches immobiles sur la terrasse haute du Temple, puis se penchèrent de nouveau en avant pour haler les cordes. Les ceintures formées par celles-ci, malgré la mise en place de morceaux de fourrure, avaient entamé la peau et même la chair par le frottement incessant et la traction continue, ajoutant des stries sanglantes aux écorchures causées par les épineux et les branches.

Ils étaient nus, poussiéreux et sanglants, dents serrées sur leur douleur, entraînés par une volonté indomptable et Carmenta les trouva merveilleusement beaux en se répétant tout bas cette définition étrange qui s'imposait à elle depuis qu'ils avaient atteint le bas de l'Aiguille :

« Les captifs de la Coque Porteuse... »

A les voir en ce moment, il devenait impossible d'assurer qu'ils avaient capturé l'ensemble Coque et Flotteur, alors qu'il paraissait beaucoup plus logique de considérer que cet ensemble les utilisait pour être conduit à l'emplacement d'où il allait quitter ce monde pour l'antimonde, le jour de l'An Nouveau. Malgré ses efforts de raisonnement, Carmenta ne parvint pas à se défaire de cette impression et en fit part à Héliogarde qui ne répondit pas mais hocha affirmativement la tête, paraissant fasciné par la marche des jeunes gens. Engagés l'un derrière l'autre sur le sentier à la pente de plus en plus accentuée, attachés par couple à la boucle de retenue, ils dépensaient leurs dernières forces pour maintenir un équilibre précaire entre leurs six couples afin que la tension ne soit pas

brusquement insupportable par l'un d'entre eux.

Le Flotteur d'abord, la Coque Porteuse ensuite, dépassèrent le niveau de la plate-forme, et le groupe, exténué, entreprit la dernière partie de l'ascension, escaladant du même pas automatique, court, les mollets noués, l'étroit raidillon terminal. En ce moment, approchant de leur but, ils ne ressentaient plus ni peine, ni crainte, ni joie, peur ou fatigue, mais seulement une exaltation croissante, enivrante, avec la certitude enfin acquise d'avoir emporté la grande épreuve de leur vie.

Quand Héliogarde et Carmenta, descendant de la terrasse pour prendre place au centre du cercle de pierre sur lequel étaient gravés les signes, s'immobilisèrent, le Gardien n'eut besoin que d'un regard pour constater que l'horloge à ombre indiquait le moment exact du passage du Soleil au zénith. Le son triomphant de la trompe annonça alors au peuple que la Coque Porteuse était enfin parvenue à destination. Puis le Gardien de l'almucantar passa la trompe à l'un des griobagots et, avec l'aide de Carmenta et des autres griobagots, il commença à libérer les arrivants, attachant le lien de retenue aux blocs percés disposés régulièrement à l'intérieur du cercle gravé.

Ils s'occupèrent en premier d'Etelle et d'Yve parce que leur couple se trouvait placé devant le signe rappelant l'Œil du Bélier. Carmenta perçut aussitôt la fatigue écrasante des arrivants au tremblement nerveux de leurs membres et à leurs dents serrées à en faire grincer les mâchoires. Elle aurait voulu hâter les gestes, activer les griobagots, mais le rite était trop important pour être négligé et jusqu'à ce que les derniers, Sygwen et Lug, aient été enfin délivrés, aucun des arrivants ne quitta la place à laquelle il venait d'être libéré, malgré le Soleil qui rayonnait et dont la chaleur était absorbée par la roche, malgré l'émotion profonde, silencieuse, religieuse du peuple maintenu à l'écart, au pied de la falaise de basalte mais suivant par les crieurs placés de proche en proche le déroulement de la cérémonie.

Héliogarde, après s'être penché sur l'horloge à ombre, vérifia l'indication de l'astrolabe, attendit encore quelques instants, puis fit un signe. Le griobagot qui l'assistait à cet effet lui tendit la trompe et le son, ample et vigoureux, dénoua les tensions. Comme les hurlements montaient autour de la plateforme, les jeunes arrivants s'écroulèrent ensemble sous le Flotteur gigantesque aux aigrettes gonflées de Soleil.

Avec la lenteur calculée des gestes prévus par le rite immuable, les Gardiens quittèrent leur tunique de laine, reçurent des griobagots les jarres contenant baumes et aromates, parfums et onguents qui

furent disposées autour des tuniques blanches étendues sur la roche même et, durant que le Soleil poursuivait sa course, ils lavèrent et pansèrent les corps inanimés que les griobagots transportaient ensuite à l'intérieur du Temple sur une civière d'osier.

Quand le dernier fut enfin posé avec douceur sur la natte épaisse, Héliogarde et Carmenta se purifièrent à leur tour, puis les griobagots entreprirent la préparation du foyer qui serait allumé à la nuit tombante. Le bois sec était amassé de longue date, par essences, dans le bûcher accolé à la seconde coupole du Temple, et il suffisait de le disposer suivant les proportions prévues par la Tradition pour qu'il soit capable de fournir une chaleur soutenue après avoir dispensé une lumière intense. Les essences des plantes cueillies par les fillettes impubères dirigées par Carmenta chargeraient l'air de leurs pouvoirs spécifiques, d'où le soin que l'Augure apporta à disposer le thym, les branches de romarin porteuses de fleurs mauves, les bouquets de lavande, l'anis entêtant et toutes les autres espèces apportées par brassées, origan, sarriette ou serpolet, genévrier ou fenouil, susceptibles de mélanges subtils avec la complicité des flammes.

— La nuit sera longue et émouvante, soupira l'Augure après avoir déposé un dernier bouquet de germandrée et avoir pris du recul pour vérifier la composition du foyer.

— Tu la redoutes ? demanda Héliogarde, parfaitement serein et décontracté.

— Oui... Ils ont donné tout ce qu'ils possédaient, superbement et généreusement, dans une communion d'esprit et de sacrifice qui fait leur force. Ils sont unis par des liens aussi puissants que ceux qui retiennent le Flotteur à la Coque. Jusqu'à l'ultime instant de la défaillance, alors qu'ils ne pouvaient plus contrôler leurs réflexes, ils sont demeurés unis. Leurs corps étaient absents que leurs esprits s'enlaçaient... J'ai perçu leurs appels muets et vu leurs derniers gestes... Je les vois encore... Yole s'est détournée vers Maho, Gael a tenté de prendre la main d'Elene, Sygwen a tendu des bras sans force vers Lug...

— Etelle a pu appeler Yve...

— Joric avait la main de Mylene entre les siennes lorsqu'ils se sont écroulés.

— Loren a reçu Gil contre elle et ils sont tombés sans se désunir...

— J'ai perçu les appels psychiques dont sans doute ils n'eurent pas conscience, mais qui provenaient du plus profond de leur être... et rien de semblable n'eut jamais lieu les années précédentes, malgré les pertes, les blessures... Le courage aussi.

— Rien ne peut jamais être semblable...

— Non, Hélios, non ! Je vois, j'entends, je perçois et j'ai peur... Je me rends compte, alors qu'approche l'échéance, du bouleversement effrayant qui peut surgir de la désignation des Messagers. Mais aussi j'ai maintenant totale conscience de supporter la charge atroce d'envoyer deux jeunes, deux enfants, deux amants, suivant un rite implacable et aveugle, vers l'inconnu dont aucun de ceux qui ont tenté l'aventure, poussés par d'autres Gardiens, ne sont revenus... C'est à moi... à toi... qu'il est imposé de confier ces vies splendides à la Coque Porteuse en espérant que les Drogars, s'ils existent vraiment, les épargneront, que l'antimonde leur sera clément, que le feu ou la glace les laisseront accomplir leur mission. Nous allons conduire vers la mort deux enfants de notre peuple... et c'est insoutenable...

— Tu doutes, Carmenta !... s'effara Héliogarde à voix basse.

— Oui, je doute, je ne cesse de douter, d'interroger sans recevoir de réponse, à mesure que les signes se font plus nombreux. On ne peut nier que le rite ait un sens puisque c'est grâce à lui que le peuple vit heureux autour de la silhouette rassurante du Temple... Il est exact également que jamais les Drogars n'ont attaqué, peut-être grâce à la vigilance des Sentinelles, à la barrière infranchissable des Monts-Frontière ou à leur peur de nos réactions... Je ne sais..., je ne parviens pas à réaliser... En revanche, j'ai une certitude, quand Hesper va s'accoupler au Soleil, toi et moi présiderons au départ des Messagers... Bien jeunes, beaux et vivants...

— Arrête, Carmenta, ordonna-t-il fermement, sans élever la voix.

Elle sursauta et vint coller ses deux mains à plat sur le torse d'Héliogarde avant d'y poser sa joue. Elle soupira en sentant les doigts apaisants envelopper doucement sa nuque sous les cheveux flous.

— Si nous raisonnons suivant une logique matérialiste fonction du présent, nous serons incapables de remplir notre devoir de Gardiens de l'almucantar. Tu vois la nuit au bout de la route des Messagers... Je perçois la lumière. Tu crains de présider un rite de mort et je crois que nous aurons le bonheur insigne d'être un peu responsables d'un nouveau départ pour le peuple vers un futur

meilleur. Tu as peur parce que tu te crois responsable de la vie ou de la mort de deux jeunes que tu admires et que tu aimes..., ce qui est passionnel..., sans te demander si l'épreuve qu'ils vont traverser n'est pas indispensable à la survie du peuple..., ce qui est suggéré par les signes.

— Hélios ! protesta-t-elle.

— Laisse-moi terminer, tu as besoin d'entendre, insista-t-il sans relâcher la pression apaisante de ses doigts. L'image du sacrifice, telle que tu la présentes, avec son caractère d'inéluctabilité, me conduirait à lutter de toutes mes forces, même contre le rite ou les Odocs ou la Tradition... A nier les Dits... Heureusement, il y a ce que nous découvrons dans ce que nous ont envoyé les Invisibles depuis près d'un cycle annuel, ce que nous discernons et ne savons pas entièrement interpréter, mais qui est favorable. Souviens-toi de l'image du rêve qui nous poursuit... La route blanche et droite sur laquelle avance un couple uni qui est nous et qui, devant lui, aperçoit...

— ... Un couple uni qui demeure nous..., je sais, soupira-t-elle en se redressant pour le regarder bien en face. Je voudrais ardemment que tu aies... que nous ayons raison de respecter ce qui nous fut enseigné, pour le bonheur du peuple. J'approuve ta confiance et j'en ai besoin. Mais, jusqu'à ce que je m'éteigne, je verrai cette image magnifique de ces six couples halant l'objet... non pas l'objet... l'être... dont ils savent qu'il va conduire deux d'entre eux..., les plus beaux, les plus forts, vers un inconnu que l'expérience du passé montre impitoyable... Je ne sais pas encore qui sont ces deux, mais j'ai une impression si fortement ancrée en moi que je crois pouvoir les désigner, l'un et l'autre...

— Garde-toi d'influer sur le choix du rite, murmura-t-il.

— Je n'oublie pas... Mais je pense à eux qui vont porter l'espoir du peuple sans seulement savoir ce qu'ils vont trouver et si même, dans l'antimonde, il y a quelque chose à trouver. Et je crois que je préférerais les imaginer vivant en paix dans le giron de notre communauté... alors que, dans le même temps, je me dis que nul mieux que ceux-ci, ne pourrait apporter le message de paix et surtout revenir, quelles que soient les épreuves. Voilà... Je doute parce que je suis responsable d'un rite dont je ne suis pas maîtresse et dont je ne comprends pas les intentions volontairement cachées.

— Tu as lu pourtant ce que nous a transmis l'oiseau Enix. Tu constates que les jeunes qui dorment dans le Temple ont réussi

l'exploit du voyage sans perte, sans blessure, revenant plus unis encore qu'ils n'étaient partis... Première confirmation. Dans le ciel, les astres vagabonds s'alignent comme prévu... Tu es celle qui annonce les changements au peuple et tu doutes... Je ne peux croire que nous laisserions passer l'occasion merveilleuse offerte au peuple après des générations de pénitence pour une faute dont nous ne savons presque rien.

— J'essaie de me dire tout cela et bien d'autres choses encore pour me convaincre. Mais... Hélio... ne te rends-tu pas compte que ces jeunes... ?

— Ces hommes et ces femmes..., corrigea-t-il doucement.

— Ces jeunes, répéta-t-elle en élevant la voix, ils pourraient être mes enfants... Nos enfants...

Il tressaillit, soupira et hocha lentement la tête avec tristesse.

— Tu comprends, maintenant ? demanda-t-elle âprement.

— Carmenta, il est impossible que tu ne reviennes pas à une vision plus conforme à la nécessité et à la réalité. Que serions-nous, toi et moi, sans les songes, sans les signes, les interprétations que nous devons en tirer ? Comment espérer vivre sans connaître ce qui nous entoure ? Nous avons la chance d'être guidés par des instincts, des pensées que les connaissances transmises et à transmettre nous aident à mieux comprendre. Nous savons l'existence des Invisibles puisque nous rencontrons leur intervention à chaque instant. Or, les Messagers seront désignés par eux, les Invisibles, et non par nous. Ce sont eux qui leur ouvriront les portes de l'antimonde et...

— De toutes mes forces, et pour l'amour qui nous lie, Hélio, je veux croire... Mais comme je vais avoir besoin de ton aide !

Une couronne de feux de camp ceintura l'Aiguille bien avant la disparition du Soleil. Les chants et les cris s'espacèrent, s'estompèrent, dévorés par la torpeur du soir. Héliogarde attendit l'apparition de l'Œil du Bélier, brusquement allumé, pour bouter la flamme au milieu du bois sec, à l'endroit précis où elle pourrait s'étendre, à gauche et à droite, dévorante et crépitante, pour finalement embraser le bûcher en entier.

Les aigrettes du Flotteur, ternies par la pénombre, retrouvèrent leurs vertus étincelantes à la lumière rouge et or. Carmenta et Héliogarde allèrent revêtir d'autres tuniques immaculées avant de se

rendre à l'entrée de la plate-forme de basalte pour y accueillir les Odocs qui attendaient patiemment.

La lente procession des sages suivit le chemin prévu par un cérémonial immuable pour gagner les degrés menant au siège circulaire. Ils s'installèrent sur ces degrés, les hommes à la gauche du foyer, les femmes à droite, en nombre égal, un rouge et deux blanches pour chacun des sexes. Tous avaient revêtu la robe de laine immaculée et leurs yeux usés par l'âge se levaient avec ferveur vers la chose étrange que retenaient les câbles. Tous se souvenaient du temps, à la fois si proche et si lointain, devenu insaisissable, où, lors d'une semblable cérémonie, d'autres Anciens, des Odocs comme eux, attendaient, face au foyer, la venue des héros du jour qui étaient... eux.

Les griobagots suivirent les Odocs, puis les jeunes des années précédentes, tout d'abord les filles, le corps orné du seul collier de lysimaque, symbole du renouveau, portant des jarres d'eau fraîche, parfumée de menthe, sur des coussinets de paille nouée, reposant sur leurs cheveux déliés. Dans la lueur du feu, elles avançaient cambrées, autant par l'effort fourni pour le portage que par la volonté d'être belles et remarquées comme telles. Leur procession était passée entre deux haies humaines, à la lueur des torches de résine, et les adultes se souvenaient, eux aussi, d'un autre temps où les jeunes filles, les promises, les femmes de l'avenir, montaient lentement, rythmant leur souffle, nues et fières, ravissantes et certaines de l'être, pour assister les Gardiens de l'almucantar dans le déroulement de la cérémonie saluant l'An Nouveau et remerciant l'An Coulant.

Bien des assistants regrettaient cet âge où ils pouvaient être admis sur le basalte tiède, mais bien d'autres, avec une calme philosophie, profitaient de ce moment trop court pour faire un retour en arrière et reconnaître que la vie s'était écoulée, heureuse, comme l'avait souhaité le jeune être nu, cambré par l'effort, montant dans la lueur odorante et chaude des torches.

Portant de longues perches auxquelles étaient suspendus des paniers d'osier emplis des racines, tubercules et feuilles comestibles, ainsi que des animaux sacrifiés pour que leur chair soit consommée par les héros du renouveau, les garçons parurent ensuite, fiers et émus, luisants de l'huile de noix parfumée de lavande qui transformait leurs corps, plus aigus que ceux des filles, en matière lumineuse, violente, brûlante au reflet des flammes.

Conseillés et guidés par les Gardiens, les griobagots s'activèrent

pour préparer le festin destiné à redonner vigueur et lucidité à ceux qui dormaient dans le Temple, écrasés par la fatigue, la joie de la réussite et l'émotion du retour.

A plusieurs reprises, Héliogarde manœuvra l'armille, visant successivement les astres vagabonds, posant les repères avec l'aide de Carmenta, comparant aux signes gravés, constatant que plus rien, désormais, ne pourrait éviter que les éternels errants de l'espace et de la nuit s'alignent sur la même trace que le Soleil et Hesper.

Après chaque visée, avec déférence, Héliogarde vint expliquer la position des objets célestes aux Odocs et ceux-ci commentèrent longuement entre eux l'étonnante conjonction des chemins des astres vagabonds. Quand l'Œil du Bélier atteignit la hauteur prévue, Héliogarde fit un large geste du bras et Carmenta alluma trois torches formées de l'herbe qui éveille. Suivie d'un garçon et d'une fille porteurs chacun d'une de ces torches, puis de six griobagots de chaque sexe, l'Augure parcourut lentement le sanctuaire, saluant au passage la statue Ananda, perfection issue du passé, se pencha sur chacun des dormeurs et rejoignit Héliogarde près du foyer.

Les viandes grillaient sur les pierres plates brûlantes lorsque Etelle et Yve, se tenant par la main, parurent sur le seuil, entre les colonnes éclairées en pourpre doré par les braises centrales et les flammes latérales, maintenues hautes et claires. Ils poussèrent une sorte d'appel étranglé où se mêlaient joie et triomphe, frayeur et timidité, quête d'un appui ou d'une approbation et les autres se bousculèrent, à peine éveillés, pour tenter de voir ce qui émerveillait Yve et sa compagne.

Puis tous avancèrent comme ils avaient lutté, depuis le départ, en groupe compact, serrés les uns contre les autres, les filles protégées par le rempart des corps des hommes, étonnés que leurs membres soient encore souples ou le soient redevenus, que les crampes aient disparu, que les blessures soient devenues insensibles après avoir brûlé comme le feu et que, enfin, ils soient ensemble, propres, lisses, luisants d'huile odorante, sans remords ni rivalité, au but qu'ils avaient fait serment d'atteindre.

Ils ne remarquèrent pas la présence discrète des Gardiens, ni celle des griobagots affairés et effarés par «l'apparition de leurs héros et encore moins celle des Odocs, immobiles, semblables au granit sur lequel ils étaient assis. Ensemble, ils tournèrent silencieusement le long de l'enceinte de pierre gravée pour voir les blocs percés retenant le Flotteur et la Coque, vérifiant chaque attache comme ils avaient pris

l'habitude de le faire durant le voyage de retour. Ils levèrent leur tête pour voir la Coque Porteuse, en admirer une fois de plus la forme si douce, si féminine, unie à la somptuosité vigoureuse du Flotteur, dominateur, charmeur, étincelant. A plusieurs reprises, ils tirèrent, l'un ou l'autre, sur l'une des cordes tendues et, docilement, la Coque accepta d'osciller.

Satisfaits d'avoir constaté que tout était en ordre pour la nuit, ils se retrouvèrent, à l'issue de leur inspection, à l'endroit où elle avait débuté et prirent alors subitement conscience des autres présences. Ils avancèrent vers le banc circulaire dominant les Odocs et sur lequel se tenaient maintenant les Gardiens.

Ils s'arrêtèrent à quelques pas des premiers degrés et durent lever leurs visages pour fixer les Gardiens attentifs et graves.

— Nous sommes revenus, bredouilla Lug, stupéfait de ne pouvoir articuler parfaitement la phrase cérémonielle si souvent répétée, ni même ce qui suivait et qui aurait apporté la preuve qu'ils n'avaient pas perdu leur volonté de contester.

— Avons-nous été dignes de nos Anciens ? demanda Gael sans parvenir à contrôler le tremblement nerveux de sa voix.

— Vous êtes le sang nouveau du peuple et vous êtes au cœur du peuple, répondit Héliogarde selon le rite. Infiniment dignes des Anciens, ceux qui sont vivants et ceux dont l'esprit nous protège.

— Cette place est la vôtre, poursuivit Carmenta. Vous êtes encore las et vous avez besoin de retrouver vos forces. Approchez-vous du foyer et restaurez-vous avant que nous entendions votre récit, la manière dont vous avez capturé la Coque Porteuse. Dans ma mémoire et dans la Tradition, je n'en ai pas découvert de plus belle, de plus grande, de plus parfaite que celle-ci, ajouta l'Augure, faisant volontairement une entorse au cérémonial.

Ils se laissèrent guider par les griobagots, devenus aussi respectueux envers eux que s'ils avaient revêtu la robe blanche des Gardiens, mangèrent les premières bouchées offertes avec difficulté, puis la jeunesse, le bonheur de se retrouver ensemble en vainqueurs, l'ambiance, les parfums s'unirent pour chasser l'inquiétude, la timidité et même l'angoisse des premiers moments. Ils dévorèrent à grands coups de dents et retrouvèrent force et joie. Les herbes choisies par Carmenta pour mêler leurs principes aux mets consommés apportèrent une vitalité supplémentaire qui délia les langues et, c'est au moment où ils commençaient à se remémorer mutuellement les incidents de la

quête, qu'Héliogarde et Carmenta apparurent auprès d'eux, se plaçant le dos au foyer. Les griobagots jetèrent des fagots de bois noirs et les flammes, plus courtes, éclairèrent les visages.

— Avant de poursuivre le repos auquel vous avez droit, dans de Temple, libérez-vous du récit qui brûle vos lèvres, conseilla Héliogarde, tandis que Carmenta cherchait à lire les regards brillants.

Les garçons s'entre-regardèrent, brusquement privés de parole, cherchant le courage dans les exhortations véhémentes des filles, ne parvenant pas à se décider. Brusquement, Elene se leva, fit quelques pas puis revint se placer au centre du demi-cercle formé par le groupe.

— Moi, je vais conter, déclara-t-elle d'un ton où Carmenta discerna un défi.

— Va, nous t'écoutons, accepta l'Augure.

Droite comme la statue Ananda, ne bougeant que ses mains longues et fines et ses avant-bras flexibles pour rythmer ou mimer son récit, la jeune fille créa en quelques instants un envoûtement si puissant que l'Augure perçut l'émotion d'Héliogarde assis à son côté.

Peu à peu, le buste et la tête d'Elene s'animent à leur tour, accompagnant les expressions modelées par les mains dansantes. Les voix du groupe, à l'unisson, montèrent, apportant un fond sonore et grondant, soulignant la précision d'un geste, le prolongeant d'un murmure approuvateur, accentuant certains passages, atténuant ceux qui n'étaient pas jugés unanimement essentiels, faisant revivre les véritables moments d'émotion, ceux durant lesquels ils avaient eu à lutter, non pas contre des ennemis ou des fauves, mais contre leur inexpérience, leur jeunesse, leur peur, avec pour seul objectif la réussite de l'entreprise pour le bonheur du peuple.

Carmenta perçut le contact. La gorge nouée par la surprise, elle leva instinctivement les yeux vers l'ombre imprécise que retenaient les cordes et fut affolée en percevant l'écho mental soutenu par la voix d'Elene. Infatigable, celle-ci, ruisselante maintenant de sueur, luisante et irréelle, mimait la naissance de l'oiseau Enix, aperçue de trop loin, mais cueillie dans les récits de Lug et de Gael qui chuchotaient ensemble ce qu'elle reprenait avec passion.

L'Augure frissonna en recueillant distinctement l'approbation de ce qui lui sembla un esprit amical réfugié dans la Coque Porteuse, à moins que cela n'ait été un Invisible utilisant ce moyen pour communiquer exceptionnellement avec les Gardiens.

Elle tenta d'attirer l'attention d'Héliogarde sans rompre le lien ténu, mais, à la pression de sa main, il ne répondit pas, se contentant d'afficher un sourire satisfait. Sollicitée à la fois par son désir de communiquer avec son compagnon, par l'intérêt du récit ininterrompu psalmodié et mimé par Elene et le groupe entier, autant que par les étranges lueurs traversant son entendement, l'attention qu'elle portait à l'ensemble se désagrégea brutalement et elle se retrouva seule, cherchant désespérément à renouer les fils rompus.

Ses lourds cheveux sombres aux reflets fauves fouettant l'air à chaque mouvement convulsif de sa tête, Elene racontait la longue marche du retour, ce qui avait été la véritable épreuve pour leur amitié et leur amour, haletant sous l'effort, les deux mains crispées sur les meurtrissures qui marquaient encore ses seins moites, gémissant sous la torture des cordes qui arrachaient la peau tendre du ventre, de la poitrine, des bras crispés pour alléger cette douleur et si forte devint la persuasion, si juste fut le ton que tous, dans le groupe, gémissent à ces souvenirs proches. Ils ressentirent de nouveau, comme Elene, les crispations affreuses des muscles noués qui ne répondaient plus à aucune sollicitation, sauf à la voix confuse, ronronnante, persuasive, chaude, sensuelle, amoureuse... Amicale... non, amoureuse, du groupe. Ils eurent la bouche desséchée, craquelée, emplie de fiel et leur vue se brouilla sous la sueur et les larmes ruisselant du corps luttant pour vaincre les trahisons des arbres happant le lien unique reliant la Coque porteuse à ses captifs.

— Assez ! cria Carmenta en se dressant d'un bond pour courir à Elene, rompant le charme dangereux.

Elle prit les mains de la jeune fille qui vacillait sur ses longues jambes dorées, parvenue au bout de sa résistance physique et inconsciente du fait.

— Tu as tout dit, avec l'essence même de ton cœur, avec l'âme de votre groupe, assura l'Augure en écartant les mèches brunes pour entourer de ses mains le visage creusé par la passion et plonger son regard dans celui, tacheté d'or, d'Elene.

— Non..., haleta celle-ci ; je n'ai rien dit. C'est le groupe... Nous... Jamais nous n'avons été plus unis que ce soir et si l'épreuve devait finir en cet instant, nous serions immensément récompensés par ce que nous en avons retiré.

— Fassent les dieux et les Invisibles qui nous observent depuis les astres-étoiles que rien, jamais, ne dénoue ce qui fut uni dans l'épreuve, lança en écho la voix devenue rauque de Sygwen, ses deux

bras levés vers le ciel, comme si elle avait su à qui elle s'adressait et ce qu'elle devait en attendre.

Héliogarde broncha pour la première fois en percevant la violence de la volonté ainsi exprimée, mais il ne put entendre le message que Carmenta reçut au même instant. Les mains de l'Augure se crispèrent violemment sur les épaules d'Elene et, durant le temps de deux inspirations, nul n'aurait pu dire laquelle des deux soutint l'autre. Pourtant, ce qui était transmis n'apportait pas le désespoir, seulement le tourment d'un choix encore différé. L'Augure se ressaisit sous le regard étrangement inquisiteur de la jeune fille.

— Que t'ont-ils révélé ? demanda Elene à voix basse, sans presque remuer les lèvres, si bien que personne ne se douta qu'une question venait d'être posée.

— Aie pitié !... Espère, je t'en prie, espère, balbutia Carmenta, trop bouleversée pour parvenir à retenir une grimace de souffrance.

— J'ai... nous avons tous une confiance entière en toi, répondit Elene, surprise et attristée.

— Tu le peux, assura l'Augure en reprenant son souffle et un peu de sérénité. Va, retourne dans le groupe, ils attendent et s'inquiètent.

Elene sourit, se détendit et rentra docilement dans le groupe, aussitôt resserré sur elle. Gael la regarda dans les yeux, simplement, et ce fut tout. Heureuse et troublée, elle s'appuya plus lourdement contre lui, écartant ses cheveux pour sentir le contact de l'épaule du garçon contre sa joue.

— Carmenta..., pouvons-nous parler ? demanda Sygwen alors que l'Augure venait de retrouver sa place à droite du Gardien de l'almucantar.

— Vous êtes maîtres des mots et des pensées dans cette enceinte protégée par la Tradition, répondit l'Augure. Les Odocs écoutent et tireront des enseignements, nous entendrons et conseillerons suivant nos connaissances, mais la parole est libre.

— Les signes que tu as tirés du récit sont-ils favorables au peuple ?

— Oui, au-delà de toute espérance. Ils s'ajoutent à d'autres, nombreux, que nous avons déchiffrés durant votre longue absence. Et certains d'entre eux devront encore être étudiés.

— En trouves-tu qui nous concernent ?

— Probablement...

— Favorables ?... Au peuple ou à nous ?

— Au peuple, donc à vous, répondit doucement mais fermement Héliogarde, devant Carmenta. Personne ne peut espérer être favorisé par les Invisibles. Chaque homme, chaque femme demeure maître de son destin dans la limite de ce que la Tradition et les usages, fruits d'une longue expérience, ont tracé.

— Hors ces règles traditionnelles, cela veut dire que le destin peut être imposé, constata Sygwen. Nous devons suivre les usages et nous conformer aux règles sous peine de sanctions inexprimées.

— Critiques-tu ce que les Anciens et nous, les Gardiens, t'avons enseigné ?

— Je ne sais pas... Il ne me semble pas que cet enseignement soit complet.

— Tu veux dire que nous conservons par-devers nous des connaissances que vous jugez pouvoir exiger ?

— Pas tout à fait, intervint Lug dont la voix parut étrangement ferme aux Gardiens comme aux Odocs. Il se peut que certains mystères soient effectivement vôtres et que la sagesse s'oppose à ce que nous en recevions connaissance. Mais nous pensons que, en plus de ce qui s'est perdu dans le passé, les Gardiens comme les Odocs conservent pour eux ce qui devrait être partagé par tous.

— Oui... Je pourrais te faire remarquer que ce raisonnement pêche parce qu'il renferme une contradiction essentielle. Je me contenterai de te répondre que nous conservons, en effet, comme le plus précieux des trésors, ce qui nous est transmis pour que les hommes et les femmes formant le peuple vivent heureux sur ce monde, malgré les dangers, grâce à la protection des Invisibles. Nous ne gardons aucun secret particulier, car à quoi pourrait-il servir ? S'il y en eut, ceux qui en étaient dépositaires, jugeant de leur inutilité, ne les transmirent pas. Nous délivrons tout ce que nous savons à ceux et celles qui peuvent recevoir l'information, à mesure que la vie avance et que le passé apporte une certaine expérience indispensable. Que du savoir ait été perdu, c'est probable. Mais nous n'en sommes en rien responsables.

— Je ne suis ni juge, ni sage, ni devin, mais suffisamment

sensible pour comprendre ce qui me manque et ne devrait pas me manquer.

— Nous avons vu s'ouvrir la Coque et sortir l'oiseau Enix, récita Gael lentement. Il étendit ses ailes au Soleil et la fumée verte l'a emporté comme un fêtu dans le vent, jusqu'au sommet des arbrerocs. Depuis toujours, des jeunes se sacrifient pour ramener cette Coque Porteuse et permettre à l'An Nouveau de débiter sous des auspices favorables. Et personne n'a jamais raconté avoir aperçu la naissance de l'oiseau Enix dans la Coque. Selon l'enseignement de la Tradition, l'oiseau Enix est unique et naît sur le Toit du Monde... Il est le messager de l'ailleurs, à la fois du monde et de l'antimonde... et nous l'avons vu naître dans le monde intermédiaire... Pour nous seuls... Sans avoir été prévenus de cette éventualité par ceux qui possèdent le savoir. Ce n'est qu'un exemple..., mais pourquoi ?

— Voilà bien le type de raisonnement apparemment exact mais dépourvu de fondement, expliqua Héliogarde, heureux que l'inexpérience des jeunes gens lui permette de reprendre l'avantage, perdu depuis que Sygwen avait entamé la discussion. N'avez-vous donc pas imaginé que l'oiseau Enix pouvait se servir de la Coque comme les Messagers s'en serviraient bientôt ?

Ils levèrent le front, intrigués, se regardèrent avec des moues diverses, puis Lug, les sourcils froncés, admit :

— Je n'y avais pas pensé... Cela peut être exact, encore que je me demande quel besoin l'oiseau sacré peut avoir de la Coque Porteuse pour descendre des hautes branches des arbrerocs vers le sol...

— Deuxième affirmation qui peut être sans fondement, Lug, remarqua Héliogarde. Lequel d'entre vous peut affirmer que la Coque venait du sommet des arbrerocs ?

— Mais... nous l'avons tous vue ! se récrièrent les jeunes gens.

— Oui, corrigea Sygwen... Mais elle aurait pu venir d'ailleurs puisque nous ne distinguons pas les cimes... Par exemple... depuis le Toit du Monde...

— Je préfère cette hypothèse, concéda Héliogarde.

— Ce ne sont que des hypothèses ou des réponses négatives, rien qui apporte une explication logique, un début de certitude, reprocha Lug avec un soupir de dépit.

— Etrange réaction ! Voyons... constatons ensemble..., vous jugerez ensuite librement. Vous étiez une rouge et deux blanches de jeunes venus quérir une Coque Porteuse dans l'immensité du monde intermédiaire et vous avez pu constater que l'on n'apercevait pas les limites de la forêt des arbrerocs, qu'il était donc impossible d'en calculer ni même d'en imaginer le nombre. Nul ne pouvait prédire, pas même les plus doués d'entre vous, où et quand vous toucheriez cette lisière. Et, cependant, c'est devant vous, au moment précis où vous l'attendiez, que tomba la Coque Porteuse. Est-ce réellement plus étonnant que le fait qu'elle ait abrité le messenger ailé ? Cela ne vous convainc-t-il pas de la puissance, de l'intelligence, de la volonté des arbrerocs ? Avez-vous oublié qu'ils sont des créatures, autres, mais vivantes ? Qu'ils sont en relation avec les dieux et les Invisibles ?

— Nous sommes persuadés que les Invisibles nous observent, affirma Gael, mais dans ce que tu viens de nous présenter comme une preuve, bien des vérités, des réalités vous sont connues et nous échappent parce que vous ne voulez pas nous les révéler. Nous fûmes privilégiés, bien que nous n'ayons pas accepté de suivre toute la Tradition, mais l'insatisfaction demeure. C'est ainsi que nous nous demandons pourquoi tous et toutes nous ne pourrions entendre et chercher à interpréter les Litanies et les Dits ?

— Ce serait contraire à tout ce qui nous a précédé, s'écria Héliogarde. On ne peut interpréter qu'en toute lucidité, hors des préoccupations usuelles. Comprendre les Dits exige une concentration psychique intense qui ne s'improvise pas. Tu ferais beaucoup mieux de te demander si l'oiseau Enix, en choisissant cette Coque et pas une autre, parmi toutes celles qui se détachent des arbrerocs, n'a pas voulu se montrer une seconde fois à vous pour préparer l'esprit de ceux qui seront Messagers. Car le jour qui suit demain, Hesper va masquer le Soleil et deux parmi vous, choisis par ce qui protège le peuple, partiront pour ramener un jour la certitude que nous pouvons essaimer, comme cela fut prédit et que les Drogars acceptent la paix.

— Ou bien ne reviendront pas, répliqua posément Sygwen.

— Les deux Messagers auront connaissance de plus de vérités que nous n'en apprîmes dans notre vie, poursuivit Héliogarde sans s'arrêter à la remarque de la jeune fille.

— Et pourquoi ne partons-nous pas tous, en groupe, ou même le peuple tout entier ? demanda violemment Maho.

— Pour la même raison qu'il n'y a que deux Gardiens, un Temple, un monde, un antimonde, un Soleil..., répliqua Héliogarde.

— Cela n'est pas pareil.

— Carmenta..., récite-nous le psaume du passé dans la Litanie d'Anxie, nous y avons droit, quémанда Elene.

— Il est réservé aux Odocs... et je vais accepter ta requête, soupira l'Augure. Mais souvenez-vous : celui qui veut tout connaître des secrets de l'univers sans avoir acquis la sagesse détruit la vie. Celui qui veut voler avant que ne lui poussent les ailes brise son corps et son âme. Ecoutez donc les mots transmis depuis la naissance du peuple :

Ils cherchèrent à capturer le Soleil.

Ils usèrent la vie du monde et parvinrent

[auprès du Soleil.

Si près qu'ils furent brûlés et avec eux le

[monde.

Et furent brûlés ceux qui ne voulaient pas

[capturer le Soleil.

Et furent brûlés ceux qui ne savaient pas que

[le Soleil existait.

Il ne resta presque rien que le Soleil acceptât

[d'épargner.

De ce peu, pourtant, les Anciens formèrent

[le noyau origine du peuple.

En tout temps, souvenez-vous, l'orgueil comme

[le Soleil, rend aveugle.

— D'autres encore, pria Sygwen en levant ses mains jointes.

— Non... Nous commettrions une faute inexpiable en vous plaçant devant des obstacles que vous ne pourriez en aucun cas franchir.

— C'est donc cela ? demanda la jeune fille, désespérée.

— Nous sommes là pour vous aider, vous conseiller, vous soutenir chaque fois que vous faites appel à nous ou que nous percevons la nécessité de vous apporter notre assistance. Nous ne pouvons agir en sens contraire. Les hommes du passé périrent et avec eux leur peuple, leur monde, parce qu'ils furent présomptueux... C'est une évidence à la fois limpide et cruelle.

— Nous ne sommes pas présomptueux, protesta Lug. Nous sommes seulement conscients d'exister et de ne pouvoir profiter que d'un seul présent apporté par le futur. Nous voulons avoir plus de connaissances des secrets de l'univers pour avoir le droit de faire certains choix que nous estimons essentiels, sans que les rites, inexplicables, donc imposés, nous en empêchent.

— Et tu crois qu'avouer cela face aux Odocs et aux Gardiens n'est pas une forme d'orgueil ou de présomption ? demanda Héliogarde, réellement surpris.

— Non... pas du tout. C'est un jugement qui vous est propre s'il existe ainsi. Vois-tu, Hélio vénéré, l'épreuve nous a ancré dans une voie rectiligne, blanche et droite...

— Lug ! cria Carmenta...

— Oui ? s'étonna le jeune homme.

— Rien... Continue, soupira l'Augure en baissant la tête et serrant ses mains l'une contre l'autre.

— Nous avons la certitude de la ligne de vie que nous voulons suivre. Les Messagers seront désignés et nous respecterons... dans le principe, le choix... Mais je peux affirmer que personne ne nous obligera à nous séparer pour monter une garde inutile aux frontières du monde. Durant les heures où, en groupe, nous avons obligé la Coque Porteuse à nous suivre, nous avons réfléchi et échangé nos idées. Il ne peut y avoir de place pour nous, avec ces idées, dans le peuple tel qu'il est conçu... Plutôt que de risquer la séparation, nous repartirons, en groupe, vers l'antimonde, à la recherche des Drogars. Nous essaierons..., nous chercherons le contact... Et qui sait si nous ne serons pas récompensés ?

— Cette hypothèse est trop horrible pour ne pas être autre chose qu'une réaction de révolte sans contrôle ! s'exclama Carmenta. Vous ne pensez plus qu'à vous et oubliez le peuple après avoir risqué votre existence pour lui. C'est illogique et odieux.

— Pas du tout, selon mon point de vue, riposta doucement Elene. Et, quand les Messagers seront partis, en précurseurs, nous, les femmes, nous encouragerons les hommes, nos hommes, à tenir le serment.

— Quel serment ? demanda l'Augure avec angoisse.

— De demeurer fidèles à ce que nous avons décidé dans l'épreuve.

— Jamais les Invisibles n'accepteront une telle folie ! protesta Carmenta.

— Nous n'avons pas voulu les mêler à nos décisions, assura calmement Elene. Notre serment ne lie que nos consciences respectives, mais sa force n'en est que plus grande.

— Il reste à peine une grande journée avant le choix des Messagers... Ils seront désignés dans les moments précédant leur départ, comme le veut le rite. Quand la Coque Porteuse aura disparu..., nous écouterons de nouveau et commenterons vos décisions surprenantes, annonça Héliogarde en se levant. J'espère que d'ici là d'autres signes, d'autres manifestations de la bienveillance des Invisibles nous apporteront le soutien dont tous nous avons besoin.

— Une question, alors, avant de regagner le Temple, supplia Sygwen d'une voix changée. Carmenta..., peux-tu nous dire, toi qui saisis l'avenir, si les dieux auront pitié de nos couples ?

L'Augure ferma les yeux. Elle retint son souffle puis exhala avant de laisser passer le pieux mensonge :

— Oui, Sygwen.

Il y eut une sorte de gémissement collectif, comme si les jeunes gens regrettaient qu'elle ait accepté de fournir une contrevérité et Carmenta en fut horrifiée. Elle regretta cet engagement qui trahissait son désarroi et sa faiblesse devant leurs volontés unies, mais il était trop tard.

L'Œil du Bélier effectua encore une course importante avant que les Odocs, graves et recueillis, reprennent le chemin de la communauté, au pied de l'Aiguille. Carmenta et Héliogarde demeurèrent seuls auprès de l'armille géante, interrogeant anxieusement le ciel. Ils ne découvrirent aucune indication nouvelle et s'attardèrent en errant à pas lents autour de l'enceinte, écoutant les bruits étouffés montant vers eux depuis les foyers éparpillés sur les

pentés. L'un comme l'autre ressentait un malaise indicible que Carmenta se décida enfin à tenter de chasser.

— Hélio... J'ai eu connaissance d'une faible partie d'avenir, annonça-t-elle, alors qu'ils regardaient au loin, depuis la terrasse haute, en direction du couchant.

— Tu ne m'as rien dit ? s'étonna-t-il.

— J'ai tenté de te faire comprendre au moment où cela est survenu, mais je pense que je pouvais seule être contactée, expliqua-t-elle en racontant ce qui lui était arrivé durant la cérémonie.

— C'est... elle ? demanda-t-elle en levant la tête vers la grande ombre immobile au-dessus de la plate-forme... Et c'est pour cela que tu as menti aux enfants, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas certaine d'avoir menti, mais ils l'ont cru et ce ne sont plus des enfants, Hélio. Sans leur volonté de ne rien faire qui puisse nuire au peuple, ils seraient déjà tous unis. Ce qui les retient et les a retenus encore, ce soir, cette nuit, c'est l'incertitude concernant le choix des Messagers. Le problème est horrible pour eux. Ils sont littéralement suffoqués par le désir d'aimer alors qu'ils savent que, peut-être, deux de leurs couples seront brisés pour l'éternité. Ils pouvaient justement choisir de prendre ce qui était encore possible ou, au contraire, de parvenir jusqu'à la séparation sans action irréversible. Ils ont librement choisi cette seconde solution.

— Crois-tu vraiment que leurs couples seront préservés ? demanda-t-il timidement, comme si à son tour il redoutait d'entendre le contraire.

— Je vais essayer de te transmettre ce que j'ai capté... Les jeunes... pressentent que deux couples seulement peuvent être concernés par le choix et celui-ci viendra du verdict de la statue Ananda. Car, pour le garçon, le rêve de Bleunven s'est imposé à tous, y compris à Gael et à Lug... En revanche... entre les femmes..., les jeunes filles, il en est deux seulement qui frôlent la perfection voulue par le rite... et tu vois lesquelles. Ce qui m'a contacté, alors que j'avais peur, n'est pas hostile à ces jeunes couples de promis. Bonté, calme, certitude, renouveau, plénitude... amour... Voilà ce que j'ai senti.

— Il est malgré tout impossible de savoir, n'est-ce pas ?

— Je veux ne pas m'être trompée et je dois te répondre : aie confiance.

— Quelle fille sera choisie par Ananda ?

— Sygwen est la réplique flamboyante d'Elene mais possède sur elle un infime avantage quand on la compare à la statue.

— Le garçon ?

— Bleunven te l'a indiqué et la pierre noire le désignera... Cela aussi m'a été confirmé.

— Alors ?

— Alors... je ne sais... Quelque chose va survenir... car la décision de la pierre noire et de la statue Ananda, si elle désigne un autre que l'amant, une autre que la femme choisie, tuera plus sûrement que le djorb le plus sauvage.

— Et cela ne paraît pas te troubler, maintenant que nous en discutons, constata-t-il, intrigué.

— Non... Hélios... Gael et Elene seront Messagers... Ils ont un allié puissant et sûr que je ne sais pas identifier mais que je perçois, présent... Oui... ici... autour de nous..

— Et la statue Ananda ne peut indiquer que Sygwen, répéta Héliogarde machinalement

— Oui, comme la pierre noire désignera Gael.

— Carmenta, explique...

— C'est impossible... maintenant. Je sais... mais je ne peux pas expliquer ce que le futur dévoilera. J'ai confiance et je voudrais que tu partages cette confiance, chuchota-t-elle en se serrant très fort contre le Gardien de l'almucantar.

Devant les couches disposées sur le sol du temple, ils passèrent comme des ombres, dans la faible lueur des torches d'ambre et ne furent pas étonnés de constater que les jeunes gens, dans leur sommeil, avaient les attitudes d'amour des couples unis.

CHAPITRE VII

LES MESSAGERS

Les présents affluaient depuis le début du jour et une double file de griobagots assurait leur transfert jusqu'à la dalle de la terrasse haute. Suivant les indications d'Héliogarde et de Carmenta, Lug et ses compagnons avaient détaché les liens retenant la Coque Porteuse et halé lentement celle-ci et son Flotteur dans le clair-obscur de l'aube, afin que la manœuvre soit plus aisée, la traction étant moins forte. Une frêle passerelle de bois unit l'opercule de la Coque orangée à la terrasse. L'anneau à trancher fut alors installé pour permettre de libérer la Coque Porteuse d'un seul coup de hache appliqué sur le billot mis en place contre le bord de l'ouverture, maintenu ouvert par un coin en bois.

La tresse de cordage entoura le pied du Flotteur et fut solidement ligaturée. Puis les cordes furent passées par-dessus cet anneau et ramenées au sol où leurs deux bouts furent arrimés aux blocs de granité de retenue. Quand l'équilibre des tractions fut obtenu, les anciens liens furent ôtés et l'envol de la Coque Porteuse ne dépendit plus que du tranchant libérateur.

Une rouge de fois, la pierre à mesurer les charges compensa ce qui allait être chargé dans la Coque, en commençant par les outres d'eau et les vivres. Une échelle légère joignant la passerelle au fond couvert de pulpe permettait de descendre sans difficulté les nombreux fardeaux disposés ensuite dans l'ordre prescrit par l'expérience.

Puis, devant des billots tous semblables, sur lesquels étaient posées des tresses identiques, les jeunes gens s'exercèrent longuement, filles comme garçons, à porter sans hésitation et de la manière la plus appropriée, le coup précis et tranchant. D'innombrables silex jonchèrent bientôt le sol mais les bras ne cessèrent de frapper que lorsque la nuit survint.

Les astres-étoiles furent allumés, les astres vagabonds apparurent, qu'Héliogarde observa en se servant de l'armille, bien que leur parfait alignement soit désormais visible sans avoir besoin de le contrôler avec l'instrument. Durant le repas frugal qui suivit, l'Augure mêla du suc de l'herbe à sommeil dans l'eau de boisson afin que ceux qui allaient avoir à supporter la tension de la terrible journée du départ puissent trouver le repos.

Dans la nuit, sur la dalle de granité, les Gardiens veillèrent. Et, sans se hâter plus que tous les autres jours du passé, le Soleil s'arracha aux visions de l'antimonde. Les pentes de l'Aiguille s'animèrent. Les Odocs recommencèrent l'ascension lente et pénible de la voie menant à l'enceinte sacrée.

Ils s'ordonnèrent comme le voulait le rite et se placèrent sur le cercle de pierre gravé portant l'almucantar. Héliogarde, droit dans sa tunique blanche, se tenait devant l'horloge à ombre et, à plusieurs reprises mais vainement, il chercha à apercevoir Hesper. Selon les repères, le Soleil serait recouvert exactement lors de son passage au zénith et il convenait que les Messagers soient prêts pour ce moment très court durant lequel le Flotteur bondirait dans la nuit établie pour lui.

Quand la trompe sonna, les griobagots se divisèrent en deux groupes. L'un, celui des filles, se dirigea vers le Temple dans lequel il disparut. L'autre, celui des garçons, entoura le Gardien de l'almucantar dressé au centre du siège d'observation céleste. La trompe appela deux fois de suite et les jeunes gens sortirent du Temple, suivant Carmenta hiératique, portant les pierres du choix dans le sac de cuir.

Si l'Augure avait revêtu la tunique blanche prescrite, les jeunes, au contraire, apparurent nus, le corps enduit de baume odorant et réconfortant. Héliogarde les regarda et eut brusquement pitié de leur expression d'émotion intense. Ils étaient épaule contre épaule, par couple, et le Gardien eut la révélation d'une vérité terrifiante qu'il avait refusé d'admettre deux nuits auparavant. Le choix de la pierre comme celui de la statue pouvaient créer un drame plus horrible que la disparition des précédents Messagers.

Pourtant, le cérémonial se poursuivit, garçons et filles entrèrent dans le cercle sacré, puis, avec une hésitation si visible que le Gardien eut peur qu'ils n'acceptent plus la règle, ils se séparèrent et s'installèrent entre les Odocs assis comme eux sur le cercle de pierre.

La statue Ananda, portée par les jeunes griobagots, fut ensuite amenée dans le cercle, face au levant, et la trompe sonna une fois encore. Sygwen, Elene et leurs compagnes furent invitées par Carmenta à venir se présenter auprès de la statue et leur chair dorée entra en opposition visuelle avec la blancheur mate de la pierre. A voix basse, Carmenta transmet les directives et les jeunes filles, le visage dénué d'expression, mais les yeux brûlants de détermination, commencèrent la lente ronde de l'épreuve, autour de la statue immuable en ses formes auxquelles les leurs étaient simplement

comparées. Ainsi l'avaient voulu ceux qui avaient fondé le peuple et leur volonté était respectée.

Une première fois, Carmenta arrêta la ronde lente et oppressante. Les mains des Odocs se levèrent. Yole, Etelle, Mylene et Loren quittèrent le cercle pour reprendre leur place entre les Anciens sans que leur visage ait trahi un soulagement quelconque. Il sembla même à Héliogarde que les jeunes filles paraissaient plus tendues, comme si elles connaissaient déjà le choix définitif, le verdict de la statue, et le redoutaient.

Sygwen et Elene, sur un signe affectueux de Carmenta, reprirent leur marche, le regard absent, ne cherchant même pas celui de l'homme quelles aimaient, indifférentes à la perplexité croissante des Odocs. Quand Carmenta les arrêta de sa main levée et posée sur leur bras puis qu'elle saisit la main droite de l'une et la gauche de l'autre, les deux jeunes filles se trahirent par un même sursaut de terreur que la pression insistante des doigts de l'Augure calma difficilement.

Retenant près d'elle Elene qui haletait en tentant de cacher son désarroi, Carmenta poussa Sygwen vers la statue en lui demandant d'une voix calme et douce :

— Regarde simplement Ananda, Sygwen, c'est tout... Elle va décider.

Comme son amie, Elene demeura quelques instants face à la statue, incapable d'en apercevoir les traits, obscurcis par la brume issue de son émotion. Puis elles se retrouvèrent, l'une à droite, l'autre à gauche de Carmenta, penchées vers l'Augure, comme si elles avaient quête sa protection.

Les Odocs semblaient désorientés et leurs regards exprimaient le doute et la stupeur quand celle d'entre eux qui conservait la vue la plus aiguë malgré son âge se leva.

— Sygwen... Merci, Carmenta.

D'une seule voix, les Odocs répétèrent :

— Sygwen.

Et celle-ci, comme Elene, fut persuadée que pas un, hors la première à décider, n'avait pu distinguer la subtile différence entre les corps des jeunes filles. Elene avait pâli au point que Carmenta s'effraya et la soutint en lui tenant le bras.

— Courage, chuchota-t-elle dans l'oreille proche de ses lèvres.

Elene étouffa un sanglot, un seul, et reprit un visage aussi froid que celui, insensible, de la statue. Puis, alors que Sygwen demeurerait immobile, condamnée par le rite à attendre la décision du choix des Invisibles auprès de l'Augure, son amie regagna sa place sur le cercle de pierre.

L'horloge à ombre indiquait qu'il ne restait plus qu'un seul espace de temps avant l'union d'Hesper et du Soleil quand la trompe sonna, arrachant un frisson d'épouvante aux garçons comme aux filles.

Il ne restait qu'une chance sur six pour que Lug soit désigné par la pierre noire, et si un autre était désigné, le malheur s'abattrait sur deux couples, directement et sur les quatre autres, unis dans la peine comme dans le triomphe et, en cet instant, dans la peur de l'attente.

La plus jeune des fillettes impubères apporta avec précaution le sac du choix et les Odocs se levèrent. Le sac, ouvert, passa devant leurs yeux usés, afin qu'ils constatent qu'il contenait bien six autres sacs, plus petits, chacun contenant une pierre... Cinq blanches et une noire. Puis le sac fut apporté devant Carmenta et Sygwen, silencieuses et glacées autant l'une que l'autre. L'Augure chercha le regard d'Héliogarde et fut horrifiée de découvrir que, comme elle, il doutait au dernier moment. Elle eut un battement de paupières et la notion du devoir à remplir pour que survive le peuple surmonta la défaillance.

— Sygwen, comme l'a décidé Ananda, remets les pierres de ton choix à ceux qui attendent et parmi lesquels sera ton compagnon de voyage vers le futur du peuple. Qui choisis-tu, avant les autres ?

— Lug, répondit la jeune fille sans seulement se détourner ni chercher.

La fillette, docilement, sortit sa main du sac et alla vers Lug, posant à ses pieds le sac du choix. Successivement, les six garçons furent ainsi désignés et la voix d'Héliogarde prit le relais de celle de Carmenta.

— Désormais, les Invisibles ont désigné les Messagers. Que la pierre noire soit montrée par celui qui l'a reçue et que les Messagers se préparent pour le voyage de l'espoir !

Carmenta reçut de plein fouet, comme un coup, le mot sorti des lèvres serrées de Sygwen :

— Jamais.

Gael, le bras droit levé, montrait la pierre noire entre son pouce et son index, puis abaissait son bras avec accablement. Mais les Odocs se dirigeaient déjà vers la terrasse et Héliogarde vint se placer auprès de Gael tandis que Carmenta, au bord de la défaillance, se tenait à la gauche de Sygwen.

— Merci, Carmenta, pour tout ce que tu as fait pour nous. Tu ne pouvais lutter contre le rite, le peuple et la volonté cachée des Invisibles. Je serai courageuse jusqu'au bout, ne crains rien.

Lentement, suivis pour la dernière fois par leurs compagnons tête basse, trop assommés par ce refus des dieux pour trouver une réaction active, les deux Messagers gravirent les degrés menant à la terrasse du Temple et furent montrés au peuple tandis que sonnait longuement la trompe. La clameur monta vers eux, puissante, chaude, encourageante, terrible dans sa force et sa volonté de persuasion. Le peuple voulait... plus, il exigeait, de toutes ses forces, que les jeunes Messagers, aidés par le mystère de la Coque Porteuse, ramènent la nouvelle libératrice. Le peuple fournissait sa force, son esprit, l'union de toutes ses pensées...

Gael comme Sygwen entendirent mais leur esprit demeura clos. Ils refusèrent l'encouragement. En pivotant sur leurs pieds nus pour reprendre la marche vers la Coque orangée qui n'avait jamais été plus belle, accrochée à son Flotteur aux aigrettes dilatées par le Soleil, ils virent leurs compagnons placés au bord de la terrasse, devant la fragile passerelle de bois qu'ils allaient avoir à franchir à l'instant où la nuit complice s'établirait sur le monde, pour préserver les amours d'Hesper et du Soleil. Tous deux, à la même seconde, eurent la même pensée et se regardèrent pour la première fois depuis leur désignation. Ils se comprirent, eurent peur mais oublièrent leur détresse.

Ce fut d'un pas plus ferme qu'ils avancèrent vers la passerelle où Héliogarde les arrêta. Devant l'horloge à ombre, les griobagots attendaient, penchés sur la trace étrange de ce néant qui allait créer la nuit sous le Soleil. Puis, comme l'avait exigé le Gardien de l'almucantar, l'un d'eux leva la main.

— Soyez prêts, Messagers, l'instant approche, Hesper aborde le Soleil. Soyez porteurs des espoirs du peuple et souvenez-vous que nous vous attendrons, la vie entière.

Une modification insensible de la lumière annonça l'union céleste et la foule hurlante se tut subitement. Carmenta, les yeux

brillants, se tenait à côté de Sygwen et elle nota que les deux jeunes gens ne se tenaient plus la main. Puis l'ombre gagna rapidement, comme si la lumière du Soleil était aspirée par une divinité glacée. L'air sembla changer de substance. La sueur d'angoisse qui couvrait les corps luisants des jeunes gens les fit frissonner. La nuit devint totale en un moment et le peuple leva les yeux vers la trace disparue du Soleil, vers l'étrange couronne d'or qui signalait les amours d'Hesper et semblait vivre..., qui vivait..., le peuple entier... sauf Carmenta et Héliogarde.

— Partez, Messagers de l'espoir ! cria le Gardien de l'almucantar.

Un cri lui répondit, puis deux autres cris, plus faibles. Carmenta fut bousculée et faillit choir. Le cœur serré par une terrible appréhension, elle entendit le coup sourd de la hache sur le billot, la chute des cordes, suivie du bruit des planches de la passerelle tombant sur le basalte et, contrairement à tous ceux qui cherchaient dans la nuit la silhouette du Flotteur et de la Coque Porteuse, elle s'agenouilla, posa sa tête entre ses mains et se recueillit, attendant avec ferveur le signe, le contact, l'assurance qui devaient venir, qui allaient venir, qui ne pouvaient pas ne pas venir...

Le retour à la lumière la surprit ainsi et la voix d'Héliogarde l'arracha à sa plainte de douleur. Autour de l'Aiguille le peuple hurla, une longue clameur triomphante, fantastique, que l'Augure ignore, comme elle ignore la splendeur du Flotteur devenu tache lumineuse alors qu'il s'éloignait vers le couchant et s'élevant à une vitesse extraordinaire. Héliogarde ne comprit pas lorsqu'il la vit passer devant lui comme une folle et se jeter sur les corps inertes sur lesquels se penchaient Etelle et Yole, bredouillant des mots sans suite. Puis, quand les griobagots descendirent ces corps, suivis d'Yve, de Gil, de Maho et de Joric gesticulants, il chercha deux silhouettes, ne les trouva pas et se précipita à son tour vers le Temple.

CHAPITRE VIII

LA FIN ET LE DEBUT

Gael ouvrit les yeux, les referma, les ouvrit encore et fut convaincu qu'il s'était éteint. Il ressentit une peine intense, effrayante, car dans cet univers lumineux et doux, tiède et vivant dans lequel il s'enfonçait, sans durée, sans bruit, ne pouvait exister le seul être qu'il eût aimé contempler avant la fin. Lug avait eu la même idée que lui... Inverse, évidemment... Et il était le plus fort. Gael ne regretta pas que cet ami si cher ait été vainqueur. Contre cette volonté décuplée par la présence de Sygwen, Gael ne pouvait que subir et disparaître. Mort... Et, pourtant, cette autre forme d'être ou de néant protégeait l'esprit, les souvenirs, tel celui de ce coup terrible reçu sur le crâne alors qu'il tentait de rejeter Sygwen vers la terrasse. Il réalisa qu'il ne saurait jamais ce que serait l'avenir de ces trois êtres qu'il avait adorés d'une manière différente. Eux..., le couple ami avec lequel il voulait conquérir paisiblement l'antimonde. Et puis elle, la femme, celle pour laquelle il ressentait ce sentiment si violent que Carmenta appelait amour.

— Elene..., gémit-il en fermant ses paupières sur son inconscience.

— Gael..., tu appelles ? Réponds... vite... Tu as appelé..., cria une voix trop connue, de plus en plus fort, si fort qu'il poussa un autre gémissement avant de se résigner à ouvrir de nouveau les yeux.

Il tressaillit et une douleur physique aiguë lui arracha un cri. Il se tordit plusieurs fois sur lui-même, la douleur passa par un brusque paroxysme et disparut instantanément, le laissant inerte, sur le ventre, haletant, le visage dans une sorte de tissu si moelleux que tout son corps ne pesa plus rien.

Il sentit les mains fébriles qui le palpaient, cherchaient à le retourner et fit le mouvement attendu.

— Tu es morte aussi ! Toi... Elene... Pourquoi ? murmura-t-il, suffoqué par la peine et la stupeur.

Elle ouvrit la bouche toute grande, comme si elle allait pousser un hurlement, puis le rictus se transforma, les fossettes se creusèrent et le rire éclata, un rire interminable, comme le cri des oiseaux du renouveau ou le bruit de l'eau entre les pierres, loin de la cascade.

— Gael..., tu m'entends, tu me vois, tu peux me toucher... Mais regarde ! cria-t-elle en prenant doucement la main laissée libre par la position du blessé pour la placer à l'endroit le plus proche du cœur, sous son sein gauche.

Il demeura un moment sans parler, puis le battement lent, régulier, puissant, transmit le message.

— Elene..., parle. Où sommes-nous ?

— Dans la Coque Porteuse. Nous sommes les Messagers.

— Lug et Sygwen ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle en hochant négativement la tête. Quand la nuit est tombée ou plutôt quelques instants avant, j'ai aperçu le regard de Lug. Il brûlait comme le feu et j'ai compris qu'il avait la même pensée que moi... Bondir, te jeter au loin, prendre ta place avec sa femme. Nous avons dû agir ensemble, lui et moi. J'ai crié en heurtant Sygwen et j'ai senti que tu te battais contre Lug. Il y a eu un cri et tu es tombé en arrière dans la Coque. Plus personne ne se trouva sur la passerelle. J'ai sauté dans l'ouverture, accroché les barreaux de l'échelle, tranché la tresse de retenue puis dégringolé sur toi quand l'opercule s'est violemment refermé. C'est tout... Nous avons été guidés, menés, tout au long de ces jours, et je crois que Carmenta savait... dans les tout derniers moments... Elle seule. Et maintenant, nous allions découvrir, toi et moi, l'antimonde, puis convaincre les Drogars... pour recevoir dignement les autres... Lug, Sygwen, Maho, le groupe, quoi, quand ils viendront, car ils ne renieront pas le serment !

Gael demeura étourdi, incapable de répondre, s'habituant à la curieuse lueur émanant de la paroi de la Coque.

Sa compagne approcha une outre d'eau et le fit boire avec précaution en le regardant avec une expression si brûlante qu'il se troubla.

— Où as-tu mal ? demanda-t-elle en demeurant à genoux sur la pulpe tapissant le sol comme le reste de la Coque.

— Je ne sais pas. En revenant à moi, j'ai eu affreusement mal... ici... dans le dos.

— Oui, quand je t'ai remué, la première fois, tu as hurlé si fort que j'ai été terrifiée, avoua-t-elle. Mais maintenant, que sens-tu ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Il essaya de remuer avec d'infinies précautions, puis un peu plus amplement, s'étonna et ramena ses genoux sous lui, stupéfait de ne plus percevoir la douleur. Quand il se redressa sur un coude, elle leva une main pour le mettre en garde et, comme il souriait, pour la rassurer, elle posa une main sur ses lèvres, prête à crier.

Il n'y eut aucune plainte, seulement un murmure de joie et d'étonnement quand elle le vit debout, bien assuré sur ses jambes, plus beau qu'elle ne l'avait jamais vu, son corps rayonnant de la même lumière que les parois, mais avec moins d'intensité. Il ne restait aucune trace des ecchymoses qu'elle avait longuement bassinées durant la perte de conscience du garçon et le sourire de celui-ci, maintenant, celui des lèvres mais aussi celui des yeux, disait des choses affolantes qu'il fallait qu'elle entende, qu'elle comprenne.

Ni elle ni lui ne perçurent que le temps, pour eux, perdait toute signification, dans le cocon de force placé entre eux et le monde extérieur par la Coque Porteuse. Ils ne furent pas plus capables de juger du changement de rythme de leurs mouvements que de celui régissant leurs organes intérieurs.

Ce qui se passa durant un instant, un jour, une année, sans qu'ils soient à même de le savoir, totalement soumis à la puissance bienveillante du Flotteur et de la Coque Porteuse. Mais, parce que c'était prévu par ce qui guidait la nef vivante, leurs mains se prirent avec une infinie lenteur..., leurs corps se cherchèrent et surent se trouver, s'enlacer, jusqu'à ce qu'une houle de flammes les enveloppe. Ils cherchèrent à assouvir leur soif d'aimer et découvrirent qu'elle créait la faim d'aimer. L'énergie contenue dans leur nef laissa s'accomplir la totalité de l'acte d'amour, jusqu'à l'éblouissante découverte et, seulement alors, elle bloqua le cours du temps autour des merveilleuses structures humaines.

Des liaisons invisibles s'établirent à une échelle infiniment petite et cependant suffisamment efficaces pour que l'ensemble organique et cellulaire de l'entité humaine bisexuée soit maintenu en parfait état, tout prêt à réagir quand serait venu le moment, s'il venait un jour.

Car le Flotteur, malgré sa force et son amour pour la Coque qu'il soutenait, n'était pas dieu lui-même, seulement instrument, vivant, certes, mais soumis aux lois physiques qui régissent l'univers. Il affronta les tempêtes glaciales au-dessus des surfaces liquides, venant à proximité de celles-ci lorsque la nuit ne permettait plus à ses aigrettes de se charger de l'énergie solaire, remontant aussitôt le jour

levé, indifférent à la présence des nuages à peine capables, pour lui, d'atténuer le rayonnement de l'astre.

Suspendue à lui, échangeant sans un instant de répit, sans la moindre interruption, les merveilleuses images constituant leur vie commune, la Coque Porteuse souffrit de ses souffrances lorsque la foudre frappa, toute proche, chargeant à la limite de rupture les fragiles textures rayonnantes. Elle eut peur de sa peur lorsque les vents terribles, au milieu de l'antimonde, les bousculèrent entre des pics déchiquetés qui barraient la voie qu'ils suivaient, attendant le signe qu'ils recevraient, un jour, un moment de temps différent pour eux, s'ils devaient réussir ce que tant d'autres avant eux n'avaient pu mener à bien, faute de disposer de la semence merveilleuse qu'ils protégeaient de toutes leurs forces réunies.

Le temps passa, inconvenablement long ou court, selon l'échelle des êtres et des esprits, des genres, des espèces et des règnes. Le temps s'écoula mais la roche ne s'aperçut même pas du passage de cet instant. Le temps courut et des milliards de peuples infinitésimaux crurent et disparurent, ayant réalisé leur mission dans la construction universelle. Et sans cesse la Coque orange alimenta les corps enlacés, unis, ne formant qu'une entité, le couple, à la fois mâle et femelle, source de la vie d'une espèce protégée de ce qui menait le Flotteur et la Coque. Le premier tirait la vie du Soleil par des aigrettes brillantes et transmettait cette vie sous forme d'amour à la Coque dont le métabolisme transformait l'énergie en pulpe indispensable à ceux qu'elle devait maintenir dans son présent.

Des jours et des nuits, sans que ni le Flotteur ni la Coque n'oublissent la forme unique qu'ils devaient apercevoir et qui apparut enfin au loin quand le trajet eut été accompli. Nul n'aurait pu décrire la forme de cette route suivie par le fruit des arbrerocs.

* * *

Un rayon de soleil entra timidement par l'opercule, rabattu par un violent effort de volonté de la Coque dont la couleur orange avait perdu de son brillant et tournait par endroits au brun mat. La lumière dorée de l'astre frôla les lignes souples des corps enlacés dans leur sommeil. Puis il toucha plus impérativement la pulpe ouatée dont l'épaisseur avait considérablement diminué et la Coque, dans cette caresse directe du grand dispensateur de l'énergie vitale sur le monde, fut un moment réconfortée. Elle savait que sa fin était proche, comme était proche celle du merveilleux compagnon de sa vie qui reprenait péniblement un peu de force, attendant que se dénoue l'événement. Ils avaient accompli l'immense périple, maintenant hors du temps la

précieuse semence confiée par l'esprit enveloppant les arbrerocs et ils attendirent dans une sorte de coma que la charge qui avait été leur raison de vivre soulage la Coque épuisée.

La lueur devint si crue que Gael la perçut derrière ses paupières closes. Il remua lentement, très lentement la main et la fit glisser sur une courbe de la hanche d'Elene. Il tenta d'ouvrir les paupières et n'y parvint pas. Il dut se voiler la face et son geste fut plus rapide. La douleur dans le dos ne sembla pas vouloir reparaître, mais la position respective de leurs corps l'étonna un instant. Puis il se souvint de la prodigieuse révélation qui les avait jetés dans le sommeil et posa un doigt hésitant sur les lèvres d'Elene qui sourirent. Elle était sa femme, comme il était devenu l'homme pour elle. Elle se tourna sur le dos, découvrit ses dents lumineuses puis ouvrit les yeux et les voila du même geste craintif que lui.

— Le rêve, songea l'un pour l'autre.

— Carmenta appelait ce rêve amour, répondit la jeune femme sans remuer les lèvres.

— Je te voue amour...

— Je t'aime, répondit-elle en riant franchement.

— Le voyage a pris fin.

— Comment le sais-tu ?

— Ne vois-tu pas que le Soleil nous baigne et que, par conséquent, l'opercule est ouvert ? Nous sommes arrivés.

— Mais où ? Nous n'avons pas connu le voyage.

— Cela n'était pas nécessaire.

Ils se levèrent, à peine engourdis et leurs regards, d'instinct, parcoururent le corps de l'autre avec l'impression nouvelle de découvrir une merveilleuse vérité, toujours offerte alors que jamais soupçonnée jusqu'alors. Leurs gestes furent maladroits mais identiques et la vie qui demeurait dans la pulpe leur fournit l'excitant indispensable pour leur redonner pleine conscience. Ils cherchèrent autour d'eux, effarés de ne plus rien découvrir de ce qui avait été déposé pour le grand voyage, ni armes, ni vêtements, ni eau, ni vivres, rien. La Coque était nue, comme eux.

— Nous sommes autres, Gael, exprima Elene par la seule

douceur de son regard aux paillettes d'or.

— Crois-tu que ce soit possible ?

— Pourquoi pas ? Soupçonnais-tu ce que nous offrait l'amour en nos corps ? Nous avons dormi dans la Coque... Elle aussi a changé. Elle est plus vaste..., le sol est devenu moins moelleux. Viens, il nous faut découvrir les Drogars de l'antimonde.

Il se hissa par l'échelle et sortit la tête, puis le buste. Elene perçut l'intensité de son étonnement et se hissa à son côté, parvenant à se glisser contre lui en le ravissant par ce contact. Ils contemplèrent, sidérés, l'immense barrière des arbrerocs, reconnaissables entre tous, bien alignés, éclairés par le Soleil et, en tournant la tête pour mieux se repérer sur un espace connu, ils découvrirent la forme irréelle d'une montagne noyée dans la brume lointaine, aux courbes si parfaites qu'elles semblaient inconcevables et dont la partie supérieure devenait d'un blanc de plus en plus éclatant pour se terminer par un sommet luisant.

— On dirait le Toit du Monde, souffla Gael, médusé.

— Peut-être est-ce lui, car jamais notre monde n'a recelé de pareille montagne, estima-t-elle sagement, lui laissant le soin de s'étonner, prête à lui faire confiance en tout, pour tout.

— Vois, notre merveilleux Flotteur, s'écria-t-il en tendant le bras au-dessus de leurs têtes.

Ils le regardèrent, les yeux emplis d'une amitié si forte que le Flotteur flétri en ressentit l'impact. Pour lui comme pour la Coque, le cycle de la vie se terminait, mais il connaissait la joie ultime, peut-être voulue par ses protecteurs, de faire connaissance avec ce sentiment unique et inattendu, la reconnaissance éperdue de deux êtres qui leur offraient, à lui et à la Coque, leur amitié.

Gael se tourna vers sa compagne, étonné de concevoir aussi clairement ce qu'avait été l'aventure de cet autre couple.

— Nous nous comprenons... Eux... savent tout, exprima-t-elle.

Il fronça les sourcils, regardant attentivement la bouche souriante et pulpeuse offerte comme pour un baiser. La jeune femme hochait vivement la tête et tenta cette fois de parler, avec maladresse puis avec assurance, aussitôt qu'elle eut retrouvé le son de sa voix.

— Nous avons appris à comprendre autrement que par des

mots.

— Crois-tu que nous serons capables de communiquer avec tous les êtres ?

— Je ne suis certaine que d'une chose : nous échangeons nos pensées sans avoir à parler. Nous avons su que la Coque et le Flotteur sont des amants, comme nous, et qu'ils nous ont aidés à remplir la première partie de la mission confiée par le peuple. Mais maintenant, le Flotteur nous presse de l'alléger afin qu'il puisse regagner au plus vite les lieux où ceux de son espèce reposent, en paix, pour l'éternité.

— Non..., cria Gael, désolé.

— Viens, aide-moi à descendre, conseilla Elene, il faut aller vers les arbrerocs, ils nous y convient.

Ils se laissèrent glisser de la Coque, l'un soutenant l'autre, mais avant de quitter la nef étrange, ils se collèrent à elle, de tout leur buste, bras et jambes écartés, pour qu'elle perçoive le battement de leur cœur et emporte loin, vers le Toit du Monde ou dans l'ailleurs, jusqu'au dernier instant de son existence, la certitude que jamais ils n'oublieraient le Flotteur éclatant et sa Coque Porteuse. Ils sentirent la Coque s'élever doucement sous la traction de l'amant fidèle et, tête levée, ils les virent s'amenuiser dans le ciel, devenant une tache, un point, puis une apparence de point, une illusion et plus rien, définitivement. Ils demeurèrent pourtant longtemps ainsi, persuadés qu'ils les verraient encore, jusqu'à ce que l'appel les touche, un appel et un remerciement vibrant.

Alors seulement, la main dans la main, ils se dirigèrent vers l'allée rectiligne, au sol parfaitement blanc, qui s'enfonçait entre deux rangées de tours géantes, les fûts des arbrerocs.

Leur silence ne dura que le temps qu'il fallut pour atteindre le troisième arbreroc, mais ce fut égal à une partie de la journée. C'est ainsi qu'ils comprirent qu'ils se trouvaient réellement dans l'antimonde, car le Soleil passait de l'autre côté des arbrerocs. Puis Elene s'arrêta subitement et retint Gael, indécis.

— Ici... C'est ici que nous devons attendre, chuchota-t-elle.

Le sol était doux et, l'attente se prolongeant, ils s'y reposèrent. L'attente durant encore, ils s'aimèrent, étonnés mais ravis de le pouvoir et de découvrir que cela devenait aussi nécessaire que la nourriture dans leur vie antérieure. Ils furent incapables d'évaluer le

temps écoulé mais, quand ils s'éveillèrent à l'unisson, ils retrouvèrent la pénombre et sa tiédeur, sourirent, se regardèrent, sourirent encore et réalisèrent en sursautant qu'ils n'étaient plus seuls. Elene se serra, effrayée, contre l'épaule de Gael qui identifia celui qui se tenait devant eux, dans le centre du cercle prodigieux de ses recrues irisées.

— L'oiseau Enix !

Dans le même temps que Gael, la jeune femme perçut le conseil amical et impératif et tous deux demeurèrent à l'endroit. où ils se trouvaient, agenouillés sur la terre blanche, leurs corps se touchant et s'épaulant. Ils ne s'étonnèrent plus de recevoir l'indication qu'ils espéraient. La voie à suivre menait vers le levant où ils seraient un jour, bientôt, rejoints.

— Mais nous sommes nus et désarmés ! s'exclama Gael, conscient de leur vulnérabilité.

— Tous les autres êtres sont nus et désarmés. Ils ne disposent que de ce que la nature leur a offert pour le combat de la vie. Usez de votre intelligence, c'est le plus sûr garant de votre sécurité.

— Il faut chasser pour vivre, manger pour vivre, objecta Gael.

— Vous chasserez, vous cueillerez les fruits des végétaux, vous tenterez de persuader la nature de vous aider.

— On ne chasse pas sans arme, on ne cultive pas sans outils, observa Elene, intriguée mais prête à admettre ce qui paraissait une gageure.

— De votre intelligence naîtront les solutions. Découvrez le site de vos amours et agissez pour attirer les autres...

— Les autres ? s'étonna la jeune femme.

— Oui, ceux qui vous rejoindront...

— Qui sont-ils ?

— Nous étions les Messagers du peuple vers les Drogars, rappela Gael.

— Est-ce d'eux qu'il s'agit ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ?

— Oiseau Enix..., qui es-tu ? demanda-t-elle brusquement, les

yeux brillants.

— Un simple Messenger, comme vous, mais auprès de vous.

— Qui t'envoie ?

— Ceux qui protègent, comprennent et pardonnent.

— Les arbrerocs ? risqua plus timidement Elene.

L'oiseau immobile demeura sans réponse.

— Nous sommes devenus autres, n'est-ce pas ? fit Gael, impatient de savoir.

— Rien de différent.

— Peut-être éternels ? demanda encore la jeune femme.

— Rien n'est éternel, sauf l'esprit.

— Que deviendrons-nous, alors ?

— L'espoir est que vous formiez une race intelligente, solide, capable de poursuivre ce que le peuple a maintenu.

— Expérience renouvelée, murmura Elene.

— La patience peut être également proche de l'éternité.

— Nous devons retourner vers le peuple après avoir découvert les Drogars.

— Vous suivrez votre voie en toute liberté.

L'oiseau commença à replier ses immenses rectrices et Elene comprit que la communication par son intermédiaire allait être rompue. Elle chercha fébrilement une question primordiale à poser, échoua et cria hâtivement :

— Oiseau, nous te remercions de nous avoir aidés depuis le début de notre vie et je ne désire plus que savoir une chose... Aurons-nous un jour le droit de concevoir l'enfant ?

L'oiseau somptueux s'élança d'un bond si léger qu'ils entendirent à peine battre ses ailes mordorées alors qu'il passait devant eux, s'élevant vers l'orée de la forêt. Ensemble, ils perçurent la réponse et Elene, instinctivement, porta les deux mains à son ventre plat et lisse. Gael, sidéré, regardait avec des yeux nouveaux le corps

inchangé de sa femme et ce fut d'une voix rauque qu'il demanda :

— Aurons-nous le temps de seulement découvrir un abri ?

— Nous devons agir comme si cela allait de soi, répliqua-t-elle en se levant, certaine d'être devenue, en un instant, plus forte que lui.

Ils sortirent de l'abri des arbrerocs et s'arrêtèrent pour remercier, conscients de le devoir. Puis, avec la montagne comme repère, main dans la main, nus et sans armes, ils avancèrent vers le levant, décidés à découvrir la vérité drogar.

Ce ne fut que tard dans la journée qu'ils aperçurent une lisière et des mouvements de terrain. L'ombre des arbrerocs les rattrapait quand ils pénétrèrent entre les premiers taillis, se dirigeant hâtivement vers une arête rocheuse pour tenter d'y trouver un abri pour la nuit.

Ce fut au détour d'un massif qu'ils virent les autres... Ils les comptèrent..., se regardèrent..., mirent leurs mains en visière... Et, comme des automates, avancèrent à découvert. Ce n'était qu'un petit essaim, mais il pouvait être prolifique et Elene eut un geste instinctif pour prendre son ventre entre ses deux mains en imaginant le futur vers lequel maintenant ils couraient en criant, en hurlant des mots, des noms, surtout des noms.

FIN